

Université de Montréal

*La Ceinture des Parques*  
**suivi de Neuf gouttes contre l'incendie :**  
le ressassement textuel dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*

Par  
Nicolas Jeanneau

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Art (M.A.)  
en littératures de langue française  
option recherche-crédation

Mai 2020

© Nicolas Jeanneau, 2020

Université de Montréal  
Département des littératures de langue française  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

*La Ceinture des Parques*  
suivi de Neuf gouttes contre l'incendie :  
le ressassement textuel dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*

Présenté par  
Nicolas Jeanneau

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Martine-Emmanuelle Lapointe  
Présidente-rapporteuse

Marie-Pascale Huglo  
Directrice de recherche

Claire Legendre  
Membre du jury

## Résumé

*La Ceinture des Parques* engage un dialogue à mort avec la montée des eaux. Centrée sur les épreuves discrètes et pragmatiques du phénomène, cette fiction post-apocalyptique plonge dans la souffrance psychologique ressassée jour après jour par ceux qui vivent derrière les digues dans l'attente et l'impuissance. Deux rescapés de l'engloutissement planétaire incarnent ici l'idée que, face aux invasions de l'océan, le pire n'est pas dans les tempêtes mais dans ce qui les sépare. Le récit vise dès lors à faire du lecteur un guetteur. Ainsi prend-il la page comme une paroi et le texte comme une faille : chaque lettre est une nouvelle entaille dans le barrage, fissure par laquelle une goutte menace de s'infiltrer. A travers ces brèches, la mer remodèle le langage, balaye toute fixité en imposant le rythme de ses vagues, absorbant les frontières de l'écriture pour les calquer sur l'instabilité permanente qui caractérise le trait de côte et les marées. Plus l'énonciation progresse, plus elle se condamne en ouvrant elle-même ses vannes à une liquéfaction totale où les fins du narrateur, de sa langue et de l'environnement s'unissent dans une dilution commune.

L'essai des *Neuf gouttes* explore le réseau textuel souterrain déployé par le ressassement et la répétition d'une instance narratrice. Roman énigmatique, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* aligne de nombreuses formules récurrentes, variées et réparties sur l'ensemble de ses 200 pages. A travers ces termes fréquents a priori insignifiants, le texte de Gaétan Soucy propose une dynamique textuelle alternative qui diffère selon le degré de coopération pragmatique du lecteur. Le ressassement s'impose dès lors comme moteur du récit, fonctionnant comme un régulateur de vitesse utilisé par la narratrice pour équilibrer deux fins convergentes, l'une matérielle et l'autre psychologique. Entre ces deux menaces qui se resserrent à chaque ligne, Alice Soissons doit résoudre le mystère familial avant que l'écriture soit rendue impossible, tout en évitant de précipiter sa plume dans une surchauffe émotionnelle. Voir comment l'intrigue gère paradoxalement le retour en arrière comme meilleur moyen d'avancer dans sa résolution constitue toute la teneur de cet essai.

Mots clés : Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, ressassement, répétition, environnement, océan, écologie, apocalyptique, monologue, langage.

## Abstract

*La Ceinture des Parques* engages in a deadly dialogue with sea level rise. Focusing on the invisible and pragmatic hardships of that natural phenomenon, this post-apocalyptic fiction dives into the daily psychological suffering haunting those who live behind the dikes and wait in helplessness. Two survivors of the global submergence embody the idea that, when facing the oceanic invader, the worst is not in the storms but in what lies between them. The story then aims to turn the reader into a watcher. It thus takes the page as a wall and the text as its flaw: every letter is a gash in the dam, a crack into which a threatening drop might seep. Through these rifts, the sea reshapes the language, erasing any rigidity in the words, imposing the rhythm of its waves that absorb the usual limits of writing to model them on the constant instability that defines coastline and tides. The more the text is developed, the more it condemns itself to be dissolved, letting the water come into the text to achieve a complete blend when the endings of the narrator, of its language and of the environment mix in a common dilution.

*Neuf Gouttes* is an essay exploring the hidden textual network spread by a narrator's repetition and rumination. An enigmatic novel, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* accumulates many frequent phrases throughout 200 pages. These similar words are trivial at first glance, but through them Gaétan Soucy's text offers an alternate textual dynamic that differs according to the reader's pragmatic cooperation level. The textual rumination stands out as the main force of the story, used by the narrator to adjust her writing speed in order to reach a safe balance between two converging endings: a material one and a psychological one. Between these two threats that get closer at each sentence, Alice Soissons must solve her family's mystery before the writing becomes impossible, but also avoid rushing and crashing her testimony in an emotional explosion. The main goal of this essay is to analyse this paradox in which the plot uses reverses as the best way to make progress until its solving.

Key words : Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, rumination, repetition, environment, ocean, ecology, apocalyptic, monologue, language.

## Table des matières

Résumé .....	iii
Abstract .....	iv
Table des matières .....	v
Remerciements .....	vi
La Ceinture des Parques .....	1
Neuf gouttes contre l'incendie : le ressassement textuel dans <i>La petite fille</i> .....	86
Introduction .....	87
I – Par le temps et par l'espace : la fin du langage .....	90
II – Le ressassement textuel.....	98
III – Neuf gouttes d'eau .....	107
Conclusion .....	123

## **Remerciements**

Merci à Marie-Pascale Huglo pour ses relectures, ses suggestions et ses recommandations.

Ce qui suit doit beaucoup à son exigence féconde.

# **La Ceinture des Parques**

*A ma future femme... non, je lui confierai ma vie.*  
*A mes amis... comme si une ligne ne s'en inspirait pas.*  
*A l'océan... puisqu'on pardonne à ses ennemis.*  
*A toi-même-toi... tu liras bien pourquoi.*

*Les eaux qui montent sont patientes...  
Elle peuvent attendre.  
Leur proie leur raccourcira toujours le chemin.*

*Julien Gracq, Le Rivage des Syrthes*

Mais bon sang, Marie, que pourrais-je en faire du Paradis ? Faudra mieux que de l'eau salée pour faire trinquer les idoles. Tu attends quoi ? Que Dieu vienne siroter la mer à la paille, et le diable caler sa gorge sous l'entonnoir ? Allez Satan, ouvre la gueule, et à la tienne ! Si t'as les idées plus saintes, je t'en prie, descends me dire qui sera mon sauveur, à moi... La belle annonce !

L'écho du Dies Irae me secoue la caboche comme une grenouille qui veut briser son bénitier. Ces mots, ce chant... diantre, ça persiste... c'est ça d'être le dernier soliste à bord, plus personne ne sanctionne la fausse note. Et la plainte ne trépassé pas ! La voilà qui s'étourdit plus sauvagement qu'une colombe piégée par le vitrail ! Si la fissure s'élargit, l'air s'envolera pour de bon. La fuite saigne trop, le navire s'étouffe dans son écume. Et ma tête ! Un peu plus de ce satané refrain et j'aurai le crâne aussi fendu que la coque ! Et alors, adieu l'ange gardien, dernier de son espèce en poste sur la terre. Une brèche dans ma cage de mortel, et l'appel du divin l'aura aspiré loin d'ici, hors des eaux. Même lui en profitera pour filer en douce par le trou de la baignoire, comme un poisson béni qui trompe le miracle et condamne son pêcheur. Et pas un seul filet à l'horizon, rien de quoi nous rattraper...

Le bateau sombre. Pas si mal finalement, depuis quelques jours que me tiraille l'envie de sauter la rambarde. Mais rappelle-moi de quel côté du garde-fou viennent buter les déments ? Avoue, Marie, ce que tu sais de ces barreaux. Les chutes du pont, c'est pas leur affaire : personne n'a vissé ça pour les vivants. Alors quoi ? Deux grains de jugeote, fie-toi à ton reflet. Ce parapet percé qui ceinture le vaisseau n'est pas là pour nous, d'autres en profitent. Grâce à lui, impossible pour les noyés qui dérivent en paix de remonter jusqu'à nos planches. Avec ça, aucun revenant n'ira chercher l'agonie dans nos limbes. Pas sûr, à vrai dire, qu'un seul ne soit tenté par le voyage. De cette planète même les fantômes ne veulent plus, car des plus tristes elle déborde les tourments.

C'est l'heure de les rejoindre. Je dois plonger au fond du tourbillon comme l'autre de la barque, sans prophète pour m'arracher des flots, sans âme qui vive pour me tendre miséricorde. Avant, fallait de l'eau pure pour un baptême et du piquant pour faire du zèle. Avec la montée, le mélange a mal tourné : vous êtes le sel de la mer !

Alors, Marie, que ferai-je de l'Enfer et de ton Paradis ? Les trompettes sonnent depuis un moment, jamais entendu une sirène brailler de la sorte ! Ça tonne à se couler la tête sous la surface. L'Apocalypse, tu parles, sacrée page mouillée... C'est presque décevant. Ils nous donnaient déjà les étoiles, et nous ont pourtant jetés au déluge. A qui le tour ? Jean, traître... Quant à toi, Marie... Un

jour, crois-moi, j'aurai ta tête. A ton tour de finir noyée dans tes mensonges ! Et quelques larmes de plus dans ce grand bain n'y changeront rien.

**I**

**CECI EST MON SEL**

## I

J'ai loupé ma seule chance d'y passer. Il n'y a plus d'hommes, plus de femmes, il y a toujours de la vie. Les oiseaux de mer s'en donnent à cœur joie, les poissons aussi, deux clans qui ne connaissent pas les déluges.

Derrière moi, le monstre repose, renversé dans sa propre bave qui lèche et reflue au long de la berge. Je m'en extrais tout parfumé. Mon bourreau n'est pas mort, loin de là. La mer est d'huile, et il pique seulement un somme. Cette côte inattendue n'a pas l'air d'un cimetière. Pour un bout de sol, oser sortir la tête après l'algatastrophe, c'est déjà une belle percée. Ces rivages ne planquent pas leur bravoure. J'ai troqué mes planches de coque pour ce radeau verdoyant.

J'ai si froid. Pourtant, la bête m'a tout juste recraché et quand Jonas sort du ventre, la chaleur des entrailles devrait lui coller au poil. Une première marche dans l'inconnu me réchauffera...

Mon plongeport, où est-il ? Mer merci, il m'est resté en poche. Ses pages ont l'air sauvées... Il est bien étanche, prévu pour ça en même temps. Et mon fétiche ? Bien attaché, heureusement, plus serré qu'un pendu à sa corde. Cette histoire est terminée, oublie-la.

Le tout pour le moment, c'est d'en commencer une nouvelle. Rien d'original : n'importe qui le fait en trébuchant sur une berge inconnue. Colomb s'est vautré sur un obstacle imprévu qui passait pour bon port, et la frise des âges vient remorquer les temps modernes. Mais lui était entouré. Bien, mal, ce n'est plus la question.

Un de ces vents qui aiment se faire les crocs de bonne heure me poussait vers cette terre d'insolence. Chassé par le souffle de la bête, j'ai découvert l'île rebelle qui m'a repêché. Artificielle, bien sûr, comme toutes les autres depuis la montée.

Pas d'autochtones en poste. Un coup de marteau en moins pour la gencive, si j'en crois les façades à pentes qui dépassent à quelques dizaines du rivage : un demi-cercle allongé fait d'usines trop anciennes perce la surface de ses triangles penchés. C'est un U qui s'étire comme les rangées d'une gueule qu'un crochet a débarrassé de ses dents centrales : un trou sépare les deux bâtiments qui pourraient boucler la courbe, sans doute l'accès à une cour intérieure remplie comme un bac. Deux pointes de fusée très hautes en remplacent dûment la carence. Ces canines sont plus proches de la berge, entre la majuscule et moi, dans l'alignement quasi parfait de la brèche, crocs avancés d'une mâchoire plafonnée. Pas d'Objectif Lune, seulement un temple doublement fléché, les bras en l'air d'une église à deux clochers.

Deux respirations s'ignorent ici, la mienne, jet lunatique et mécontent qui inspire lassitude, expire d'impatience, et celle du monstre, riche, profonde, variée, orchestrale, avec ses gargouillis qui suivent les mouettes à la trace.

Une haleine de brise marine siffle entre les toitures acérées. J'ignore quelle pourriture trame tout ça, mais une terrible odeur de débris s'échappe. Ce n'est pas l'herbe de la côte (plus de sable, on survit sur les hauteurs, la mer à la montagne, que chacun imagine la butte de son village épargnée comme un glaçon dans l'archipel). Faudrait plonger pour broser ces détritiques industriels qui pourrissent quelque part agglutinés au fond des gorges.

## II

En marchant vers les terres, mes vêtements s'égouttent. Il faut bien des efforts pour sortir les pattes de ce filet d'écume. Chaque pas coûte davantage, comme si mon dos tendait un élastique de bave que rien ne rompt entre ma fuite et la langue du monstre. Autour de moi, l'île dresse quelques bâtiments épars. Le monticule peut se féliciter : il est sans doute la bande de terre libre la plus éloignée de tout ce qui existe.

Je déride mon Golgotha. Cette ancienne colline a la pente douce, comme la croupe d'une femme qui tanguait pour un baiser. Une curieuse tige lui sort du nombril. Que fait ce phare planté là ? Ce genre d'aiguille aime l'éclabousse, alors qui l'a piquée aussi loin des anciennes côtes ? J'approche. C'est un faux ! Sans doute bricolé comme les vrais que la Hollande fabriquait en pièces détachées pour les expédier au montage à Sumatra. J'imagine que dans son sacrifice, la grande chandelle se consumait toute droite. Il en faut pour porter sur soi l'ennui d'enfants qui remontent d'un trou perdu. Le sauve-naufrage en exauçait sans doute, de ces escapades hasardées en songe. Son brasier de verre figurait l'exotisme de cette mer que personne ici ne voyait jamais. C'était bien la peine. Tout vient grandeur nature à qui trop attend.

Le tube à croisières honore bien son décor : il pose pour le musée des sciences naturelles. Comme quoi, la culture se réserve les hauteurs. Je commence à discerner l'interdit qui m'est donné. Un regard par les fenêtres en montant l'escalier : ma vue perçante ricoche sur les toitures jusqu'à la plaine de front. Gris, vert, bleu ; pointu, courbé, faux-plat ; chaque rebond ajoute sa forme et ses pigments. Quelques centaines de mètres, pas plus, entre le centre de l'île et la nouvelle côte.

Je domine ce qu'il reste de la Terre. Quel règne ! Le même qu'un vagabond de cirque en peine sur sa grosse boule. J'ai l'impression de grimper en vain, comme un rescapé remonté sur le pont du navire qui filerait en haut du mât : une double précaution ne changera pas ton sort.

Ce liseré d'herbe qui m'a accueilli et d'où j'arrive, la berge verte, là s'arrête mon fief de sol. A part les usines et l'église de la Gueule, que couve la surface dans ses profondeurs ? Une ancienne vallée ? Suis-je en montagne ? C'est fou comme un peu d'eau remue le paysage. Aucun repère, pire que la neige, bonne chance pour la chasser. Vu la poussée de croissance de la bête ces dernières décennies, avec quelques têtes de plus au cartilage, faut de bonnes échasses pour rester dans la course. Vise Montmartre, le Mont Royal, Victoria Peak, Corcovado.

Quoi ? Justement, une exposition temporaire sur le monstre au troisième étage ? Et le sanctuaire c'est pour quand ? Enfin qu'on ne s'emballe pas, y'a encore du progrès au programme. Le sanctuaire est seulement en phase alguepha : je vois des bêtes de plastique insignifiantes, des abominations de passage dessinées, des requins, des orques, des poulpes et des baleines, mais rien sur lui ! Pas un mot de sérieux sur sa venue ! Et ça, juste-là ? Virez-nous ces crustacés, on parle d'ennemi, pas de dissection ! Comme si on expliquait l'animal par ses vers d'estomac ! Pas la peine de lui ramollir encore le portrait : de Charybde en Scylla en Atlantique en... Pacifique. Bien tenté Magellan, nommer un monstre n'est jamais facile, même à rivage découvert.

### III

Une piste me traîne au travers du quartier résidentiel. On dirait des empreintes de chien. Reviens mon toutou ! Tu serais le meilleur ami du dernier homme ! Là où le goudron n'a pas de prise, je déchiffre son sillage dans la terre molle. Il savait bondir, le taquin ! Son fantôme me fait sauter les murets. Ces sentiers bruns vont finir par m'essouffler, gare aux chevilles ! L'ombre est mon amie entre les cours de ces villas. Le labyrinthe a tout d'un parc privatisé. Et à quoi reconnaît-on l'Eden si ce n'est aux péchés qui pendent de ses vergers ? J'arrache quelques fruits aux branches sans m'arrêter. Je les presserai plus tard, bien fort comme une vieille orange bleue.

Je n'ai pas perdu ma chimère. Décidément, c'est un chien de traverse ! Il déteste les pavés et s'est débrouillé pour éviter les axes. Sa route déroule quelques jardins, inclinés légèrement. Ici recommence la glissade jusqu'à la mer.

C'est l'Ouest qui m'a réveillé de mon naufrage. Maintenant, musé dans le dos, je cours dans l'autre direction, occasion rêvée pour s'éloigner de la grande Gueule. La symétrie s'amène à toute allure ! Maisons, courte plaine, littoral : j'ai l'impression de fuir dans un miroir. Cataclap, catacloup, cataplouf ! Bien sûr, ma cavale devait bien percuter l'ennemi un jour ou l'autre. Il a des crocs de chaque côté, enroulés autour de l'île comme pour étouffer son œuf. Sans surprise, l'infini est sensiblement le même à l'Est. Autant s'arrêter ici avec de l'eau jusqu'aux genoux.

A gauche ? A droite ? Au Nord toute, de cap et de pas. Oh ! Serait-ce une rampe ? Subitement la berge se raidit. Une digue se dresse. C'est un bout de mur qui y ressemble en tout cas. A l'endroit où le flanc de mon île, cette ancienne colline, se dresse plus à pic qu'ailleurs, la paroi a été renforcée de main humaine. On a recalibré cette pente abrupte à angle droit. Le princoupable bénéficiaire s'allonge plus bas : c'est une route ne respirant qu'à marée basse. Avant que les flots ne l'embrassent à mi-hauteur toutes les douze heures, c'était la seule voie d'accès goudronnée au plateau rondouillard qui forme mon asile, bande royale conduisant jadis les voitures de la vallée submergée jusqu'à ces hauteurs partagées de résidence et d'industrie. Comme un fuyard adossé de toutes ses forces contre la porte, sa façade bouscule d'un coup d'épaule le relief naturel. Dans le ruban dégagé à ses pieds se glisse un serpent de bitume grimant jusqu'à ma citadelle. Je n'en vois que la tête puisque, dans l'autre sens, la queue explore les profondeurs que même dans ses retraites la mer garde sous cloche. Comment saisir la sonnette du crotale sans poursuivre en apnée ? Même quand l'océan s'éloigne des côtes, je ne peux descendre à pied cette chaussé jusqu'au bout. C'est la surface qu'il me faudra heurter toujours avant le fond.

Il va falloir peupler cette île sans compagnie. Le chien a dû tomber dans la Gueule du monstre.



J'ai fait connaissance des quelques provisions en fouillant les maisons. J'ai dérivé jusqu'ici, l'île m'a sauvé. Après cet Affront, je continue à voler mes chances. Le monstre dort toujours, mais l'élastique n'a pas cédé : me voici revenu devant Sa Majescule la Gueule en U.

Les autres ont peur des grosses mâchoires, à en croire Hollywood qui balançait des requins callisthéniques à tout bout de cran. Le mal vient pourtant des plus petites : pas le choix de découper

pour avaler le morceau. Gober d'un coup leur est interdit. Un loup mord plus fort qu'une baleine ; elle peut toujours nous épargner par maladresse.

Ce ne sont pas les dents qui comptent, c'est le gouffre derrière : assez large, on le suit comme un tunnel. Filer entre des dents qui choquent, ça se joue depuis toujours. C'est le pressé qui franchit les portes d'un métro sur le départ, c'est Mario qui évite la chute d'un bloc de pierre. Quitte à choisir, je préfère m'engloutir dans un vaste bec : avec un peu de veine, la glissade évite les crocs, et commence l'amer voyage dans le ventre de la bête.

Avec sa Gueule de majusté, le monstre, c'est heureux, l'ouvre très grand. Il faut tâcher de lui flotter entre les vagues. Leur fil de crête se voit venir. De l'autre côté, on peut voguer tranquille, avec tous ses membres. Si l'on est habile, on s'en expulse sans fracture à la marée suivante.

Il y a bien des mondes à raconter là-dedans. Comme si l'usager du wagon ouvrait un rêve à chaque fenêtre. Un hydravion dans un Airbus dans un Boeing dans un A380 dans un Beluga dans un requin qui se mord l'aileron. On a changé la tuyauterie. Les hommes aiment le liquide, il les rapproche par tous ses avatars. Dans un milieu homogène, plus d'avion ou de train, suffit de prendre le Soumalitain, toute la planète y baigne.

Tant de matins passés sous terre dans ces fourgons à coulisses, et pas un seul pour entendre la voix du métro se risquer au tour du monde... « Station suivante : Côte-des-Neiges. Gare à venir : Londres. Prochaine arrête : puits vénitien. Correspondance plein-ouest : récif d'une favela. Cap corail : lagune des Andes. Desservira encore la Bombe d'Atoll. Etage terminus : Fosse du Bonheur. Ouverture des écoutilles de l'autre côté, descente sur un quai final. Attention ! (ça débouche ligne Paris – Mariannes) Une fissure cause des infiltrations sur la veine turquoise. D'autres infos suivront en fuite. »

L'humidité nous torpille, gare aux fragiles et au froid qui les attrape. J'en connais qu'une goutte sur le nez suffit à mettre en crève. Virus saumâtre pour ces gros pleins de sel, douleur inverse d'une bûche de Noël qui dégèle au bain-marie.

Alors, plus de véhicule, j'ai laissé la clef sous une mine. C'est la fin du monde chauffeur, roule taxi et laisse tourner compteur, je te paierai à l'arrivée, de tous mes talents s'il le faut, brûlant de toute mon huile, veillant de toutes mes heures, tant que tu roules à n'en plus freiner. Passe-moi la route à mi-chemin si tu fatigues. Mais que tes chiffres grincent, que ta licence se paye une rente ! Pique ton compas, imite le cercle, célèbre une trajectoire géo-métro-logique ! Boucle donc tes paraboles autour du globe comme un forain russe en fête sur ses montagnes, comme ces poissons

qui n'ont pas d'ombre et tournent sans cesse dans le bocal de verre, dans l'océan aux bords de continents, dans cette écluse qu'on nomme la Terre.

### III I

J'ai un peu déliré hier soir. Est-ce encore de ta faute, Marie ? C'est le contre-coup du miracle, ça descend après quelques jours. Sauf que je perds déjà le compte. Trois, quatre, cinq griefs depuis l'Affront ?

Impossible de savoir, il faudrait noter... Avec quoi ? Pas d'encre sous la main. Comme papier, je n'ai que mon plongepont et je préfère le laisser bien au chaud posé sur la commode. Pour les nuits, j'ai investi une villa de la haute ville, proche du musée. Une baie vitrée laisse voir le phare. Enfin, c'est surtout le matelas et les vivres qui comptent. Les parasites ont la vie belle après l'exil.

« Hé toi là ! »

Bon sel, qui me parle ? Il n'y a personne sur cette île !

« Réveille-toi ! »

Quoi ? C'est toi, portrait suspendu au mur, avec ta face d'écolier ? Ou est-ce toi, statuette de bois vert aux courbes de sainte ?

« Vite, elle arrive... »

Je ne comprends rien ! Mon fétiche, où est-il ? Ces voix qui remontent, qui c'est à la fin ? Elles me ramènent en arrière...

« Souviens-toi... la montée... »

Ma tête, ça tourne... Les murs de la chambre disparaissent, le sol s'effondre, je sombre dans les nuages. Je nage dans l'air ! Un démon ivre m'a donné sa place, ses ailes m'offrent le passé à vol d'oiseau. Cette ville en bas, avec ses lumières... La capitale !

L'attraction ne change jamais quand on regarde la vie graviter comme regarde une lucarne vers un rond-point, même près d'Atlantis, même place de l'Etoile avec son arc qui scintille la nuit sans mourir. Bel endroit pour s'éteindre, seul manège où ça paraît légal de rouler en tort et en travers, avec un sens de circulation à géométrie variable. Ça hésite comme dans un champ d'astéroïdes tiré par des forces contraires : en orbite autour du Triomphe, à vous les comètes ! Prends l'extérieure, par l'intérieure, triple salto comme une casserole en backflip ! Paris en a plein

la bouche, alors il viendra bien le jour où la spirale du grand bossu se mordra le rayon jusqu'à l'entrejambe. Bonjour le tourbillon, ça prend du large pour se racler l'égout. Le nombre d'or est le même partout : Voie lactée ou trou de baignoire, la tornade ouvre un peu les ailes, ou les rétracte.

Et toujours, pendouillante sous ton rétro central, cette médaille de Saint Michel que les virages secouent à s'y porter pendule. Valse, mon doux fétiche, et rassure ton monde à bonne cadence comme tout ce qui bascule en rythme et chavire à propos, pareil au poulx qui frappe des deux mains à la porte du cœur.

Le problème avec tout ça, c'est qu'on n'agit pas les canalisations de la planète sans prendre un jet dans la figure. Sacré plombier ! Haussmann retourne à l'école, option irrigation et châteaux de sable. Trop tard ! Moïse a percé trop large, ce n'est plus une source timide qui saigne du rocher, c'est la Terre tout entière qui nous envoie ses geysers ! La grande roue dérape en cavale, fait trempette dans la Seine : bonne chance aux passagers du moulin qui boit le ruisseau. Après tout, il faut bien quelqu'un pour faire le premier plouf, quitte à forcer la bise aux radars de vitesse : et un contre-selfie pour la route ! D'ailleurs, qui s'est déjà demandé ce que voyaient ces bornes grises et sans âme ? Qu'on leur invente des sœurs pour sanctionner l'avancée des flots ! Patience, ça finira bien par monter...

Ici, les panneaux ne parlent qu'aux panneaux : zone 30, 50 en ville, respect du 70, 90, 110, 130 mètres de profondeur. Bientôt on se trouve une règle de fer un peu ébréchée pour mesurer la grande montée : les hanches de Madame Eiffel feront l'affaire, on lui tatouera les flancs d'un trait à chaque nouveau cran. On dirait même qu'elle reprend les eaux par l'origine du monde, comme un entonnoir inversé plaqué au sol, un peu fendu sur les bords, étriqué par le haut du petit bout, et qui pompe vainement comme une fontaine sans jaille. Car le sommet ne risque pas de gicler, il faudra secouer le champagne plus fort. La bouteille fait sauter le bouchon, la montagne souffle ses nuages, le Vésuve déchire son horizon, mais la tour de Gustave veut garder sa nacelle.

A l'heure qu'il est, Paris veille sur son kraken, et Montréal ne sort plus la tuque du lac. L'hiver contre une pleine-mer, tu prends quoi mon chum ? En tout cas, l'océan et ses côtes n'ont jamais trompé leur commerce : y avait un vrai courant à exploiter dans les visites sous-marines. Au début, on soldait même les territoires submergés. Le Monopoly se jouait au fond de l'aquarium.

L'innovation avait de quoi séduire, moyennant un fond bleu plus ou moins sombre. Descendre doucement vers son ancien logis comme un faucon toisait nos charpentes, toucher les coupes du doigt, circuler verticalement dans les grandes halles et chatouiller les gargouilles sans

balustrade, voilà qui enrichissait le mouvement d'une dimension, voilà qui au plaisir ajoutait une liberté nouvelle. On pouvait nager de soi-même ou plonger en machine au-dessus du passé, comme une méduse dans le ciel de Notre-Dame. Sentir, qui l'eût cru, cette satisfaction que les oiseaux jalourent, en imitant les dorades, le périple méritait le détour. Un infini dans l'autre, l'océan, tout compte fait, valait bien son abonnement.

« Tiens, un poulpe dort dans cette chapelle. Et cette bande de pieuvres ronflantes avachies sur les sièges de l'Assemblée, il y a de la paresse dans l'hémicycle ! Plein de poissons aux dents qui enflent à l'Elysée, des phoques au Sénat. La baleine au nez coincé dans le ministère de l'éducation, et les requins, cachés partout ! »

L'originalité de ces voyages en profondeurs fit tout déborder. L'affluence touristique éclata comme elle avait, jadis, pulvérisé l'immobilier du littoral. Les rois des épaves monnayaient l'abysse humain à prix d'or. Pas de budget pour Saturne ? Rabattez-vous sur les fosses : des ruines comme neuves et des vestiges à couper le souffle ! Bienvenue dans votre pays englouti, on l'a quitté hier (ou du moins, on a essayé, comme Moïse en exode raterait sa manœuvre pour s'engouffrer avec tout un peuple dans la terre perdue, muraille des eaux rouges à droite et à gauche... et au milieu aussi).

Cette fortune ironisait. Elle retournait le désastre à son profit comme une ruée qu'un écriteau renversé par malveillance envoie courir dans le mauvais sens. Mais tout succès immodéré doit un jour renier sa sauvagerie : ceux qui arrivent trop tard inventent des règles pour en filtrer les dernières gouttes. Après tout, ce qui appartient à l'océan est à tout le monde, non ? Le droit sous-marin imprégna le barreau, avant de l'envahir complètement. Vint en fuite la milice d'azur. Contre qui ? Une armée de soldats des eaux, spécialisés dans la lutte contre le monstre, indispensables pour renforcer les côtes et sortir tête face à la mer. On venait faire son Service aux Dunes comme en 20\*\*. Sans oublier les braconniers, pilleurs des bas-fonds, pirates aux bouteilles clandestines, tout un équipage qui jugeait cette grande montée comme Cortés a vu son nouveau monde.

-III- II

Tomber du lit est un bon remède. J'ai fui cette chambre dès l'aurore. Même la Gueule m'apparaît plus sympathique. Je cours l'embrasser, porté par des chaussures trouvées dans la villa.

Je fais concurrence au chien noyé : c'est moi qui trace maintenant une piste lourde de mes foulées bottant plein Ouest.

Stop ! Déjà ! Sortir du quartier et traverser la plaine à toute vitesse, ça ne prend pas quinze marées. Le rivage arrive toujours trop vite. Chevilles dans l'écume, deux fois, déjà, qu'on me fait chuter du rêve.

La ville m'effraie trop, je vais attendre ici, au bord des crocs. Il va falloir s'occuper.

Et revoilà des embrouilles assez vite. Y'a du grabuge dans le bec, maître yoyo, parce que cet oiseau de passage me défie seul à seul devant la Gueule. Sa Majescule crachera son verdict, pour elle rien n'est tabou. C'est toi, sterne voyageuse, qui m'insulte ! Du sérieux dis-donc ! Hé l'hirondelle, tu ne pensais pas que j'allais tenter ces choses-là ? Alors, je viens te voler dans les plumes pour que tu me crèves les yeux ? Ne t'inquiètes pas, ça va bien se passer. Approche, approche ton bec piqué de noir. Ça alors, ne viens pas me l'enfoncer dans l'œil !

Allez mon piaf, c'est là que ça se passe. De toute façon, je suis la dernière étape avant le néant : il n'y a plus rien au Sud, trouve tes chaleurs ici ! Tu veux migrer ? Fais-le entre la digue et la Majusté. Et un phare, ça te dirait ? Vivre en cage avec une étoile ? Toi et moi, on irait d'oranges en écume, on prendrait filature de fantômes canins et de spectres domestiques ! Je ne suis pas une pie mais je saurai t'apprendre à gober les cerises !

Ah ! Elle s'est envolée avec ses 130 amies ! Où iront-elles se poser, à jouer les colombes ? Bah ! Vu sa taille, elle aurait déchiqueté mon verger en trois jours, la vilaine escadrille...

Mâchouiller quelques conserves pour survivre à cette semaine d'accueil : rien à faire de plus palpitant sur ces berges d'adoption. Du temps des terres émergées, pendant qu'on pouvait encore se préparer, j'aurais dû gratter le monde réel plutôt que ses fenêtres virtuelles. Un peu de pratique m'aurait fait pêcheur, sans doute. Ça me changerait l'attente de savoir pincer les crevettes. Chasse tes regrets, c'est déjà joué ! La prochaine fois, réveille-toi avant que la mer vienne finir son office. Et ma ripaille ? J'y reviens, mais pas facile de casser la boîte avec ses ongles. C'est malin d'avoir oublié mes pommes dans l'antre du souvenir... Un spectre se régale sûrement avec depuis ce matin. On me convoite des deux côtés, c'est fatigant.

J'irai en cueillir d'autres demain, pas trop rouges cette fois. En réalité, ça fait longtemps que les pépins n'ont plus de catalogue. Impossible de me rappeler ce dont il s'agit : poire, pomme, pêche ? A la limite, ça donne une bonne recette. Des raisins ou des bananes, je mélange déjà tout en tête, autant broyer de même avec le jus. Vitamines en folie, ces couleurs de l'Eden me pilonnent

la rétine ! Il y a pire que la noirceur de l'espace : après toute ma dérive sur le dos du monstre, ce jardin m'asperge avec violence. Prendre un bain de gouache sans un cristal de sel, même au Paradis personne n'oserait. J'en profiterai pour traîner à l'ombre sans piquer un somme : qui allonge sa nuque sous un tronc se fait vite piétiner. Allez, un festin pour aliter cet horizon, et il faudra dormir.

Le soleil fatigue au bout de sa pendaison. Pendant que l'astre chute, la surface ouvre les flots. Le monstre a faim, règle du soir. Tout se joue au loin, encadré pour moi par les canines de la majusté, lentement, comme une plume qui transforme l'essai. On croirait voir l'araignée descendre doucement son fil vers le gosier qui la guette. L'océan déguste encore un crépuscule. Il l'attend jaune, son œuf luisant, et ça grignote du ciel jusqu'à l'heure dite. Il l'aime orange, première bouchée à demi-saignante : *croqué de soleil*. Il l'achève rouge, et tombe la nuit : *gobé de soleil*. Le regret vient, car la mygale brûle, idem à chaque tour de lune : *couvée de soleil*, diable qui pêche à la queue. Un peu d'aube, enfin, pour vomir le parasite : *craché de soleil*.

Vu comme ça, c'est clair : si seulement on levait moins facilement le menton ! L'extraordinaire est une fuite aux grands airs. Aucune longue-vue, pourtant, ne corrige un regard qui vise ailleurs. Quand la planète montre la fin, l'homme craint les nuages. Pourquoi s'imaginer que l'inondation va dégringoler du ciel ? Par quel orgueil prend-on l'averse pour les larmes d'un ange ? Ah ! Cette vieille idée qu'un dieu nous regarde... Impossible de s'en délier ! Encore faut-il une montagne pour le loger avec sa clique. De là-haut, c'est pratique, tout tape à l'œil. Voir les hommes souffrir, à force, ça doit mouiller la rétine. Une mère de pitié, le panthéon en trouvera bien sous l'encensoir, qui tâchera de renvoyer l'écho bien tendrement. Prodige, elle peut sangloter au sec, et voilà bien son privilège. C'est toute la chance des dieux.

Car au vrai, ce n'est pas l'observatoire qu'ils cherchent dans les sommets. Surveiller l'humanité en passant, pourquoi pas. Mais ils sont plutôt attirés par le refuge. Toujours une prophétie d'avance chez ces bonnes ailes ! La sainte bande ne s'est pas trompée d'abri avec son balcon sur l'avalanche. Elle trafiquait avec le monstre bien avant les débordements. CDI ou CDD ? La main divine signe en CDDieux : contrat de survie négocié de longue date, plan d'épargne céleste... Il faut bien vivre avec son éternité.

D'ailleurs, l'efflorescence, ils n'y sont pour rien. Ce ne sont pas leurs vanes qui ont cédé : ils aiment les palais, pas les châteaux d'eau. Ils savent que le déluge ne dévale pas les toits du monde... Ouvrir les yeux, c'est voir qu'il remonte les gouttières. Les dieux nous ont menti. Ils la connaissent, cette colonie de gouttelettes qui voyagent à dos d'escargot.

### III III

Le craché de soleil me réveille d'un postillon à travers les carreaux. Assis dans la cabine qui coiffe le phare, je vois la mer à mi-fenêtre. J'ai trouvé la clef quelque part au musée. Depuis, le local de veille m'appartient. Juste au-dessus, stade ultime de l'ascension, c'est la lanterne, une espèce de feu rotatif sous vitre que je ne parviens pas à rallumer. Cette cracheuse de rayons aurait besoin de nouvelles lentilles.

Heureusement que ces parois circulaires sont vierges : finie l'hypnose, je ne veux plus causer aux tableaux. Dormir à trente-cinq mètres allège mes nuits. Autour de moi, il y a juste assez de place pour un lit, une chaise et son bureau qui sommeille en poussière. Vide, évidemment. A moi de le remplir, j'ai toute l'apocalypse pour ça, d'autant que loger au sommet du monde me rajoute quelques années. Bel observatoire ! J'aime les phares : l'inspiration n'a pas meilleur paratonnerre. J'ai de l'orage dans les idées et faut que je me défoudre ! Pour ça, rien n'égale une cage à étoile.

L'océan change de couleur avec mille surprises lorsqu'on prend de la hauteur. Les nuages voient sans doute le monstre plus clair que moi. Une flotte de haut-vol me rendrait l'arc-en-ciel. J'aimerais gravir l'échelle des courants d'air, quelques degrés en altitude pour ranimer le spectre optique, lui qui doit conseiller les peintres en songe et s'empêtrer les chaînes dans leurs pots de peinture fraîche quand souffle une tempête sur l'atelier (c'est comme ça que j'abrège *tempête de cervelle*).

Les vendeurs de plages chauffantes le savaient bien. L'aquarelle avait déjà coulé sur l'ancien monde. Elle barbouillait terre et mer dans le même carnage. Je vous jure, ça sonnait vénitien tous ces toponymes en soie d'apparat. Tu es géographe ou tailleur grande mesure ? A cajoler tes cartes comme une étoffe, un trait de crayon vaut bien ton coup de ciseaux. En longeant le bord des continents, on devenait riche pour peu qu'on aille mettre la main à l'écume. Suffisait de plonger les ongles dans le roulis pour en arracher des pierres précieuses. La planète a de ces berges... Les hôteliers, les guides, les piègeurs de touristes époussetaient la joaillerie. « Marchand de sable ? Dites plutôt traqueur de bijoux ! Il en pleut sur nos rivages, remercions notre atmosphère de s'écorcher la grêle à vif ! J'ai l'océan à l'étalage, quelles perles pour vous lester ? » Du smaragdin au Nord, du véronèse aussi, et du saphir au Sud. Côte d'Azote, côte d'Armure, côte d'Ame-rôte,

côte d'Aurore, côte d'Horreur. Il n'y a pas que les yeux qu'on remplit de paillettes ; un autre miroir, immense, les avale aussi comme des étoiles.

Et me voilà prunelle en surface du haut de ma Pise guérie, chassant la teinte dans les courants, glanant les gemmes d'écume comme on gratte une peau de géant au microscope. Lilliputien radieux cherche microbes sur l'épiderme de Gulliver. Je suis sur la lune et j'examine la Terre au télescope. De Neptune, j'espère, quelqu'un me regarde.

### —III— III—

Ça gronde au loin, l'eau tombe dehors : ma bouche n'est pas trop large pour toute la boire ! Vite, un bol, un verre, n'importe quoi ! Voilà qui va renouveler mes réserves ! Je dévale les cinq étages jusqu'au rez-de-chaussée. Combien de marches dans ce cylindre de seconde facture ? Deux ou trois centaines, c'est sûr. J'essaierai de compter une autre fois. Pour le moment, je fends la verticale. S'enrouler d'une queue de comète, j'ai pris l'habitude.

En sortant de ma haute cage, j'évite le panneau de justesse. Un jour, la fatigue me jettera dessus par mégarde. A force, cet écriteau m'est rentré en mémoire : « Phare du Pilier, réplique grandeur nature ».

Pas le temps de niaiser, j'ai rassemblé ma panoplie spéciale « chute de vie ». Une casserole bien rouge, un saladier qui baille et une tasse toute noire frappée du double-cœur. Un peu d'eau sans sel, enfin ! Le remède s'accumule au fond des récipients avec des sonorités vitales, comme une jauge de mana qui recharge. Il faut l'entendre une fois dans sa deuxième vie, la goutte qui palpite tout en mélodie. Envoie-moi un virtuose, ils ont l'habitude, qui puisse témoigner de cet élixir express. Les notes ne manqueront pas !

L'horizon vient se vider dans ma potion. L'univers en pagaille mijote au fer de poêle, c'est magique ! J'ai presque envie de remercier, mais qui ?

Le ciel a de ces crises. Quand une bourrasque lui scie la voûte, si la fissure tranche net dans un bruit lourd, on dit que c'est un éclair. Mais quand une fissure cabre les pointes, se courbe et se maquille comme un sourire après la pluie autant qu'une femme avant la danse, ça devient un arc-en-ciel. Seul compte en fuite le sens du faciès. En l'air, c'est une grimace, ronde et parfaite. En mer, dans son reflet, c'est ce tonnerre déguisé, curieuse singerie qu'un peu d'ordre a remis en toilette, demi-cercle riant dont l'harmonie vaut bien celle des frimousses qui attendrissent un cœur d'orage.

J'ignore pourquoi le premier liseré, celui d'en haut, éclipse le meilleur. A croire que ça met le monde en liesse de voir ce grand C nous faire des pompes. Gainage polychrome, alors ça t'émoustille ? Pas très réglé d'aimer le paysage par la pente qui nous arrange. Cette demi-boucle a une forme signifiante, faudrait pas l'oublier. Ton arc-en-miel-si-savoureux, colle-lui deux sphères au-dessus, soleil et lune si ça te chante, et mate un peu la dégaine... J'ai connu des faces plus souriantes. Sois honnête : pas de quoi se réjouir en levant la tête, tu vois bien que le ciel est toujours triste après l'averse. L'épreuve continue dans cette ligne de mauvaise alliance, banderole rayée qui simule la pire des trajectoires, fil bariolé d'une ascension déclinante. Laisse ce trompe-rêve aux Phaétons. Qu'ils gardent leur foudre bombée.

Le monstre, en revanche, se pique d'humeur allègre, bec émoussé pour l'occasion. L'arc-en-mer me plaît mieux parce qu'il montre des lèvres douces et sans dents. Il faut y plonger gaiement et en profiter comme à l'eau-libre. Envolé, le rictus. Voir le monstre qui tire la joie, ça change de sa Majesté hérissée par tous les temps. Pour une fois qu'on peut s'amuser ensemble et qu'un homme aux yeux baissés a raison du plus fort.

Le ciel pleure parce qu'il le peut : il a ses mauvaises lunes, ses comètes menteuses, ses planètes naines, un vide sidéral, des larmes sous toutes les sphères dans ce cosmos sanglotant. L'océan, lui, vit sans prunelle. Sous les cordes du déluge, il gobe chaque goutte de nuage avec extase, en tire un goût d'étoile, une saveur presque contraire qui l'éprouve et le complète comme du sucre sur le sel.

### III III I

En ces jours-là, un gentleman promenait son manteau. Pas un manteau neuf, non, un manteau trouvé sur la dernière île du monde. Il en était amoureux, comme l'avait souvent prédit un prophète sartorial aux cheveux blancs, glosant coton d'Egypte et laine de chèvre.

« En vérité, en vérité, je vous le solde, ce coupé-juste marron-gris ». Un petit côté militaire sans le dire avec ces épauettes. J'aime ces poches intérieures et profondes, parfaites pour y cacher mon fétiche loin de la rouille. Ça garde aussi les plongeports au chaud. Rien à médire, c'est vrai qu'elle tombe bien, ta peau d'étoffe. Sauf qu'il n'y a plus grand monde à séduire par ici (et que dire de ces yeux qui paniquent d'innocence quand H.J. choqué-déçu encaisse la critique déso-pas-déso sur son combo costume bleu souliers marrons ?). Mer merci, c'était gratuit ! Les ruines sont bon

marché, ça ne coûte pas bien cher d'aller dépouiller le désert. La grande mesure pour tous, vraiment ? Parce qu'elle me gratte quand même sous l'échine, cette veste, parfois avec de longs frissons qui me serpentent la colonne. J'en ai plein les varangues et voudrais me jeter dans la Gueule du monstre.

Voyons plutôt (j'ai oublié comment l'écrire, pas moyen de vérifier, alors j'offre un chapeau à chacune des cheminées) : de mon dernier saccage, j'ai rapporté quelques crayons et des feuilles pas trop jaunies. Quitte à boucler mille fois le tour de côte, autant y laisser mon empire. Sur ces brouillons d'occasion, je trace la dernière carte de l'homme, la première de l'après-monde. Jamais légende ne fut plus transitoire. Du craché au croqué de soleil, je longe le monstre, stylo en main, pour dessiner ses courbes. La bête aime le défi, elle tient rarement en place. Quel géographe s'est autant battu pour garder en main le poisson qui frétille ?

A vrai dire, même à 4/20 en arts plastiques, je me débrouille assez bien. Il se trouve que la forme est vite trouvée : le contour de mon plan se referme toujours sur l'île et sur lui-même. Le reste n'est qu'un grand morceau d'azur que je contre-carmine avec la technique du bord-à-bord. A ce compte-là, un schéma suffirait, mais sus au croquis ! Je lui donnerai ses pointes, à cet ovale un peu allongé. En le vérifiant à mesure qu'il prend vie, mon atlas purifié, je permute constamment ses codes. Sans le vouloir, mais je n'y suis pas aidé, bien au contraire... Qu'on m'épargne les réprimandes, j'ai le passif atténuant : ça m'arrivait parfois pendant l'enfance, en classe, de ne plus reconnaître une carte bicolore parce que je confondais la terre avec la mer, le bleu avec du blanc, et verse-versa. Le résultat, c'est une planète en miroir, striée de frontières que tu ne reconnais plus et de littoraux aux baies vidées avec des péninsules ouvertes comme des trous. Tu cherches tes repères pendant quelques secondes, tu veux trouver ton pays dans l'océan parce qu'un génie dont l'imagination écrit en biais t'a plongé les yeux dans l'inversion.

Difficile pour moi de ne pas récidiver sur ce lac de terre intérieur. Mon île, pourtant, n'est que la miniature d'un continent : même encerclement, mêmes fronts... Seule une montée absolue pouvait nous rappeler que nous sommes tous insulaires.

Sans bottes (j'ai beau fouiller les résidences), je poursuis mon orbite. J'écoule parfois des marées à fouler la berge verte, parce que malgré l'odeur qui annonce la Majusté, les brins sous les orteils, avec un peu d'efforts, j'y retrouve mes plages. Il arrive qu'une réminiscence m'envoie au parterre ; j'y reste sur le dos, membres tirés aux cardinaux. Quand je deviens étoile de mer, la

Gueule s'agite, bave un peu, puis le monstre me réveille d'un coup de lèche. Au réveil, j'aimerais frotter du sable dans les cheveux.

Il y a des endroits où ça sent moins fort que chez sa Majesté. Au Nord, la digue a son parfum. Je suis un habitué de son calvaire ; l'île nous a rapprochés. Elle ferait une belle ardoise. Vestige d'une guerre contre une grosse bête. L'humanité érigeait ses fossiles.

A chaque visite, j'apprécie toujours plus la côte Est. Quand la nuit ne me chahute pas et que je quitte ma cage comme l'étoile du matin, je viens fêter le craché. Sa résistance est sidérante, j'applaudis au bord des larmes ! J'ai toujours préféré l'aube au soir. C'est vrai, enfin, pourquoi ce culte des clartés vespérales ? Triste fascination pour le déclin ! Tu adores le soleil mais c'est son exil qui te fait vibrer ? Mes amis, j'aime les retrouver, pas m'en séparer. Qui préfère les adieux aux bonjours ? Tout le monde, apparemment, vu la ruée avant la lune.

Dans ton dos se nouent pourtant de bien meilleures affinités : l'aurore ne déçoit pas, il y en aura pour la journée. Haut les astres, bas les mopasques ! Mieux vaut un crépuscule qui se dépoudre. Fraternisons avec le roi des grands sauts. Une place en catapulte pour signer l'étoilliance, je l'accompagne sans escale.

D'autant qu'on s'y retrouve, avec l'astre au ras des flots. Car c'est bien l'angle, au fond, qui nous charme dans ces lumières... Tu te souviens de l'arc-en-mer : cherche au bon endroit ! Volte-face, ajuste ton regard : le secret des fins solaires rampe à tes pieds. Pourquoi aime-t-on les soleils croquants ? Parce qu'il nous donne des ombres de géants.

### III III II

Le monstre perd ses bijoux. L'incroyable a frappé au rivage. Une bouteille, une bouteille porteuse d'un message ! Elle a dû s'échouer sur la côte Sud pendant la couvée. Mon pied matinal a buté dedans alors qu'une nouvelle partie de chasse aux sternes me rivait les yeux au ciel. Elle va payer, cette coque de verre, pour m'avoir étalé dans l'herbe ! Rendez-vous au verger, ma chérie. Bing ! Un coup sur le muret, je te fracasse le cocon ! Quel vacarme épouvantable ! Un flacon à l'agonie, je retiens l'astuce pour effrayer les chiens fantômes.

Allez, déballe tes entrailles. Gare aux éclats, ça coupe ! Bizarre... Ce papier... Il sent si bon ! Ou est-ce seulement l'effluve des branches qui me surplombent ? Cette liqueur en cercueil ajoutet-elle ses arômes aux fruits de mes jardins ? Un nouvel acolyte entre dans la jungle ! Croire mes

narines n'est pourtant pas très sûr. Même si je m'empiffre de chair végétale du craché au gobé, ma connaissance s'arrête aux couleurs.

Alors, ça dit quoi ? Pourquoi mes doigts tremblent ? C'est quand même facile à déplier... Ce n'est pas simple à encaisser. Reste-t-il vraiment quelqu'un, quelque part hors de mon île ? Ne le déchire pas, ce voile de mots, j'attends une révélation.

Non ! Je ne peux pas l'ouvrir... Et si c'était vrai ? S'il y avait des rescapés proches d'ici ? Si un navire accostait demain ? Que faire ? M'enfermer dans la cage à étoile ? Protéger mon verger ? Il viendrait picorer mes fruits, le perfide équipage ! Avec ou sans ailes, qu'est-ce que ça change ? Bon sel ! Je dois pourtant le lire...

« Nous dérivons depuis des semaines. Nous sommes encore sept à bord, mais nos réserves s'amenuisent. Si vous recevez cet appel, par pitié, aidez-nous ou communiquez ! » C'est tout ? Signé d'un nom illisible et d'un matricule étrange, sans doute celui du navire. Et la date ! Pas plus de trois mois, peut-être ? Après l'Affront donc... Je défiais déjà le monstre ici. Il y a-t-il la moindre chance ? Je divague, j'ai perdu le compte des griefs... Ces lignes ont dix jours ou dix ans, rien d'autre.

Qu'en faire alors ? J'en étais sûr, éviter l'espérance ! Quel monstre, j'aurais dû lui renvoyer cette bouteille dans le gosier ! La bêtise m'a bien eu.

Faut dire qu'à cette défaite-là, je ne suis pas le seul. On en chantait fort, des histoires de gaillards au galop sur les vagues ! Dès qu'on parle d'hommes et de liberté, ça rate jamais. Cherche un peu : un homme, une paire de couettes amoureuses, plage, horizon, et action, ça lève l'ancre ! « Reviendras-tu un jour fouler nos rivages, aurore de mon cœur ? Cesseras-tu enfin la course aux belles brises ? Je prierai les courants ! Ils te berceront comme mes caresses et te ramèneront jusqu'à moi, jusqu'à nous, jusqu'à ces perles que tu quittes aujourd'hui. » J'improvise et laisse la chanson continuer : « *Tiens bon la vague et tiens bon le vent ! Un jour je reviendrai chargé de cadeaux, hissez-haut ! Au pays, j'irai voir Margot, à son doigt je passerai l'anneau !* » Ulysse l'a fait, les Japonais l'ont fait, les Tribordais aussi, même les surfeurs le font, et pour ça chassent partout le tsunami. A croire que tout le monde vit sur une île et voit la mer à sa porte. A croire aussi qu'on ne s'aime pas sans elle, comme ces marins anglais qui disent deux fois *elle*, pour la douce et pour la proue.

Les ancêtres, quand on les questionne, montrent assez bien que l'océan est passé sur toutes les lèvres. Pas besoin d'y boire pour y croire. Elle leur rongait le rêve comme son sel suce encore

mes plaies. On ne se réinvente pas, surtout quand on a gagné. La bête, cette voisine qui nous encercle (toujours), envoûtait bien des cœurs. Toutes les grands-mères le racontent. Jules Verne lui donnait une cadette souterraine au centre de la Terre. Aphrodite et ses charmes viennent tout droit de l'écume. On l'a même diagnostiqué sur Mars.

Tout dépend de notre souveraine mer. Pas de contre-poids connu ici-bas. C'est la première dame de la Nature. Quelle désinvolture ! La reléguer au rang de divinité parmi d'autres... Pire, c'est Zeus qui rafle la médaille d'or ; Poséidon n'a qu'à polir son trident.

« O Nature, ô ma mère, ô Nature, ô ma sœur, ô Nature, ô ma tante ! » Rimbaud les a toutes faites avec l'ivresse pour gouvernail. « La terre est bleue comme une orange »... Encore raté. Eluard la tenait presque... Mais il l'a pressée jusqu'au bout du jus. Va-t-on finir par y arriver, ou faut-il que j'aïlle redresser la barre ?

En attendant, j'ai trouvé quelques vieux crus dans une caisse de bar. Les étiquettes manquent. Du vin, de la bière, du rhum Jack ? Voilà que j'ai la rétine en panne. Perte légère, j'ai jamais su compter les degrés en bouteille. Je m'abreuve quand même de bon cœur, heureux comme un homme tiré d'enfer. Au débit, ça chauffe, mais en fuite, faut bien que j'évacue. Tu verras que j'irai lui pisser à la Gueule, à sa Majescule ! J'essaierai juste de ne pas regarder le monstre en face en penchant la tête : c'est dans ce genre d'hystérie qu'un coup d'œil mal jeté vous renverse pour de bon. Et puis, je ne suis pas le seul qui oblique des prunelles pour rêver les étoiles ! D'autres aussi ont les pigments qui déraillent.

Tiens ! La *Terre* : cinq lettres d'orgueil. Car enfin, qui se vautre dans un arbuste en plein désert et se dit : « faudrait appeler ça le coin de verdure » ? Non, la lune n'est pas daltonienne. C'est normal qu'elle ricane en voyant la grande-sœur se faire autant dénigrer le teint. Heureusement qu'on n'a pas oublié la « planète bleue », mignon sobriquet pour rattraper le baptême.

Il y a des lustres, on savait que la surface du globe comptait 70% d'eau (oui, pas tant que ça, mais à l'époque le monstre avait encore l'appétit rentré). 70 % d'eau, aussi, qui coule dans le corps humain. Alors qu'est-ce qu'on nous bernait avec des « le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol » ? Même Babylone n'a pas su prévenir son Gilgamesh : maudite soistu, Arourou, pour avoir moulé le premier des nôtres avec ta glaise !

Pourtant, même à l'éveil de la grande montée, alors que la bête engageait tranquillement les hostilités, sans se presser, elle grignotait déjà une bonne part de croûte. 360 millions de kilomètres carrés ! Tourne sur toi-même, un beau 360, et que vois-tu ? De l'eau, partout ! C'est de l'océan

qu'est venue toute vie. J'ai la moitié d'une bonne nouvelle les filles : tout le monde n'est pas Vénus, mais on est tous anadyomène !

Sumer le disait bien : le premier plouf d'un médecin, c'est d'être versé dans la connaissance de l'eau. Savoir liquide chanté par le croissant fertile : Ea, dieux des sages, maître des sciences dans son palais englouti, chouchou d'Eridou léchée par l'Euphrate. Eau, sagesse, médecine, sorcellerie.

Alors arrête tes fifoleries ! T'as trop bu la tasse, Saint Patrèfle ! Musha rain dum a doo dum a da, un grand verre pour Molly, y'a de l'écume au fond des jarres ! Plus jamais de « tu retourneras à la terre dont tu proviens » ni d'autres « tu es poussière, et à la poussière tu retourneras ». J'ignore où j'irai reposer. Trouve ta dernière demeure dans les courants. Le droit de dériver, c'est tout, comme pour les noyés qui m'ont devancé. Quand j'achèverai l'espèce, j'imagine que la bête taillera mon cercueil dans du sel. Vu la surface de la toile, il serait inconvenant de refuser la mousse sur mesure.

#### III- III- III

En pleine couvée de soleil, je me suis levé souffrant. L'alcool me dissout les neurones. C'est presque pire que le sel chez moi. L'ivresse rend l'escalier glissant. Heureusement que le phare est clément avec son parasite : même quand ça macère dans la trachée, il m'épargne la chute libre. Fallait que je compte les marches... Trop tard, je suis déjà dehors, puis encore dedans. La villa ne change pas. Cette statuette, ce nez juvénile suspendu... La chambre parlante ! Qui m'a ramené là ? Les meubles vont trembler, je le sens. Oui, ça vient...

Rien. Et pourtant, le délire a les mêmes préliminaires ! Extra gueule de bois, en plus ! Toi aussi, figurine verte, t'en fais une tête d'acacia ! Viens-là ! Je la saisis et m'écroule d'un genou.

La lumière manque, impossible de savoir qui tu simules dans ton silence. Est-ce que c'est toi, Marie ? Mais j'y pense, le clair de lune ! Voilà, au creux des mains, je t'emmène sous les rayons.

La baie vitrée précipite ma réponse. Je suis encore à l'intérieur, mais déjà ta face de vierge m'apparaît trop propre. Peinte avec amour, il lui manque une fissure. Je mets la main au flanc, mon fétiche dort au fond d'une poche. Il traverse un cauchemar, je le sais, mais le réveiller serait pire châtiment. Tu dois disparaître, Marie, encore.

Bim ! Fragiles, ces vitres. Je ne me savais pas taillé pour le baseball ! L'homme qui cassait du verre à coup de santons ; ça m'aurait fait une belle carrière. Ma poupée raide s'est fracassé les

courbes en brisant les carreaux. Mon lancer a saupoudré l'herbe de poignards : fini de jouer les fakirs sur ce gazon aux dents brillantes.

L'impact m'a frappé les tympans. Plus profond que ça, même, ça résonne encore. Ce choc bruyant m'ouvre un corridor. Je vois bleu ! Comment dater ces lueurs ? Quand était-ce ? Je me souviens du débit des hostilités. Les détonations contre les digues, les embruns par-dessus les remparts, la vague qui vole et cogne. Au pied des murailles, on empilait les sacs de sable pour enrayer les percées d'écume.

Mon arrière-grand-mère aussi avait connu la guerre, une autre guerre, avec d'autres ennemis et des croix aux branches cassées. Sur les plages de son temps, pas loin de sa maison, ils construisaient des gros blocs de béton pour s'abriter dedans. On les a laissés en place après leur départ. Pointe Nord-Ouest, 1942. Site Clausewitz, numéro Wn. Sa 106. Abri pour poste de direction de tir M 162a. Radar de recherche marine Fu.MO 2, codé « Calais 36 ». Il y en avait même un tout seul, isolé du QG, à moitié enfoncé sous le sable comme une proie qui se terre parce qu'elle sent la Gueule approcher. Les trente glorieuses l'avaient rempli de détrit. Et dire que j'ai rêvé des heures à l'intérieur sans me douter de ce qui venait vraiment. S'amuser au fond des bunkers en pensant que la guerre est finie, c'est le luxe d'une génération sauvée par le sacrifice de ses parents.

Du temps de mes ancêtres, d'après le Feldmarschall, le conflit serait gagné ou perdu sur les berges. Vingt-quatre heures suffiraient à régler l'affaire : « pour eux comme pour nous, ce sera le jour le plus long... » Pour *eux* ? Mais quelle absurdité ! Un mur de l'Atlantique pour faire barrage aux hommes... Malheureux ! Tu te trompes de bataille à demi-phrase ! « Ils arrivent ! Ils arrivent ! » Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Brosse un peu tes jumelles, Pluskat, c'est pas eux qu'il fallait recevoir, c'est pas eux qui voulaient t'arroser, pas eux que j'attends aujourd'hui, encore et encore. Qui pose un casier ne piège pas la baleine. Tout ce monde-là ne se battait qu'à la surface du mal, comme des parasites sur l'écaille des tortues.

Ce général pressé d'en finir, savait-il que la bête se plairait à faire durer l'escarmouche ? Le monstre n'avait qu'à décaler la plage. Depuis que le littoral progresse à pas de mollusque, toute côte est une ligne de front, alors pourquoi pactiser avec elle ? Mais qui s'en souvenait dans le feu des vacances ? Faire trempette dans un champ de bataille, à l'époque, ça ne choquait personne. C'était pas encore l'âge d'or du Service aux Dunes. Il fallut attendre les fuites massives devant la montée pour qu'un dégoût populaire s'abatte finalement sur les baignades. Seule une attaque au confort peut *réellement* bousculer l'opinion. La violence croissante de ces migrations aquatiques ternissait

l'attrait des plages. Le désastre désigna rapidement son coupable. Un nouveau filtre cousu de haine et de rejet séparait l'homme de l'océan.

L'espèce se retrouva tapie à poste fixe, vite épuisée de guetter un ennemi qui vient sans venir et avance à reculons dans une incessante marée d'offensives et de retraites. Sous la fatigue des sentinelles, on s'entêtait passivement, sans même pouvoir se battre. Les charlatans prétendaient que les défenses plantées sur les côtes suffiraient à entraver l'écume, comme l'humanité le croit si bien depuis qu'elle sait construire des châteaux de sable. Faudrait juste se planquer derrière une digue pour que tout s'arrange... C'est dire aux soldats de lutter contre leur *no man's sea*.



Le craché va pas tarder. Un sommeil percé de fantômes m'a écourté la nuit. Bizarre pour la passoire de rêves que j'ai toujours été. Et juste là, cette carte de mon trait. L'avoir sous le nez au sortir d'un souvenir endormi me rembobine l'histoire de nos échecs.

Venise maudite ! La gloire a joué contre ta prophétie. Assassinats et loges d'honneur vont de pair, l'arrangement n'étonne plus ; l'émoi, le vrai, s'attache aux anonymes que personne ne pensait voir mourir. Ta ville avait tout, déjà, sauf le choc des gouffres où l'océan s'invite pour la première fois. Car tu es née des flots : Venise sans eau n'existe pas, alors un peu moins ou un peu plus ? Une erreur qui a eu de la chance : ton histoire est aussi celle de mon île. Ça arrive, rien de grave au débit. Mais une fin approche où il faudra payer, et peut-être un peu plus que les autres.

Venise verte, Venise provençale, Venise des Alpes, Venises mexicaine et malienne, le Brésil en a une et le Nord en a trois... Copier tes canaux en te laissant ton maléfice, la marque avait trouvé son audience, dommage d'inonder la baraque-mère. De toi le monde n'attendait qu'une submersion programmée. Les miracles ne sont pas faits pour durer ; le tien, pourtant, s'attardait outrageusement. Vraiment, pensais-tu braver ta bête à jamais ? La vieille Sérénissime, noyade urbaine à retardement qui s'éternise pour un dernier carnage...

L'invasion des Pays-Bas : difficile de gagner quand ton nom crie déjà défaite. Tout un programme, pire que l'archipel des Maldives qui envoie ses ministres en basse-plongée. Non mais sérieusement ? 18% du territoire recouverts d'eau, 26 sous le niveau de la mer et 29 exposés aux crues fluviales... A croire que tu voulais le faire monter à tout le pays, ce risque qui en touchait 55%. A ce compte-là, oublie l'erreur, c'est un naufrage en phase d'apothéose !

Rotter-Damn ! Ce soir la marée va raser noir ! Et si une déferlante venait tsunamiter la Grande Digue ? Pauvres Néerlandais... Est-ce qu'un jour, un seul, leur a donné de voir la lumière au fond du tube ? Comment peut-on passer sa vie dans l'ombre d'une digue ? Assister patiemment à l'éveil d'un monstre en sachant qu'on servira de premier festin ? Miam-miam 16 millions d'âmes, la plus grande densité d'Europe, 400 noyés au kilomètre. Royaume des mauvais records, je compatis. On va vous créer un label pour compenser : tamponné Hollande, ça résiste à tout, même au sel !

Sur les pâturages de ces valeureux, la tristesse m'a promené au stade du pré-carnage. Les jolies femmes nous mènent en voyage, et je me rappelle qu'une charmante blonde m'avait d'Ecosse tiré jusque chez eux. Une fois là-bas, j'ai cavale après mon chapeau de paille dans le vent du Waterland. Merveilleux toponyme ! La sémantique feint l'équilibre ! Personne n'a voulu trancher le sort de cette contrée : eau, terre, impossible de savoir laquelle contenait l'autre. J'y ai vu des moulins se faner et baigner partout d'arrogants polders. Des plaines provocantes qui ne cachaient pas leur confiance. On leur donnait une quiétude que les conflits ne tolèrent pas souvent. C'était pourtant une défense de première ligne, vaste imposture de l'homme sur l'océan.

D'ailleurs, tout le monde n'est pas capable de dresser une langue entière contre la mer. *Petit cours de néerlandais* : « dam », joli mot pour « digue ». Amstellodam : digue sur l'Amstel, devenue Amsterdam. Les Hollandais du Waterland ne vivaient pas dans des villages, mais sur des barrages. Ou plutôt, sur un immense, de barrage, qui faisait du moindre hameau son relais de résistance. Edam, Volendam, Monnickendam, Uitdam, Durgerdam... et laisse ton doigt filer sur la clôture, tu peux pister le front jusqu'à la capitale. Ce n'est plus une carte, c'est une langue qui se fait grande muraille.

Ça n'arrive pas qu'aux autres, ce genre d'algatastrophie, et ça touche même les gros. On s'attire vite l'écume du monstre, alors choisis mieux ta devise si tu ne veux pas servir d'appât ! *Ad mari usque ad mare* : « d'un océan à l'autre »... Bien joué, ô Canada mon capitaine ! Il te tient par les deux bouts, comme Crochet qui tend l'écart dans la gueule de son croco.

III III III I

Ah ! Suffisait d'emboutir un coup le blutoir pour rafler la mise. Elle cachait bien son rhum, la taverne d'Ali Baba ! Un ravitaillement d'honnête facture, vu la taille du salon, l'allure de la

véranda, la fortune de l'intérieur. Délicieux, ce rosé goûte le sel ! Dix minutes que je festoie en bon expert de la cambriole.

Je savais bien qu'en fouillant les maisons de la côte Sud, j'aurais de quoi prolonger mon euphorie. Le dernier coin qu'il me restait après ces quatre mois depuis l'Affront. C'est plus Tennis & Piscine que verger par ici. Bon, ça doit faire longtemps qu'on a vidé les fosses au chlore, mais tant mieux : j'ai la mer à gogo, pas besoin des rejets en plus. Heureusement que la rocaille ne fleurit pas sur mes rivages, la bête ne vient pas y pondre ses petits, qu'autrefois on appelait encore des mares. Pas niaises les mouflettes, à jouer l'innocence sans faire de vagues. Encore plus surnoises que le monstre géniteur : comme toutes les fois où l'homme s'attend au geysir, c'est au contraire la flaque discrète, mais patiente, qui lui prend la botte. Quand l'amour s'amène, j'ai une femme en tête ; quand l'intelligence me quitte, c'est Goliath qui prend sa place. Guetter le tsunami et mépriser le reste, fameux credo qui devait divertir l'océan.

Attention, trop d'inadvertance laisse rouler mes pommes dans la poussière. Revenez fissa ! Assez de spiritueux au butin, s'agirait pas de rameuter les esprits pour une autre farandole. Ça va durer encore longtemps ces galipettes ? Pommie, Pomma, c'est bien vous mes plus belles, alors maintenant arrêtez la gambade ! Ça suffit, pas de cabrioles dans l'escalier ! On n'y voit presque rien en bas. Curieuse odeur en plus, qui ne m'aide pas à garder l'équilibre. Un pied après l'autre, la main plaquée sur la rampe collante. Le bout des marches, enfin. Ça frotte sous les savates, est-ce de la carpette gémissante ? Aïe ! Un choc dans les orteils, à force de pardonner vos fantaisies ! Ramassons quand même pour voir si ça vous fait une petite sœur. Alors, juste à l'entrée, quelques rayons dégringolent encore d'en haut.

De la vodka ? J'hallucine ! Original, ce bouchon, jamais vu son pareil. Il a des airs de talisman : ces lignes, runes ou cicatrices ? En tout cas, il vient facilement. Poup ! Tu vois, le craché de soleil, ça porte chance. Un peu trop même ! Bon sel, c'est quoi ce truc ? Quelque chose s'échappe du bec en trombe ! Je ne pensais pas qu'ouvrir une bouteille forte jetterait un tel grabuge dans l'air. Qui l'a secouée autant pour qu'elle crache plus fort qu'une cheminée ? Les nuages ne giclent pas du goulot d'habitude ! Et celui-là noircit comme mon étoile au repos. Même l'alcool tombé des mains n'empêche plus la tâche informe de grossir devant moi. Qu'ai-je donc délivré de ce caveau de verre ?

Je recule jusqu'au mur. L'apparition vibre comme un essaim qui cherche l'aube. Elle la trouve vite, sa dérobade : le jour l'aspire par l'escalier. Sonné par la violence qui m'aplatit, je

remonte maladroitement dans son sillage. M'écorder sur chaque angle de cette pente est éprouvant, autant qu'empoigner l'Everest par la peau des crêtes ! Le rez-de-chaussée ne retient pas longtemps ma proie. La véranda brisée est assez large pour achever son évasion.

Dehors commence sa métamorphose. L'aurore, décidément, ne se tient jamais tranquille : j'avais déjà l'ombre, et voilà que s'incruste le géant tout entier ! Au moins la menace prend forme humaine, c'est fair-play. Ah, sauf pour le crâne ! Il prend la pose ou quoi ? Encore un qui plaque sa face au flanc des pyramides. Mais je le reconnais... Un museau effilé par son regard sombre, des babines que jamais sourire ne soulève et cette peau noirâtre qui se cramponne aux ténèbres... Avec ses oreilles, on pourrait coiffer des lances. C'est ça ! On dirait bien les minces phalanges d'Anubis penché sur le Nil.

Les tempes me brûlent. Lui se redresse de toute sa hauteur. Incroyable, il me domine plus encore que mon phare ! Le voici parti, pattes dans la poussière et tête dans les nuages. Où va-t-il ? Difficile d'y voir clair avec tous ces éclats d'herbe et de terre qu'il soulève du talon. Malgré leur dégaine de titan, Anubis-bis et son panache cendré prétendent au camouflage.

Est-ce qu'il cherche son fleuve ? J'essaye de le pister, ça ferait une bonne prise... J'ai raté le chien, j'aurai le Grand Chacal. Prudence toutefois : s'il décroche le phare comme sceptre, me voilà mouche sous une enclume. Ma petitesse me seconde bien : je suis un prédateur qu'il ne repère pas. Les chênes, ou les sapins, ou peut-être les ormes (bah ! Je n'en sais rien : ce qui porte les fruits subira le même sort) ajoutent une couche d'ombre à ma filature. Je vais couper par la petite place de la fontaine pour le rattraper en diagonale. L'occasion de saluer la statue sans tête dans son bac asséché. Une série de volets bleus se charge du transit. Entre les murs blancs, j'avance sans répit ni folie. Dans ces ruelles où les bâtisses croulantes déversent leurs gravats, il faut tâcher de sauver ses rotules.

Anutris continue. Je trébuche à sa poursuite, semelles en huile de feu, bon remède pour dégourdir un Mercure sur le tard. Je dois slalomer, alors qu'il lui suffit d'enjamber le quartier. Vu d'en bas, les toitures lui grignotent la silhouette. Elles raflent ses chevilles, s'aventurent même jusqu'aux tibias. Quelques miettes sauvées du dos, c'est mon gibier en ligne de mire.

Il progresse vite, sans souci : aucun scrupule à chambouler tout mon plancher urbain. Entre lui et les adultes en chaussons qui se retiennent de labourer le désordre infantile, un Colorado prudent se creuserait son canyon, on sent aussi le sol de l'île gronder comme si elle accouchait enfin

de son miracle. Je dois passer pour une palourde. Ne sois pas si dur avec toi-même, triche un peu...  
Disons une fée clochette, mais sans les ailes ?

Hé-là, pourquoi cette rotation ? Sacrée doublure de hiéroglyphe, ne va pas me faire une éclipse ! Tu n'iras pas voler la lumière du craché ! Ouf ! L'Est l'a rapidement déçu : il reprend ses rails vers le Sud. Sur la plaine, déjà ! Il marche vers la mer. Je peine à franchir les clôtures distordues sans chavirer dans les broussailles. Plus qu'une maison et c'est le tapis vert. Ça y est, maintenant tout droit jusqu'à la grève. Quel tonnerre ! Je crois courir après la brume dans un désert. Ce dieu a la magie des tours lointaines, fichues farceuses qui se livrent à pas de bigorneau alors qu'on les talonne de toutes nos forces. Il remorque ma persistance : souffle, pleurs, douleur et sueur, pas une goutte de cette course à la bête qui ne lui appartienne.

Aucune hésitation pour son entrée dans l'eau. L'effraction n'est pas le boulet des colosses ; aucun tracanain ne leur empoisonne la bile. La bordazure ne l'ébranle pas : en voyageur céleste, il méprise les frontières. Le dieu commet quelques éclaboussures, s'arrête net. Il admire le craché, essaye sans doute d'y retrouver Khépri, soleil en devenir. Il songe peut-être qu'Amon-Rê a trop pleuré pour que la Terre soit ainsi couverte de ses larmes. Sekhmet la puissante, lionne féroce et terrifiante, viendra-t-elle boire le sel du monstre comme elle s'était repue du sang des hommes ?

La fatigue m'étale sur le rivage. L'écume, ce matin, ne chante pas bien fort. L'océan dort encore, malgré ces immenses pattes qui vont lui forer les entrailles. Aussi lourd soit-il, même Bibis ne remue pas vraiment la couverture. Le patron des momies en baignade de bonne heure...

Il fait la grue des deux fémurs, à croire que même les dieux perdent leur temps. Un tout-puissant peut-il rêver ? Seul manque un trône pour qu'il s'éternise. Planté là comme une tige, avec ses diagonales de monolithe, une mouette ou deux pourraient venir le chatouiller. Quelques oiseaux battent les environs, mais leurs trajectoires restent aveugles à sa débandade.

J'attends ce qui pourra secouer nos solitudes. Alors quoi, rival de Jack ? Je n'ai pas de haricot et te crache sur l'escalade : si j'en avais un, ce serait ma cacahuète pour t'amadouer un peu. De quoi se faire remarquer l'espace d'une bouchée. Car même au centre de l'après-monde, voilà encore un immortel qui me dédaigne ! Les omoplates, c'est tout ? Voir un dieu de face, fantasme révolu...

Son museau s'incline, je sens presque une déception. Anubis contemple son reflet, et je me demande ce qu'il voit. Par pitié, un soupir suffira ! Le deuxième déchaînerait l'ouragan... L'horizon le lasse, il se retourne ! Je suis complètement à découvert. Coup d'œil pulvérisant ; nos regards s'emboutissent par l'hypoténuse. Ping-pong à mi-segment, impact en clin de paupière. Luciole

contre avalanche ; je carambole l'Annapurna. J'ai rendez-vous chez le yéti : Green Boots, sonnez la charge ! Abominables tonnes d'écume, la mort en luge dévale ses cascades. Ça déraille vers du horsquise, amérosol océanique en courte approche.

– Alors, il ne vous a pas tous noyés...

C'est à moi qu'il parle, impensable ! Et des crocs pointus avec ça. Je tremble ? Mon cœur de poisson-clown se cherche une anémone ! Le dieu continue :

– Un homme, seul, sauvé par une colline. Je ne savais pas les courants si cléments. Tu es plutôt chanceux sur ton île de fortune.

– En fait... Je... Oui, certaines erreurs de l'histoire ont la vie dure.

– On dirait que la Terre n'a plus beaucoup de travail pour moi, avoue-t-il avec tristesse. Je suppose que ma présence ici est devenue superflue. Il faut croire qu'il a vraiment accompli son œuvre.

Ses regrets paisibles me rassurent, car j'attendais une sentence à faire gonfler la houle. Je relance comme un inconscient ragaillard :

– Avec toutes les victimes de la montée, vous êtes en fin de service, je présume ?

– En tout cas, je n'ai plus le monopole des âmes. Un autre m'a doublé en besogne.

– Quel dommage, surtout pour un marché comme le vôtre ! Si rentable, le commerce des crânes. Les gardiens du trépas font toujours boutique pleine. Le problème, évidemment, c'est qu'on doit bien finir par s'ennuyer comme des sardines en conserve. J'imagine qu'il est parfois écueillant de gérer les morts pendant que le reste du panthéon se gorge d'ambrosie...

– Tant d'ironie masquée de compassion ! L'audace ne te manque pas, homme de sel.

Une étrange lueur rapplique dans ses prunelles. Je sais bien que l'alcool émousse ma vigilance et pourrait me perdre, mais, devant son calme, je ne résiste plus. Depuis trop longtemps que l'océan détruit mon enthousiasme, quelques secondes de joie vaudront bien la pire des punitions.

– D'ailleurs, je sais qu'en Egypte, on préfère les rives parallèles, avec du limon, des eaux rouges, des longs canaux... Alors comment trouvez-vous ce fleuve sans bords ? A vrai dire, je ne suis pas certain que vous ayez le pied marin. Difficile de ne pas boire la tasse, même pour vous, hein ?

– Ton assurance est vive. Mais prends garde à ne pas sacraliser ta destinée. Tu n'es pas Atoum, et ton misérable tertre n'a rien du ben-ben primordial qui en première terre émergea de

Noun, lac sacré des origines. Cette vaste étendue d'eaux mortes emplissait les ténèbres de la création. Aucun temple, pourtant, ne lui fut jamais bâti. Ton phare serait le premier. Il serait bon de te réconcilier avec ta bête, ajoute-t-il d'une grimace que je perçois moqueuse.

– Hors de question de vénérer un monstre, ni tout ce qui mouille de trop près à l'océan. Et sanctuaire ou pas, franchement, ça se vaut, puisque de phare il n'y a guère : c'est une cage à étoile !

– Surveillance tes paroles, insolent !

Le ton durcit. Son reproche est puissant : le souffle ride la surface de quelques vagues. Il approche, plie un genou dans l'eau, courbe l'échine en me pointant d'un doigt. L'index massif ne se trompe pas de cible. Le duel est musclé. C'est comme défier le canon d'un panzer à la barbichette : le premier de nous deux qui rira... J'ai intérêt à sortir la dérision blindée.

– Pour en revenir à l'essentiel, reprend-t-il, je l'admets : les « affaires », puisque l'image te plaît, ne tournent pas fort. Cela dit, je pourrais toujours grignoter les miettes en me rattrapant avec toi... Ta vie serait toujours une prise de plus pour moi et une de moins pour lui. Qu'en dis-tu ?

Il a du zénith au fond des yeux. La panique me renverse un brin heureux : quel plaisir de remettre du feu dans le jeu. Mon fétiche profite de la chute et bondit hors de sa poche. L'éclat doré n'échappe pas au grand chacal.

– Comment ? Un homme comme toi doté d'une telle médaille ! Sombre histoire, je vois qu'elle n'a pas fini de te tourmenter. Oublions Noun, cela sera plus intéressant...

Mais que devine-t-il ? Il semble lire dans mon trésor comme un dauphin dévisage son sonar.

– Maintenant, écoute-moi attentivement, homme de sel. Je vais quitter la Terre en t'épargnant. Tu n'auras pas le bonheur de me remercier : je te laisse aux flots. Quelque chose de pire que mon règne viendra bientôt. Tu ne pourras pas t'y dérober. Il sera à ta mesure, ni plus, ni moins, et là sera toute ton épreuve.

– Quoi ? Honnêtement, j'aurais moins de mal à dépecer un sarcophage ! Expliquez-vous !

– C'est tout ce que je peux te dire. Nous ne nous reverrons pas. Adieu.

Lentement, il fait volte-face et s'éloigne vers l'horizon. Peu à peu, il s'enfonce. Anubis, dieu des morts, est-il en train de les rejoindre ? A-t-il trouvé plus fort que lui pour se noyer si sobrement ?

Le dieu me laisse une île muette. Je hurle à sa poursuite. Une angoisse soudaine me précipite dans l'eau. La profondeur m'entrave à mi-jambe : au-delà, le gouffre est trop vorace. Condamné si vite comme un vulgaire paillasseuil, je ne contrôle plus mon désarroi.

– Qu'est-ce que vous faites ? Ce... ce n'est pas le Nil ! Non... Si même vous... Revenez !

Hanches, taille, côtes... Les flots gagnent du thorax. Il va bientôt passer sous la surface. Un vent timide réveille enfin la mer. Les ondes du titan m'arrivent de si loin. Ses flèches d'oreilles abdiquent leur éminence. Anubis est avalé par l'océan sous le craché de soleil.

Ce n'est qu'un deuil-éclair. Malgré sa brièveté, pourtant, la rencontre m'a frappé comme un désastre. Qui comprendrait ma douleur ? Un bambin qui voit les cimes de son enfance partir en apnée. J'ai laissé trop de visages prendre le fond. Ces larmes inarrêtables me le rappellent, encore. Géant morbide ou repoussant, et alors ? Peut-être en lui se cachait un ami... Une simple présence pour revenir d'entre-marées, à deux. J'aurais pu me percher sur son épaule, une cabane en bricole au creux de ses tympans. J'aurais goûté les nuages et surplombé ma cage. A vol d'étoile nous aurions crié l'aventure ! J'avais même quelques pommes à partager.

L'herbe s'écrase sous mes varangues. L'abandon me cloue la nuque en astronome. Me voilà chef d'atoll avec des remords en couronne. Un sommeil chagrin me ferme les paupières.

Le monstre vient lécher mes stigmates. La mer monte. Mon réveil est aussi vif qu'une girouette sous sédatif. Les heures ont passé. Le soleil ne grimpe plus, il va bientôt se faire croquer. J'ai la conscience qui décante, l'haleine qui fermente. « Bonne gorgées de whisky », ça devait sonner comme ça. La côte aux espritueux, pas de meilleur nom pour la berge Sud. Ou alors, j'imite Colomb, Bolivar et Vespucci. Attends voir, suffit de tourner la tête... « OGILS » C'est écrit sur la coque, là-bas. J'ignore qui de nous deux s'allonge le plus en ivre-au-flanc. Car, à trois jets de galets, un navire expire sur le rivage.

**II**

**ADIRÈM**

– Dis Grand-Frère, tu m'emmènes voir les dames tripalines ?

A vue de nez, elle me sollicite une fois la semaine. Etrange fréquence pour une fillette sans frise. Elle verrait le calendrier comme une météorite. Et pourtant, les dames la travaillent autant qu'un rituel. Je ne sais pas ce qu'elle espère. Elle déjoue si souvent ce que j'attendais de son sauvetage.

La voilà qui m'attend déjà au bas de la côte. Traverser la Gueule est devenue une habitude, la berge verte le seuil d'une imagination. Frontière entre une princesse et l'infini. Recevoir la planète comme son royaume ne suffit guère, elle étire sans cesse les bords de sa couronne. L'orpheline cache bien son ogre. Qu'une fée marraine jette la curiosité dans le berceau, on lui rira au nez : ma bonne dame, vous n'avez rien de plus original ? L'art de la question et de la fugue, elle baigne dedans avec tous les nourrissons. Les adultes qui se penchent trop bas sur le mystère tombent dans la noyade ; pour chaque déchu qui complète la citerne, on repêche une âme d'enfant : pas d'échange, pas de naissance. Voilà pourquoi la curiosité est un vilain défaut, d'après les grands qui le répètent aux petits. Et qu'on renverse la soupe, ça fera toujours une bonne crue...

Au fond, elle l'adore, cette Gueule, ma frangine. Traînailler vers la tanière d'un monstre pour jouer à se faire peur : quoi de plus stimulant dans l'après-monde ?

La barque dévale dans l'eau, poussée par ses bras trop frêles et mal nourris. Avec Petite-Sœur, nous voguons en bonne entente vers l'horizon morne. Sa mémoire n'en imagine pas d'autre, depuis sept ans qu'elle se promène sans le savoir les yeux ouverts en plein cauchemar. Notre coque de fourmi rampe et tâtonne prudemment le dos d'un monstre. L'eau défile sous nos pieds. L'expédition nous achemine à bonne distance de la collîle. Passer, dépasser, continuer, toujours plus loin. Pour gagner la demeure des tripalines, il faut prendre le large. Sous la surface que je pique du bout des rames mijotent des vallées englouties. De ces geôles s'échappent parfois quelques débris. Ils remontent en surface, missionnaires de l'ancien monde pour la colère des abysses. Il faut les voir comme une bande de cadavres à la dérive, des pièces aux amarres rompues qu'un puzzle sous-marin relâche comme des bulles d'air trop rares. Sous la dépouille, on devine le massacre.

D'ailleurs, ça recommence aux alentours, les ruines nous délèguent une flottille. Réaction normale... Avertissement courtois, poussée hormonale : aucune bête n'aime qu'on vienne lui mordre l'épiderme. Ah ! C'est quelque chose qu'une araignée qui se croit la bienvenue. Etroite,

légère, fragile, peu importe : même notre barque joue déjà les scorpions désinvoltes. Sentir qu'un dard nous traîne sur les vertèbres n'a rien d'affriolant. Personne n'enlace la griffe qui vient lui caresser la gorge. Les flots s'engourdissent, mais la mer n'a pas le sommeil tranquille. Faut dire aussi... Imagine un rêveur assoupi ; une patte de tigre se pose nonchalamment sur sa poitrine, crochets à l'air, et commence doucement la balafre. Une entaille lente, profonde écorchure, laboure le torse de haut en bas. Saignature de fauve pour l'océan, la navigation s'y fait les quilles comme une grande main. « Homme libre, toujours tu chériras la mer ! ». D'accord, mais comme la paume d'un amant cajoleur, pas d'une ardeur féline qui lui déchire l'abdomen ! Ce dormeur d'azur qu'on réveille en mousse aura les marées pour sursauts, des vagues frissonnantes, toutes les secoules d'un séisme marin. Il voudra sa vengeance.

Pas étonnant, alors, que je frétille en agitant mes rames. Deux paguilles, c'est déjà une paire de trop. L'acupuncture de croisière, ça ne s'improvise pas. Suffit d'une propulsion mal roulée pour trancher un courant sensible. Et encore, j'y vais mollo avec mes lames de bois. Songe que l'hélice des cargos venait lui cisailer les peaux... Scalpels tournants. Plaisance et bistouri, pêche chirurgicale, boucherie commerciale... Tout le monde a trempé dans le bain de sel. Ce voilier, quelle ligne ! C'est un rasoir que le vent promène... Supplice mignon qu'une régata à pleine vitesse ! Moi aussi j'enverrai des chatons se courser griffes tirées sur tes seins nus. Un hors-bord au galop raye la surface, puissance d'incision : trois-cent chevaux. Je pilote le dernier rafioteur ramoneur. Caravelles, galions, vapeurs, les bourreaux se sont passé le gouvernail sur le billocéan de cette vaste merture.

Ce qui sauve l'homme de l'insecte, c'est qu'une ruche ne rêve pas d'aventure. Comme tous nos ennemis, l'océan craint l'imagination. L'ingéniarsenal sonde les abîmes, les plate-folières aussi : perfusion inversée, câble d'estomac, pioche offshore, ça sent le roulis, y'a du forage dans l'eau. D'autant que ces fâcheux bipèdes ont parfois les idées floues : une table est une table, pour un malade ou le martyr, on se tromperait sans garde y prendre. De l'une à l'autre, les instruments fraternisent, cousinent, s'acoquent, fricotent dans le même sang, consentent à l'opération. Prodige de l'humanité ! Inventer l'outil qui la rend imprévisible, dont l'usage est toujours fourbe parce qu'au moins double. Couteau d'anniversaire ou baïonnette de l'adultère ? « A ta guise ! » répond la science, fée pleine de chiffres mais sans balance, génie qui calcule et pèse rarement

Il y a chez nous une cruauté qui moque les plaies de l'océan. Ouvrir la chair d'un monstre et feindre l'ignorance alors que chaque poupe distille sa traînée blanche. L'effusion n'indigne guère,

débrouille-toi pour la suture. Les passagers la contemplent sans dégoût. L'ivoire excuse tout. Une éraflure, pour peu qu'elle soit claire, en devient délicate. L'esprit perdu dans ses vagueries le voit bien quand il se penche au bastingage : la veine qui perd l'écume et se vide de son sel fascine autant qu'une page vierge. Elle rend si libre qu'elle paralyse.

L'homme est une fontaine d'apothicaire : l'eau, le sang, la salive, la sueur et la bile se le partagent. La mer préfère diluer ses fluides dans son écume. Boire, saigner, cracher, transpirer, huiler, la bête les pratique tous en même temps, comme un enfant qui ne se retient nulle part, jamais, pour personne. Sous nos yeux menteurs, les blessures de mer, c'est du jus de betterave en robe de lait, la poudre de piment pris pour du sucre. Grille ton caramer ! Tu crois qu'une touche d'édulfférence t'épargne l'addition ? Et ces tonnes de fioul qui lui enveniment les artères ? Par les fentes descend le carburant dans les boyaux. Le monstre avale tout. Qu'il toussse, c'est la tornade, qu'il vomisse, et c'est la marée noire.

Ho-là ! Plus d'égarements ! Voilà que l'enfant trompe ma surveillance et cherche le danger par-dessus bord. Buste courbé sur son reflet, elle joue les microscopes sur l'anticorps. Je préviens l'alguatastrophe :

– T'as fini de rêvager ? Ramène la tête à l'intérieur ! Tu n'as plus l'âge pour ces bêtises... Et tu connoies la chanson.

Elle domine son hypnose et s'en libère par rotation, passant des yeux liquides aux miens. Elle récite l'air d'une mine presque défiante :

*N'ouvre pas la cage, curieuse Pandore, une étoile y dort et elle te mangerait bien sage.*

*Qu'elle te couronne avec du sel en auréole, Adirèm amadoue ses idoles.*

*Ne passe pas le bord, petite Sedna, la bête ne partage pas, je te couperai les doigts.*

*Lâche tes médailles, ça tire vers le fond, Adirèm te voudrait pour sireine.*

Ça se passe de démonstrations : elle les stocke au cœur, ses comptines de sécurité. Ce n'est pas demain qu'elle tombera en carène. Tant mieux, car nous n'avons pas d'écaille solaire, aucune chance que l'océan nous recrache vivants à la prochaine aube. Il faudra regagner la collîle avant que le réveil des entrailles nous envoie quelques vagues. Et même de retour chez nous, rien n'est fixé. J'ignore encore pourquoi l'Atlantique a recraché notre foyer d'accueil. Ce sont les ruines de ce caprice qui nous hébergent.

La mer chasse à l'usure, d'un courant qui ronge constamment ses alentours. Peu d'harmonies sont aussi dévastatrices. Drame persistant, drame invisible : quelque part, dans les recoins d'une banquise oubliée, la moindre gouttelette, inoffensive et infime, se coule dans l'armée qui fusionne ses sœurs par milliards. Et les voilà glissant sur le monde... Passer, dépasser, continuer, toujours plus loin... C'est Sisyphe aux avirons !

– Regarde, on les aperçoit déjà, on va encore plus vite que d'habitude !

Nous errons désormais sur la nappe fraîchement tirée par l'océan pour festoyer de notre globe. Un peu de sel, et voilà la Terre bien assaisonnée. Dommage que le reste aussi soit tombé dans la soupe. Mis à part notre croûton de vie qui perce encore l'épaisseur du bouillon, Neptune a trouvé bonne pitance. La décantation n'a laissé qu'un seul débris flotter à la barbe du patient chimiste. Voici maintenant l'univers vidé de ses hommes, comme l'est le croissant inerte qui pend au plafond de nos nuits. La lune, l'horrible lune, rit sans doute du baptême irrévocable qui a défiguré notre mère son aînée, troquant ses privilèges contre une épave de plus dans l'immensité de la galaxie.

– Ah ! Elles nous saluent de leurs bras qui tournent ! Bonjour mesdames !

La pauvre enfant... Elle confond la vie avec sa caricature mécanique. Son enchantement ne suffit pas à dégourdir notre univers : avoir le dôme en bas n'empêchera jamais la mer de guetter dans toutes les directions. Le monde est son vase closos. Elle nous fait tourner comme des poissons dans leur bochaos. Cette bête nous scrute avec les yeux du chat vorace...

« Un rubis nage dans mon pot scalpé ; voilà que l'ahurouge veut sauter le bord, quitter la sphère avant qu'elle ferme son trou. Croit-il que la Gueule ouvrira grand le cercle ? Il va la chercher loin, son évasion ! Que compte-t-il trouver au bout de l'horizon ? Un tremplin vers l'ozone ? Spoutnik qui tend l'échelle ? Blajacob, du stop en satellite ? S'équiper d'une ceinture ? Mars le repêchant d'une pointe de lance ? Qu'il appelle, qu'il hurle, qu'il pleure et s'apinoie, savourons la sérénade pour voir si du balcon Vénus lui donnera sa Raiponce. Sauvetage balustrapillaire, cordaphrosidiaque à la rescouette ! Chignon en détresse, montée en râteau. Les cheveux d'un météore, c'est rare qu'on les dénatte mais vrai qu'ils se déhanchent aux vents solaires : chope-les au vol, cramponne-toi fort, en décollant ça danse l'abyssalsa-l'air. ¡Hola cubain, serre ton mastigare, bonne chance pour l'apollothéose!

Brave créature, sa cage l'impatiente, quelles étoiles lui faut-t-il ? Il a déjà mon harpon dans les jambes et veut mettre le grappin sur les comètes ! Qu'il tienne ferme, son lasso m'aidera en

tractant l'éruption. Déniche-nous une locomorite, j'en serai l'extra-wagon. Poulie express jusqu'à la Voie lactée, comme un geyser qui croque les pieds d'un ange. Vitesse d'hameçon, le pêcheur remonte la prise qui va le dévorer. Surprise au bout du fil : c'est le Loch Nhydre ! Navré messieurs les aigles, on dirait que l'avalanche remonte la pente jusqu'à vos nids. »

Mon reflet n'aurait pas mieux dit, si je causais encore avec lui. C'est probablement ce qu'il pense en ce moment, le monstre qui nous tient dans sa boule à neige. Pas de flocons pourtant, ni de paillettes en suspension. Juste des gouttelettes qui rampent depuis toujours. La bête se nourrit d'agitation : pas de pause cyclope, le mauvais coup a meilleur goût, toujours un œil pour l'entourloupe. L'océan ne sait pas fumer : ses nuages se dissipent vite car l'écume n'est pas une bonne vapeur. La pluie logée ad infinitum, l'arc-en-miel ne coule jamais. L'aurage ne s'annonce pas, elle est là. La mer est pire qu'un ciel trop lunatique : c'est un pinceau d'impressionniste tombé dans la bassine. Dérapage d'une toile vers le miroir. Tout ça mijote sous la surface, le plat est franchement soupe au sel.

L'horizon court loin devant. Plongepont, fétiche, aucun n'ouvre la cellule. Monarque sur le pont, et alors ? Je n'ai pas la clef de notre coque. Fichu règne qui veut la fugue comme Louis XVI à Varennes, mais pris dans sa galère comme Voltaire en Basquille. Nous sommes parvenus à destination. Le paysage fait barrache à l'escapade : autant causer à nos voisines. Entre colocachotaires, on est tous dans la même rade.

– Mais... non... elles ne sont pas toutes en forme, regarde grand-frère !

Une des dames a visiblement la patte cassée. Elle qui ne peut plus filer son ennui avec les autres s'est affaissée de travers, le bout des manches buvant la tasse. Je ralentis notre basquille pour joindre la dépouille. Jusqu'alors, c'est pourquoi rien d'autre ne s'élève autour de nous, la hauteur des dames les préservait de la noyade. Notre génie scientifique a pondé ces girafes de la flore urbaine avec assez de marge pour n'avoir qu'un genou dans l'eau. Mais une des filles électriques semble un peu fanée ce matin. La longue tour blanche grisée de crasse s'incline obliquement. L'angle qui l'érige tire quelques degrés plus bas que de coutume. On dirait bien qu'un glissement de terrain lui a confisqué sa superbe, elle qui toisait fièrement le monde de sa perpendiculaire.

A l'extrémité de ce corps rigide mal balancé, un autre membre, plus court, plonge en biais du haut vers le fond. C'est l'un de ses trois bras qui dort à demi enfoui sous la surface, et que l'onde grignote paisiblement. L'édifice défaillant nous domine de ses deux arrêtes qui forment par accident une arcade rectiligne monumentale. Vu de loin, on prenait l'ensemble pour une baigneuse inclinée

lavant ses mains dans l'eau qui lui serre la taille, ou pour deux pieux croisés en triangle. Jadis si régulier, le paysage s'agrémentait maintenant d'une diagonale efflodrée. Suivant les mirages de la physique naturelle, l'image du bras immergé apparaît légèrement déviée, ce que l'enfant ne comprend plus.

– Pourquoi son bras est tordu sous l'eau ? Elle est malade ?

La voilà stupéfaite par l'illusion. Comme pour se rassurer, j'imagine, elle va puiser chez Du Geysler :

– Le vent redouble ses efforts,

Et fait si bien qu'il... qu'il déracine...

J'achève les vers qu'elle peine à formuler :

– Celui... celle de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Je rattrape son attention égarée par le phénomène optique.

– Tu sais, ce qu'on voit ici n'est qu'un pâle reflet de ta tripaline. Un peu comme son testament, il a son apparence, mais ce n'est que du vide, un jeu de lumière coincé dans un piège à punaises. On appelle ça la réfraction, exactement comme un crayon dans un verre d'eau...

Mais à vue d'échelle, comparer l'illustration scolaire et ce drame mégalithique est hasardeux. De son ombre colossale, la pointe qui s'enfonce dans l'océan nous écrase démesurément. Moi qui me pensais profane, j'ai trouvé meilleure blasphématrice (on en a souvent besoin). Hérésie puissance dix, ma grande rivale a le sacrilège plus aigu. Pas étonnant, je l'entends presque rire : les Valkyries se moquent des représailles. Bretteuse de taille pour l'enfloppe du monstre : coup d'estoc à quarante-cinq degrés, l'épale lui est restée dans le diaphragme. Comme quoi, le fourreau mouille bien son nom.

Sans expertise en la matière, je m'exécute pourtant de bonne foi avec un cours de science improvisé. L'enfant m'écoute attristée. L'ignorance vaincue ne la console guère : elle apostrophe naïvement l'immense colonne qui penche sans mouvement devant nous. Sans surprise, l'éolienne ne lui répond pas. Plantée là dans son élégance d'ivoire, et malgré sa majesté, la belle dame ne donne pas meilleure leçon qu'une sarbacane crachant dans la rivière.

Nous explorons les lieux, jusqu'à côtoyer de près le bras immobile, tendu entre la surface et la tête du moulinier selon un axe transversal. L'alliage de fibre a tout d'une gigantesque paille piquée dans les abysses. La basquille bute mollement contre l'épale qui stagne à notre portée.

L'enfant s'approche de la paroi blanche. La fêlure du cygne l'émeut encore, et je la vois délicatement poser les doigts sur l'aile brisée. On la croirait au chevet de sa grand-mère. Sans lâcher prise, elle fouille les nuages pour trouver le crâne de sa dame suspendu quarante mètres en l'air. Dans la nacelle qui noue ensemble les trois baguettes du titan, je devine que le rotor n'a pas résisté à l'entorse. Au sommet de ce tronc livide et froid repose un générateur stoppé net. De toute manière, les battements électriques des éoliennes n'alimentaient plus rien depuis que l'efflorescence leur a bouché le circuit. Quel loisir que le leur, secouer vainement ses tiges au gré du vent... La besogne est bien sèche pour trois dames aux veines coupées, trois vieillardes que chaque brise affole comme un cœur qui bat dans le vide.

Mais je vois l'enfant aux mains toujours collées sur l'épale. Que lui arrive-t-il à la fin ? Elle ne va tout de même pas... non... prendre le pouls de cette machine abandonnée ? Quelle idée lui perce le scaphrâne ? Et la voilà partie pour veiller l'agonie ! Comment peut-on éprouver autant d'affection (car c'est bien ça ?) pour un arbre sans fruits, une fleur sans pétales, que sais-je encore, un mât sans voile ? Allons... Calme-toi vite, idiot, ce n'est qu'une enfant élevée dans les limbes. Qu'as-tu à lui reprocher ? Ma princesse découvre l'impuissance devant sa tripaline ; la tristesse vient tordre son diadème.

Un autre sentiment émerge en moi des profondeurs, je le comprends depuis qu'elle a touché la carafarde. Comme si... comme si les échos de son déclin dépassaient soudainement notre visite et s'arrimaient à la basquille pour le reste du voyage. Que se passe-t-il, qu'allons-nous traîner dans notre retour ? J'ai l'impression que l'humeur de ma protégée m'échappe vers autre chose, que les remous des environs entonnent un nouveau concert. Notre tangage y va du sien, et des accords maladroits éclatent curieusement autour du squelette éolien. Et si la dame géante s'était volontairement écroulée pour rejoindre nos poussières dans un dernier soupir, le temps qu'une innocence aux petits doigts recueille son message ? Quelle brèche a donc ouverte la chute de ce Goliath dans l'âme de ses David ?

Courbée sur la carcasse, l'enfant n'apaise rien. Résolue comme moi à quitter l'endroit, elle se redresse, et j'entends, je crois, l'adieu glisser sous une dernière caresse.

### IIII IIII IIII III

Vagabonds, vague à l'âme, nous voilo. Retour à la collîle. Nous avons fermé la grille des tripalines sur nos ailerons. A vrai dire, je ne m'explique pas l'irruption des éoliennes. Elles n'étaient pas visibles pendant les premiers mois. Aucun souvenir de leur présence à mon arrigance icîle lors de l'Affront. Châtimère et pumirage pour mon audace d'irrescapé. J'en dois une à mon naufrage, à la dette ma grosse bête !

Un jour pourtant, après mon réveil au craché, elles se dressaient toutes les trois. Les belles gigotaient en rythme et tenaient la cavence, dandinant leurs épales pour un numéro de trémouistral. Elles avaient surgi dans le paysage pendant la couvée, ajoutant leurs barreaux à l'hoprizon. Bien sûr, j'ai précipité ma chaloupe à leur audience, laissant le bébé dans ses langes le temps d'un spectacle. Il fallait bien poser cœur net sur tout ce frais cancan.

Etait-ce un glissement de terrain sous la surface ? La bête a-t-elle des contorsions qui lui empalent les viscères comme un alien enfanté par l'astronhôte ? Et comment pouvaient-telles continuer à gesticuler dans les rafales après tant d'années à décanter ? Le monstre n'ouvre pas vivants les selcophages... Comment savoir ? Tout se joue sous les draps, comme des noces coquines qui n'invitent personne. Pas de faire-part pour le dernier homme et sa protégée.

Et point de régurgitation pour la Gueule cette fois-ci, puisque c'est par le Sud que nous accostons la bordazure. La basquille s'échoue et Petite-Sœur saute sur le rivage comme une canaille.

– Mais tu vis sur quelle île toi ? Tu sais bien que tes vêtements ne sont pas renouvelables, fais un peu attention !

Elle manque chaque fois d'en déchirer un bout. Et dire que j'ai bravé mes hallucinations pour lui dégotter ces haillons. Il y a parfois du bon dans la malédiction : l'écolier qui habitait la villaudite devait avoir une cadette, lui aussi. J'ai évité de m'ouvrir les pieds sur le gazon synthétique, celui transformé en tapis dentu par méchoinceté il y a des années. J'ai aussi défendu à l'enfant de s'approcher du tas d'épines.

– Grand-frère, je pense que j'ai grandi !

– Encore ?

– Oui ! Viens, on va vérifier !

Elle m'intime de la suivre jusqu'à l'Ivre-au-flanc. Depuis sept ans qu'il dort celui-là... « OGILS » : son tatouanyme se décolore sans hâte ; sa coque n'a pas pris une éraflure. Petite-sœur éclabousse mon île de sa foulée. Nous sommes sur la bonne côte. Son berceau n'est pas loin, lui aussi m'est venu par le Sud.

– Dépêche-toi ! Je veux savoir !

Elle arrive déjà au bas du navire. Il tient plutôt droit, quille enfoncée dans l'herbe. Petite-Sœur avance doucement jusqu'à ce que son front touche l'enflure de bois, comme on finit souvent par heurter le toit d'un grenier incliné. C'est ce point de contact avec l'ancienne carène dont elle rehausse sans arrêt les mesures. Inutile de tirer la crinière, la montgolfière continue la grimpe. Qui a enflammé les mèches pour qu'Ariane lui soulève autant la voûte ? Elle cache une fusée sous son casque. Athéna cogne au plafond. Nymphé de lancement missidérale. Panzerfoudre jupitérien. Tête chercheuse d'astéroïdes et fulguriste après l'heure, ma bambolide gravit tous les étages : pas question de rester sur ses orbites dans ce vaste closmos. Aucune strate atmosphérique ne lui résiste : les bébés crèvent leurs couches par le banus, les enfants celles de l'espace par le zénith.

– Je suis prête !

Et tout aux anges. Avec une lame de ferraille rangée exprès dans les parages, je raye le flanc d'OGILS. Passage à niveau, le petit trait arrive, gare aux montarusses si ça continue ! Flèche de météore sur les cheveux, nouvelle tangente pour ma dauphine.

– Alors, je monte encore ?

A l'eau, rien de nouveau ? Je me demande chaque fois de qui je suis le géomètre. Car cette bedaine échouée dans le giron des marées, le monstre aussi vient s'y froter. Deux fois par jour, à intervalles réguliers, le narcissisme de la mer est assidu. Entre elle et Petite-Sœur, c'est match pour les astres. Ce genre de bagalaxie qu'on ne voit que pendant les décréations, avec danger de noyade.

Sur cette paroi bombée que je segmente, il y a deux territoires : pour l'instant, l'échelle que construit ma princesse surpasse les griffures de la bête. C'est sa petite victoire contre le monstre. Mais un jour, il faudra bien que les baguettes royales épousent la ligne de rédemption. Superposition éclipse. J'ignore si Petite-Sœur a déjà compris la voracité de l'océan. Je n'ose pas lui dire que la berge rétrécit lentement depuis qu'OGILS me l'a livrée, seule vivante à bord. Aucune trace de l'équipage, je suis sa seule famille. Peut-être Anubis les a-t-il culbutés lors de sa descente... Un coup de crâne du Grand Chacal dans les varangues, ça fait voltiger du monde. Et plouf, tout le monde à l'eau, festin pour Adirèm.

– C'est vrai, quelques centimètres en plus, tu avais raison.

– Chic alors !

– Mais ne t'inquiète pas, rien de sert de jaillir, il faut couler à point. Tu n'es pas obligée de rentrer dans sa course...

– Je sais Grand-Frère, tu le crabaches tout le temps ! Et à l'inverse, tu sais même que je me fiche d'être doublée par Adirèm !

Elle ment comme une digue, la mignonne, et ce n'est pas un sourire en façade qui sauve ses bobarricades. Je bascule mon regard vers le large. Mes yeux jetés ricoquent sur le vaisseau. En reculant d'un pas, je distingue mieux la besace allongée. Ce matricule peint au ventre était bien celui que m'avait donné la bouteille parfumée. Ce message brisé contre le muret du verger, je l'ai gardé en poche. C'est sans doute la seule trace de ses parents. Parce qu'en fouillant le navire sur la berge il y a sept ans, il n'y restait plus grand chose. Quelques vivres, rien de dynastique en tout cas.

Encore heureux qu'il ait fait beau et que l'Ivre-au-flanc soit un petit bateau : quelques caisses de bois tiré du quartier sud pour me servir d'escalier, et à l'abordage. Assez grand toutefois pour y stocker une chaloupe dont j'ai fait notre basquille. Et puis, au détour d'une cabine, le déchirement d'une voix, ma chute sur les planches, abasourdi. Pire que le chien fantôme et la grimace d'écolier. Ces pleurs avaient seulement quelques mois, de la chance aussi : le lait de sa mère l'avait suffisamment nourrie avant l'abandon, il ne me restait qu'à la sauver (heureusement pour toi ma chérie, parce que fallait pas me compter dessus pour traire l'écume du monstre et t'en faire du sel en baileron ! Je ne suis pas folle-femme, Petite-Sœur).

– Grand-Frère, je vais relever les pièges à piafs !

– D'accord, on se retrouve à... disons... moins onze-trente. Et ne sois pas en déborde !

Elle file et ne s'arrête jamais. Ce qui ne veut pas dire qu'elle respectera notre contrancre. Il y a des chances que je l'attende. Je la connoie : mille sesternes qu'en chemin elle ira chattarder des pommes dans les jardins. Elle aussi a le pendule qui trahit. Si elle faisait une compédétour avec la bête, j'ignore qui remporterait l'écumensonge. Quelle favomise pour la championnigance ? Lascabord et loustibord, partants pour un crache-crache ? Là, plus là, encore là, déjà là, c'est là, c'est l'eau, me voilo.

Elle progresse avec précivérance dans la direction du phare comme la merathon vers notre Olampe. On dirait Luciflamme qui cavale du Purgasoil au Paratrole. Sa silhouette se perd déjà dans

l'ombre des ruelles. Elle y entre comme un clair-obscur. S'il me faut une autre étoile en cage, je pourrai l'y caler, elle fera bien l'affaire.

Sa vadrouille me laisse en marge pour rêvager. Ce que j'ai appris à quantifier, icîle, c'est l'horaire de la marée. Son aller-ruse-tour est mon cadran, ce va-plus-loin me dorloge. D'ailleurs, le soleil est au bout du diamètre, le meilleur point de l'assiette. Vu la saison, autrefois nous aurait midit : « il est 12h00 ». Mais je compte différemment, menace oblige. Je me fiche de ton cadran solaire, de ta montre, de tes aiguilles, monde déchu ! Je m'attache aux instants où le monstre sort de son épave pour glisser sur nos frontières. Quand il pousse au maximum, quand il est le plus affamé, la marée haute, voilo ce qui m'importe. Et la prochaine se met à sable dans quatre-vingt-dix minutes. D'ailleurs, on se fiche de l'heure qu'il est, on veut surtout savoir combien il nous *reste*. Il n'est pas 12h01 ; il reste 1h29 (abrège-le en *une vingt-neuf*) Ne demande plus « à quelle heure ? » mais « à quel *sursis* ? ». A -30 (moins trente), -1h25 (moins une-ving-cinq), moins deux-quinze, moins sept-quarante...

J'irai pleurer au clair de lune pour cette couvée. Tes quilles lo, Heinécume, pas le temps de niaiser : qui m'accompagne ? Aldo, Near, Du Geysier ? Rendez-vous à moins neuf-cinquante.

III- III- III- III

Ça sanglote dans l'hoprizon, les notages pourrissent à tour de ronde. Ils sont restés en chaîne tout l'après-midi. Résultat, c'est sur nous que dégringole le jus des chabrouillards. Ça trempe mal, les réserves sont déjà pleines, la saison est douce pour les fonds de tasse. Nimbus nawak mais c'est mortel ! Manquent pas d'eau les boursoufflés, à croire qu'ils prennent mon ciel pour celui des Bretombes ! Hè les cumulodamnés, icîle c'est pas la nouvelle Cénotagne ! Venez pas mouiller mon double-cœur ! Vous êtes sur une île de géants et de genêts en fleurs ! Deux Saintes Grenades, une dans chaque main : me forcez pas la paume ! Comme ceux de nos bocages, j'ai la Vaillance au bout du nom ! Athénarc l'a forgé dans sa foudre, l'océan triple sa patience. Avec Grimaud j'irai vous faire la peau, alors retournez au cimetière, pour vous c'est l'Angleterre !

Loin de leur suppluie, Petite-Sœur s'amuse à mes côtés. Depuis la Récidive, son arrigance à la collîle, j'ai transféré nos quartiers dans une maison près du musée. La cage serait trop serrée pour deux, une villabsoute fait mieux l'affaire.

Suspendue au mur et surplombant l'enfant, la carte de notre asile. J'y ai ajouté des signes pour immortaliser ses premiers pas. C'était devant la Gueule. Elle se fait plus discrète celle-lo d'ailleurs. La salive monte. Ses dents d'usine lui rentrent dans la genzure. La mâchoire ravale davantage ses crocs chaque année, contrairement au clavier d'ange de ma bambolide.

Ce jour-lo sur la berge verte, le monstre a vu qu'une fillette se dressait sur ses vagues. Qui n'a jamais croisé cette fresque de l'exception ? Chaque civilisation l'a sculptée quelque part. La bête féroce penchée sur l'enfant, indécise entre le croc et la mamelle... Qu'en fera-t-elle ? Son festin, ou la mère d'un empire... La louve, la chèvre, la mort, la gloire, instinct prédateur ou clémence de nourrisse ? J'ignore ce qu'Adirèm a décidé en voyant Petite-Sœur lui piétiner la bave.

– Grand-Frère, regarde ma dernière !

– Oh, tu progresses bien ! Qui c'est cette fois ?

– Tu ne la reconnoies pas ? C'est Rara !

L'enfant aime dessiner. J'ai laissé tomber la crayonnade après ses premiers pas, mais dans sa fougue elle a ramassé la flamme d'eau derrière moi. Les leçons terminées, elle s'adonne souvent à illustrer les visages qu'elle interprète de mes histoires. Problème : pour ses persovages, elle n'a que moi comme modèle et doit chercher ailleurs pour varier l'échantillon. Quand ça la prend, elle s'inspire des albums photos qu'on dégote parfois dans les tiroirs des résidences (sauf l'écolier, lui je l'ai décroché et balancé au monstre). Evidemment, les portraits qu'elle imagine n'ont rien à voir avec mes souvenirs. Mais c'est touchant de voir qu'elle donne des courbes à mes fantômes.

– Rara... Elle avait plutôt les cheveux courts, sur les épaules.

– Attends, je vais changer ! J'ai bien envie de lui faire tirer l'algangue aussi !

Et tu n'aurais pas tort. Si pour prier fallait sacrer en diable, Rara aurait depuis longtemps conquis son paratrole. Quel bon indicasulte que ce grand R à l'échelle de la malvérence. Carabins, Carabines, UDEM un jour, UDEM'injure, plutôt acadéfiante ma p'tite câline.

Mes yeux plongent dans le papier. Petite-Sœur continue, le spectre prend ses veines. J'entends parler sa figuérable... Rara chuchote notre premier concile, le débit d'une réliation...

– Eh maudit Français ! Dernièrement j'ai lu que par chez vous les côtes sont en train de perdre pied.

– Maudit quoi ? Eh fille de joual, qu'est-ce que tu inventes ? Tout le monde sait bien que les Québécois ne savent pas lire...

– ...et que l'Hexigone n'est pas très inclusif !

– Pardon, j'oubliais les Québécoises... C'est le froid qui t'énerve comme ça ? Faut dire qu'ici la neige s'arrête jamais...

– ...alors qu'en France l'hiver est dans les cœurs. Tu t'ennuies de ton île chaude présentement ? Peut-être qu'ici t'auras du fun, éventuellement. Prépare-toi pour la sloche et le reste par contre, ça te prendra de bons souliers, des bas chauds, une couple de mitaines et une belle tuque. Ça paraît qu'il te manque tout ça, faque t'es mieux d'aller magasiner avec ta gang comme si c'était ta fête.

– Merci le col roulé, est-ce que tu es en train de me dire : « Ton île te manque actuellement ? Peut-être qu'ici tu t'amuseras, finalement. Prépare-toi pour la... neige de boue ? T'auras besoin de bonnes chaussures, de chaussettes chaudes, d'une paire de gants et d'un joli bonnet. Ça se voit qu'il te manque tout ça, du coup tu ferais mieux de faire des courses avec ta bande comme si c'était ton anniversaire » ? J'ai tout bon, c'est correc' ?

– Ben lo ! T'as-tu pété ta coche ? C'est ben poche d'être enfermée avec toi ! Pis j'ai pas le goût de me tirer une bûche et y'a même plus de collations. Crime, chu fâchée ! Je crisserais bien mon camp si dehors faisait pas si frette ! Sacrament, tu me gosses tellement que j'ai échappé mon cell !

– Hé-là, tu pars en câlinettes ! C'est relou du coup, parce que moi je kiffe de ouf, jpp t'es trop marrante, on se tape grave des barres ! Je sais que c'est chelou comme première rencontre mais prends pas le seum. Et encore, j'ai même pas récupéré ton blaze mdr.

– Ta yeule !

– Quoi, tu trouves que j'ai l'air d'un petit fucker ?

– Coudonc, c'est ben mélodieux, il goûte le ciel ton accent anglais !

– Ah... Ça me rappelle le tien quand t'essayes de parler français.

– Oh, boy ! Tu me niais-tu espèce de gros cave ? Ecoute toé, t'avise plus de jouer au p'tit maudit ou j'empoutine ta face de lys ! Spécialité du coin !

– Attends, tu parles de ces tas de frites ensaucés qu'on voit partout atterrir sur les tables ?

La claque est partie vite. J'ai la joue en feuille d'érable. Mille piasses qu'elle griffe de la glace avec ses ongles. Fallait bien que ça arrive. Je fonce en bobsleigh sur un terrain glissant et seule une Rara peut freiner l'obusier... ou jouer la relance pour un baptême en crazy carpet (= « morceau de plastique sur lequel on glisse ») histoire d'aller scalper la butte à l'Ahuntsic.

– Désolé, mauvaise habitude, Français, réflexe de supériorité...

Heureusement que le mensonge n'a pas de camp. Égalité dans la tromperie. Elles fouettent souvent, ces fameuses quegrêles, sur les pentes de la Belle Province. Paraît que depuis l'espace, on peut voir une grande muraille, et les boulets qui font Paris-Montréal. Mais je suis un petit satan doublé d'un satané chanceux : j'ai glissé sous les ailes de l'avalanche. Dans le fond (l'inverse eût été plate), fallait bien qu'elle finisse par m'adopter.

Et puis, y'a pire gifle que celle de Miss Néo-France. Da Vinci l'a sûrement vue en songe : pas de bol Léo, elle n'arrive que dans cinq siècles... Alors compense en peignant la Joconde. Que dire après Shakespeare ? Comment rêver après Rara ? Prends garde à ce qu'elle ne t'embrase pas, j'en ai connu qui en tiraient des coups de chaud. Cœur-de-Baril, c'est comme ça qu'elle renomme un homme sur deux, parce qu'à vue portante la moitié se découvre de la dynamite entre les ventricules. Tagirouette mon chum, quand elle s'amorce une clairière, prends ses volts en pleine face ! Nitrofissurine et ton pouls bat la cartouche. Elle papillonne comme une torche sur les serments : même le plus fidèle payera son tribut à la Sulfurine. L'oiseau sautille d'une branche à l'autre, Rara marsouine de bande en branle...

Avis de menteur ! Arrête le délire ! Je l'ai bien connue, jamais vue plus belle clarté. Irréprochable, c'est rare pour ce calibre. Rachou n'a rien d'une prouesse baladeuse. L'alchimie n'est pas dans ses formules. Des étoiles dans les yeux et une supernovâme : cadeau d'exposition au Raralium. L'équation lui sonne au poil, parce qu'elle se plaint tout le temps pendant la saison froide. Rara, c'est Ducharme qui fait jurer Ina Ssouvie contre le gel.

Entre elle et l'hiver, c'est une histoire de rebraisailles. On racontait parfois qu'elle n'a pas crié quand ils l'ont sortie de sa maman. Il a fallu qu'un vil flocon voyageant pas loin vienne lui mordre le nez à l'improviste pour que le bébé pousse une sifflante. Son vrai nom fut Rage, ses premiers mots « Osti que j'haïs ça l'hiver ! » Ses parents l'ont camouflée à demi-son, comme sa cadette Carnage. Ils sont prudents : si au cimetière on retrouve Dame Décembre, ça pourra brouiller les pistes. Parce qu'elle aimerait bien lui en tailler un, de joli cercueil, à la rude saison.... Mais rien n'y fera, même en s'écumant jusqu'au sel, l'hiver est la seule bête qu'elle n'enverra pas six pieds sous mer. Alors c'est tout en nage qu'elle se rouspole dans les nuits blanches et va brûler de la glace à coup de lance-flammes. Ses efforges l'ont bien emmenée : depuis peu, elle commande l'armée jaune de Montréal du haut de sa souffleuse, générale-en-chef des Pulvérisateurs. Tuképi au rapport, aucun répit c'est mort : sus au givre ! Nous avons le monstre, Rara avait ses neiges. Colonie

de gouttelettes, déluge de poudreuse, on a fini par s'entendre. Ça nous faisait de quoi batailler le même élément.

– Tadaaa Grand-Frère, tu l'aimes son beau tire-flash ?

Avec tout ça, tu comprends pourquoi Rara est l'étincelle qui rate son brasier tout l'hiver. Quand je la niaise et qu'il y a réaction, j'ai le bonheur de craquer un briquet : l'enfer d'une seconde qui jette du piment dans le ciboire. C'est mieux que l'incendie : elle garde toujours l'éclat de la première braise. C'est même beaucoup plus drôle que la fournaise, parce que chaque fois il faut la rallumer. Alors, comme aujourd'eau, dans les journées couvertes où la lumière prend des vacances sous les gros-gris, je pense à ma sacreuse préférée, ce p'tit soleil qui chialait en hiver.

– Bravo sœurette ! Et qui c'est à côté ?

– Béachou !

En plein séance de galipettes. Béa-Béate la Cascabelle, avec un rayon de lune dans chaque prunelle. Une paire de réticules qui vise toujours au bon endroit, même quand ça te plaît pas. Fais gaffe quand tu passes dans le couloimateur, elle te repère de loin. Anywhere out of son chemin ou elle te flingue à la caratine. Pas la peine de pleurer, elle opère en balisteaks. Imagine ça, la terreur perchée à 1m60 ; mais n'oublie pas le mieux : sur la même merveille, une charmonade qui tourbillonne à vif comme ces petits projectiles catapultés à pleine vitesse. La première à m'apprendre que de l'intelligence on pouvait faire un sexylège.

Béa-Béate, c'est un grain de sable qui cherche son engrenage. Mais elle n'a rien d'une vraie méchante, on l'aime et on en redemande. L'art de taquiner en cabrioles, c'est tout souple pour sa ninjastique. Qu'importe les diamècaniques, Béa-Béate se jette dans la bataille, saut de l'ange sur les rouages. Certains s'enfilent l'Himalaya pour prendre le yéti en octogone, elle préfère démonter les horloges et s'en faire un beau dring. Ça craque et ça casse quand elle bloque les dents de ses colosses ; gigantomachie entre la roue et la pépite. Je t'assure qu'elle était grainiale, cette bombe de sable, à voyager sur tous les continents pour terrasser les sommités du genre. Mettre les pendules en demeure, c'est ce qui l'aiguille. Ça la retourne jusqu'aux montruosités de luxe. Big Ben en carène, c'était elle. Greenwich qui voit tout vert, même sorcière. A Ottawa, oh tabarnak qu'elle a pas raté la Bi-Parlotte !

En montant, il est arrivé que les flots transportent du littoral. Rendu plus amont, suffit qu'une dune ou deux leur ait glissé entre les dents, et bienvenu le funiculaire pour la grenaille d'or. Bon bail pour Béa-Béate et ses copines, qui ont dû en profiter pour figer les hautes machines. Les

perles du rivage qui surfent sous la vague... Voilo un peuple minéral à l'assaut des grands gibets où l'heure se prend des coups. Et avec ça, l'efflorescence de l'ancien temps, l'avènement du sursis. Coucou croissant, Béa-Béate sous la couvée je la retrouve, lorsque qu'une miette ou deux tombées d'en haut réjouit mon chemin dans les ombres.

– Je l'aime ma sireine des taquinoles !

Guillerette en poursuivant son défilé. Elle frotte maintenant ses génies sur une autre paire d'éclairs.

– Grand-Frère, faudrait que tu recommences tes histoires... J'ai encore du mal avec Ioudjinne... Quelque chose me chiffonne, c'est compliqué de la capter complètement...

Tu n'es pas prête pour elle, Petite-Sœur, et personne ne l'est. Parce que Ioudjinne, c'est de la foudre d'arc-en-ciel. Transformendresse ! C'est un chaînon manquant de l'harmonie universelle. T'es passé sous le tonnerre ? Elle paratonne la méchanceté. La puissance de la grimace dans la courbe du sourire, le désarmant qui tourne en cercle, révolution ciel-mer, Phaéton au manège qui boucle son reflet. Ioudjinne, c'est l'arc-en-mer se prenant pour l'aurage : t'imagines bien que l'éclume n'est pas désagréable et te chatouille dans le bon sens.

Un portrait auquel je tiens, Petite-Sœur, alors rate pas ses yeux ou je crève les tiens. Coiffe-la de flammes au bout des mèches. Brun pour le reste, comme le sirable dont elle se crève le sac au temps des sucres, et pas seulement une fois au chalet. Et la frimousse ! Fréquence épilèvrique. Oui, voilo, elle montre page blanche, sort les calines. Elle ne pincerait personne ; au contraire, elle a toujours un livre qui lui mord le doigt. A sa mignonnerie ne manquent qu'un zozotement et deux petits zozos qu'elle habillerait pareils. Allez Petite-Sœur, le ciel se dégage aux lucarnes, il nous offre ses rayures. Nos amis les deux C sont arrivés. Réunis-les, fais-en ton O, glisse ta mine sur leur orbite comme une comète choisit l'aurore, et tu achèveras bien Ioudjinne.

– Ah, je suis fatiguée maintenant...

Fini l'écholorale, les autres revivront une autre fois. Pour compléter la gamme, y aurait le petit Rick, le Marcheur d'Anjou aussi, et même Grande-Sœur... A ceci près que je n'en ai jamais eue. J'ai préféré en choisir une, pas si haute, et maintenant je la garde comme Rara a la sienne, en plus jeune, de petite querelle.

Rara, Ioudjine, Béa-Béate : fabuleuse triade de l'ancien nouveau monde me rappelant chaque fois que le Québec ne devrait pas rougir. Alors décroche-moi cette feuilledérale ! Le Grand-Bleu triomphe partout, sauf chez vous. En tout cas, ces trois-lo, parachute les ensemble, coudes

serrés, et apprécie la descente. Tu as le sommeil triste ? Dans tes cauchemars j'envoie briller cette belle volée. Cueille ces météorites : elles refusent de s'étaire même en plongeant dans l'atmosphère.

III III III III I

J'attends l'enfant sur la digue nord. J'aimerais savoir pourquoi elle aime me faire ramer comme une méduse en galère. Petite-Sœur est en déborde, comme d'habitude. Moins quarante-cinq, j'avais pourtant insisté sur le sursis. Mais rien n'y fait, elle s'en libère, jusqu'au prochain, et rebelote... jusqu'à quand ? La mise diminue et le deck s'amenuise. Notre seule carte est la collile.

– Grand-Frère, je suis lo !

Elle ne s'excuse pas, la nouvelle arrigante. A quoi bon ?

– Tu sais que les pièges à piafs sont en mauvais état...

J'ai du mal à l'écouter. Tête penchée, je regarde mon reflet dans la marée presque haute qui se hisse contre la digue... En bas... Il est lo... J'ai les yeux fixés sur ceux de mon doubliquide. Notre visage est bien vissé, il ouvre même la bouche. Sans briser la perpendiculaire, je réponds à ma bambolide.

.sis2 əj ,iwO –

Elle continue :

– Ah, tu sais déjà... Et pour les pommes, j'en ai cueillies quelques-unes. Elles sont à la villabsoute !

...èuropic əl wɔq ægɪnm zəl nɔ ,ɹɛpɪz tʒə'ɔ ,ɔvɪɪd ,brɔccɪ'D –

Mes yeux restent fidèles à Adirèm. Petite-Sœur en est jalouse et m'en tire presque la manche.

– Pour le croqué ? J'aurais préféré avant...

Elle aussi se rabat vers le gouffre. Elle débusque son reflet au fond de la crevasse. Il ne s'est pas fait prié pour apparaître. Elle l'admire, parle à son image autant qu'à moi :

...ɹɛpɪz tʒə'ɔ ,ɔvɪɪd ,brɔccɪ'D –

...zɹɛpɪz tʒə'ɔ ,ɔvɪɪd ,brɔccɪ'D –

Nous causons vers le bas. Elle, moi, Adirèm : chacun de nous discute avec nous trois. On pourrait continuer l'hypnochat jusqu'au sursis finissant, attendre icîle que nos clones remontent la

paroi noire, Adirèm culminant à la surfascendante. Mais je ne veux pas qu'on tombe dans des conciliabulles qui brassent de l'air. Une rotation me sort de lo.

– Bon, encore une fois tu es arriguée en déborde...

...noitnɛtts tist ɛsq zisvɛ'n ɔl ? nod sH –

– Hé-lo ! Cesse de rêvagner ! Regarde-moi quand je te parle !

– Oui, d'accord, pardon Grand-Frère...

La voilo relâchée du sanctumer. C'est vrai que ce n'est pas facile pour elle, j'ai bien plus d'expérience. Elle se méfie moins de lui. Un de mes ancêtres n'était pas bavard, mais un jour, sur une berge de l'ancien monde, il avait dit à ma grand-mère : « il y a deux choses qu'on peut regarder sans se lasser : la mer et le feu ». Et il n'y en a qu'une à laquelle on peut survivre... si je complétais sa tombe. Pendant que dans ton *n* je me renverse un verre, t'en penses quoi Réjeau ? Paraît que *L'Océantume* ? C'est vrai, et quand l'océan tue, le feu meurt, l'éphémère, jusqu'à l'Efeumer.

Ce que j'ai gravé sur le mur qui nous protège en mentant, ces griffures dont j'ai décoré la Digultime, ma famille le savait depuis longtemps : « Le feu n'est rien ». Belle devise pour la dynastie des sables.

III III III III II

Sous le croqué de soleil, je passe encore le pire moment de la journée, et l'enfant son meilleur. La bouche pleine de pommes, elle me sourit comme l'arc-en-mer.

– Ch'est vraiment bon !

Profites-en, oui.

– Ah oui, grand-frère, j'ai trouvé ça aussi...

Qu'as-tu fait, malheureuse ? Est-ce bien ce que je crois entre tes doigts ?

– Mais enfin... Où t'es-tu perdue encore ?

– Je ne me suis pas perdue, tout l'inverse même ! Comme j'ai déchiré un bout de mon gilet, je suis allée exprès à la villaudite car je voulais trouver des vêtements de rechange après tes reproches de l'autre jour, tu sais, quand on est revenus des tripalines...

En effet, le bout d'une manche pavillonne en confettis. Mais bon sel, j'avais défendu l'endroit de tous mes commandements ! J'espère au moins qu'elle ne s'est pas blessée ! Non, elle me l'aurait dit.

– ...et c'est lo-bas que j'ai retrouvé ça dans l'herbe. J'ai frotté la poussière, nettoyé dans la mer, et voilo ! J'aime bien sa couleur verte, elle a plutôt belle tête je trouve !

Je porte la main à mon fétiche. Toute heureuse, Petite-Sœur me présente la face de la femme en bois dont j'avais fait mon bel home run. Cette statuette ! Par quelle maléacle est-elle tombée dessus, au milieu de cette pelouse aux herbrisants ? J'ai réussi à me débarrasser de l'écolier, mais pour Marie, j'aurais dû broyer plus fort ! Ah, ce viersage, je ne le supporterai jamais, ça brûle !

– Donne-moi ça tout de fuite !

– Mais... Pourquoi tu me l'arraches comme ça, Grand-Frère ? S'il te plaît calme-toi ! J'ai rien fait de mal !

Pas encore, ma chérie. Mais ne recommence jamais.

– La prochaine fois que tu désobéis comme ça, tu seras privée de pommes pendant un mois, c'est bien compris ?

– Limpide !

La menace fruitée l'arrête net. Ça le fait à chaque fois. Alertée, elle fixe la petite dernière de son butin, immobile. Elle en savoure doucement chaque quartier en me gardant au coin. J'ai rangé son larcin au fond de ma poche. Même cocon que mon fétiche. Réunis, finalement.

– Grand-Frère...

La voilo plus timide.

– Grand-Frère, j'ai ramené ça aussi...

– Quoi encore ?

– C'est une photo que je trouvais bizarre et belle aussi... Tu peux m'expliquer ce que c'est ?

– Ah ? Fais voir...

Ce revirement m'apaise. Tout vaut mieux que ses bêtises d'archéologue. Je déchiffre le vestige. Sur une plage, un bâtiment de pierre allongé avec une tour carré s'enfonce de quelques mètres dans la mer. On dirait que de l'autre côté, il continue vers l'intérieur des terres, sans qu'on en voit le bout sur le cliché. Au verso, quelques indications m'éclairent soudainement.

– Je vois... Cette sorte de promenade, c'était dans un pays très loin d'icîle, avec beaucoup de montagnes...

– Des montagnes ?

– Oui, à l'époque les gens y croyaient encore. Ils pensaient qu'il y avait des points plus hauts que d'autres, des chaînes, des sommets, des pics...

– Mais... Il n'y a qu'une seule montagne, c'est notre colline !

– Exactement. Et même si aujourd'hui on la connaît par cœur et qu'Adirèm en fait le tour plus vite que nous, autrefois, il y a longtemps, elle était bien plus grande, immense, avec des milliards de petits humains comme toi et moi.

– Oui, tu m'as expliqué ça...

– Toute cette terre, en réalité, c'était la même montagne. Ce qui change, c'est simplement l'océan qui monte ou qui descend. Pour lui, cette proie émergée n'est pas plus haute qu'ailleurs, puisqu'il ne s'arrêtera jamais. Il n'y a que la bête et son repas. A notre échelle de taille, c'est partie remise et on se croit sauvé ; à son échelle de temps, c'est la différence entre une pomme par terre et une autre perchée : il n'a qu'à lever le bras pour la cueillir et l'engloutir, même si cette montée doit lui prendre dix mille fois le temps que prennent les sternes pour venir et repartir, tu comprends ? Le monstre a de l'appétit, toujours plus d'appétit...

Va-t-elle comprendre que si l'on s'élève vers les dieux et les nuages, ce n'est pas par amour de l'air froid, mais bien pour fuir et ne pas s'attarder trop bas ? Celui qui gravit la montagne a toujours la mer en tête et l'ennemi dans le dos.

– D'accord... Bon et alors ? C'était quoi ce monument ? Raconte !

– Tu te souviens de ce livre avec des photos de festivals ? Ces gens qui dansaient en portant des dragons de papier et de tissu ?

– Oh oui, tout rouge et jaune avec des confettis partout, c'est trop beau !

– Et bien ce que tu vois là, c'est aussi le museau d'un grand dragon, mais beaucoup plus gros.

– Quoi ?

– Oui, il fallait des milliers d'hommes pour le nourrir et lui construire une armure ! Il a même dévoré beaucoup d'entre eux pour devenir plus fort et commencer à bouger...

– Hein ? Mais pourquoi ? Ça fait peur !

– Mais cela ne les tuait pas... C'était comme un pacte entre lui et les humains. Ceux qu'il avalait se sont sacrifiés pour défendre leur terre contre l'Envaguisseur. A l'intérieur, les hommes qui naviguaient dans ses entrailles lui permettaient de bouger. Ils étaient comme les globules qui coulent dans nos veines. Ils étaient son souffle vital. C'est comme ça que le dragon prenait des forces pour un immense combat. Il était sans doute le seul rival du monstre, le seul colosse capable de tenir tête à la bête, et il combattait pour nous.

– Et alors ?

– Lorsque le dragon eut mangé assez d'hommes, il devint vraiment massif et son corps s'allongea autant que celui d'un immense serpent. Alors, sachant que l'heure était venue, il courut de toutes ses forces vers notre ennemi. Il sautait de crête en crête, dansait sur les montagnes du craché au gobé, s'enroulait sur leur côtes, slalomant à travers les collines de son pays, son corps entier suivant comme ça pendant des jours jusqu'au rivage.

– Donc c'est sa tête sur la photo ! Et qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il s'est allongé en parallèle pour bloquer l'océan et l'empêcher d'avancer ?

– A vrai dire non... Pas du tout, en fait. Il s'est jeté tête baissée comme un bélier dans la gueule du monstre. Il s'est planté dans l'écume très brutalement, le choc l'a assommé du premier coup. C'est pour ça qu'il s'est noyé dans la bave de l'ennemi sans pouvoir se sauver ni lui opposer ses flancs en se couchant sur la berge... C'est à ce moment que la Tête du Vieux Dragon, c'est comme ça qu'on appelait ce que tu vois sur la photo, a été mordue par l'océan et pétrifiée.

– Pétrifiée ?

– Oui ! Elle s'est figée en pierre. L'infection était terrible, si terrible que le venin de la mer a remonté tout le corps jusqu'à la queue. Le dragon s'est complètement fossilisé. Les hommes qui l'animaient se sont retrouvés pris au piège dans ses entrailles. Ils étaient emmurés vivants et ont tous fini par mourir dedans...

– C'est horrible ! Il est bête ou quoi ce dragon ? Il avait rien dans le scaphrâne ! Qu'est-ce qui lui a pris ? Il avait très soif pour aller boire la tasse de sel comme ça ? Rien compris ! Quand on veut combattre le monstre, il faut le bloquer en travers, par lui foncer dedans !

– C'est vrai, probablement le pire échec jamais encaissé par notre espèce... Ce dragon, il avait un autre nom... Ceux qui le voyaient dans le mauvais sens l'appelaient « Grande Muraille de Chine ».

– Ah bon ?

– Oui, un très très long mur, presque 7000 kilomètres... Tu ne vois pas ce que ça représente, mais c'est extrêmement vaste. Au moins des milliers de fois le tour de la collile... Pour arriguer jusqu'à la queue du serpent géant, il faudrait ramer encore très longtemps après les tripalines.

– C'est incroyable... Comment c'est possible de voir des choses aussi énormes ?

– C'était l'ancien temps. Le monde était plus grand avant, le monstre moins. Adirèm ne régnait pas encore, il rongait son sursis. On pouvait marcher des jours et des jours sans le voir...

– Mais je comprends toujours pas, cette digue... 7000 machins... enfin si elle était si longue, ça aurait fait un beau rempart, ils lui en auraient fait voir de toute les couleurs à la bête ! De quoi régner un peu sur la bordazure ! Alors pourquoi elle est perpendiculaire à l'océan ? Une digue ça se construit parallèle à la mer... Ils ont fait exprès ? Parce qu'on dirait vraiment qu'ils avaient rien compris ! C'est la Grande Digue ratée de Chine qui part dans le mauvais sens ! Elle sert à rien, comme toi quand tu veux m'aider à dessiner !

Pour clore le réquisitoire, elle croque violemment sa dernière pomme d'un renfrognair.

– Ecoute... Je sais que c'est difficile à imaginer, mais il y a longtemps, quand le monde était vaste, les choses étaient différentes. Cette muraille était la plus grosse jamais construite, et avant que le monstre ne l'avale elle aussi, il paraît qu'on pouvait même la voir depuis l'espace...

– Ah bon ? Si je monte en haut de la cage à étoile, je la verrai ?

– Non, c'est trop tard, elle appartient à Adirèm maintenant. Mais tu sais, c'était juste un mur comme les hommes en faisaient tant depuis qu'ils savent poser une pierre sur l'autre. Ils l'ont bâti pour arrêter leurs ennemis et se défendre contre des envaguisseurs pendant la guerre...

– La guerre ? Tu veux dire quand on résiste à l'océan ?

– Non... A l'époque l'ennemi, parfois, c'était aussi les autres hommes...

– Mais comment c'est possible... Pourquoi ils se voudraient du mal entre eux ? Pourquoi ils voudraient se submerger comme Adirèm nous veut pour lui ?

– Tu sais, il y a des choses que tu ne connoitras jamais. La méchanceté, la violence, la folie, le poignard et l'incendie... Tout ça a disparu avec les noyés.

– Mais tout ça est stupide ! Toi Grand-Frère, tu ne sais pas dessiner ni bien chanter, mais au moins tu ne me ferais jamais de mal !

J'aurais dû mieux doser l'explication. J'ai peut-être exhoulé trop de noyés pour ma jeune innoselle. Je lui parle de l'océan comme d'un grand cimère, mais elle n'a jamais vu d'emmerrement.

– Tu sais le plus ironique dans tout ça ? De ce même peuple qui a construit la Grande Digue ratée est venu un sage qui a dit un jour : « l'homme n'est pas fait pour construire des murs, mais pour construire des ponts »... Il s'appelait Lao-Tseu.

– Vraiment ?

– Oui, regarde, c'est écrit lo, au verso de la photo.

– Hein ? Mais je croyais que c'étaient des beaux dessins ! En fait ça veut dire quelque chose ! Tu tu peux lire ça Grand-Frère ?

– Oui, j'ai appris un peu, il y a longtemps. Ce sont des idéogrammes. C'est avec ça que les Chinois écrivaient. Ils parlaient une autre langue, rien à voir avec la nôtre.

– Ah ça non alors ! Nous on parle la langue !

– Et ils lisaient dans l'autre sens aussi, à l'inverse de nous.

– Oh ! Comme certains livres qu'on a dans la bibliothèque, tu sais, ceux avec des grandes cases dessinées et où il faut commencer par la fin puis remonter jusqu'au début !

Heureusement que la couvée la fatigue rapidement. Discussion finie et pomme dans l'estomac, Petite-Sœur s'endort bientôt dans la chambre. Elle grandit, ses questionnements aussi. Je crains qu'elle ne commence à déborder le royaume que j'avais bâti pour elle. Je ne pensais pas qu'elle montrerait si vite son anticipé.

Les montagnes, les murailles... Ça fait beaucoup pour deux irrescapés. Me voilo au pied de la digue, crayon entre les dents. Qu'est-ce qu'il me reste au fond du bol ? Une volée d'embruns... Qui a craché dedans ? Qui bave sur mes ratures ? Réjeau de mes Soucy, sur le Sol de ces joueurs je crois au Cap Diamant : c'est par lui qu'ils reviendront pour remonter les Penthéons du Mont des rois.

D'icile hurra, sus aux plumes mouillées ! Sur Word j'aurais surfé la vague rouge et mis chaque terme en sel. Quels mots expliqueront notre passé à Petite-Sœur ? Génitifs frileux, j'en ai plus qu'assez et vous romprai les amarres ! Fini les *de mer* en passerelle et leur bras tendu crocheté à la rive : cassons-le ! Il me faudra inhuler nos images d'Epinal... Ah, celles-là ! Comme je hais cette expression ! C'est à la modiatique ! Qu'en disent Academia et les quarante connards ? Chère épine du style, tu dénonces ce que tu es devenue toi-même : le paroxysme du cliché verbal et de l'écriture sans charme. Tu n'es pas la trouvaille, mais la paresse qui feint l'effort : aucun cachet, juste une recherche vaine parce qu'elle rejoint les conventions. La pile des banalités langagières, c'est ton sommet.

Quelle tragédie française ! Lâchépinal, mou caporal, qu'il est criminel qu'on te maintienne le droit de bafouille chez la championne des lettres Nobelles ! Personne ne s'offusque qu'on répète « de », « la », « lo » mille fois par jour. Mais toi, toi qui te déclare, qui simule l'élégance, il te suffit d'un jet pour que ta plate misère empoisonne ma bonne humeur. Tu es tout ce que je déteste : le petit plus sans ambition, le gros moins pétri de maladresse qui aurait mieux fait de s'exiler. Te lire et t'entendre m'écueille autant qu'un malheureux galet dans les cordes vocales. Qu'est-ce que vous dites ? Je veux pas faire le gendarme, mais gare à vous Fougasse ! Endosser une « ~~image d'Epinal~~ »,

c'est s'infiltrer chez les nudistes en camouflage : la prochaine fois, restez simple, ça fera autant l'affaire que vos copains.

Et c'est avec ces rimes en ruines qu'on voulait peindre la montée, barrager la mer, contre-téger le monstre en faisant sonner les rames ? Le poète est-il vraiment voleur de flots ? Seul un chef-d'eau pourrait m'ouvrir l'horizon, une nouvelle brèche pour tonner au travers, un éclume si fulgurant qu'il se figerait pour toujours... C'est la force du jet-d'œuvre.

Sauf que mes pages à moi sont déjà percées. La bête vient toquer chaque lettre sous la paroi blanche. Contenir la fuite... ou l'épouser ? Pour devenir maudit, on devait jadis naître poète. Aujourd'hui, il suffit d'être littéraire. Pourquoi dédier sa vie à une algangue que déjà l'on ne sait plus lire ? Te fais pas de mauvais sel. J'imagine que l'insolence m'a perché sur les plus hauts gradins ; au monstre inondant l'arène de les gravir pour clore le numéro.

III III III III I I

Ces chinoyades m'ont donné envie d'Asie. Je suis au sommet de la cage, l'enfant dort encore dans la villabsoute. Le craché s'amène ! Bienvenue l'ami, toi mon meilleur. Pratique, j'ai besoin de lumière pour lire, et c'est pas mon étoile morte qui m'en balancera. J'ai apporté quelques ouvrages de la bibliothèque, les souvenirs m'envaguisent...

*Nous sommes les chasseurs et Il est la proie ! Tin tin tin tin, tin tin, tin tin rin : viersage de femme en pierre penché sur un bébé. « Kore ijou no jigoku wa nai darou to shinjitakatta, saredo jinrui saiaiku no hi wa itsumo toutotsu ni » (« Je voulais croire qu'il n'existait pas d'enfer plus terrible que celui-ci, mais malgré tout, le jour le plus sombre de l'humanité est soudain arrivé »).*

Ce vieux générique japonais, c'est comme ça que ça sonnait. Dès qu'on dresse une digue, on s'imagine qui on veut derrière. Pas forcément une tête de titan, mais les vagues du monstre, c'est déjà pas mal.

Devise des Dunes : la mer monte. « Votre double-cœur pour la lutte ! Armin, Eren, heureux, qu'on vous ait transféré chez nous les miliciens ! Ne vous épuisez pas, apprenez la patience : vous allez vite comprendre que sur nos îles, le pire n'est pas dans les tempêtes mais dans ce qui les sépare. Répondre à la violence, tout le monde sait faire. Mais résister à la paix qui veut vous noyer, comme c'est accalmant ! Bienvenue dans notre Verred'unjour, tous les jours, qui fera tout déborder.

Réviser vos maths, chaque goutte est un fragment d'engloutissement, va falloir les repérer, elles font durer l'assaut. Chaaaaargeeeeeeee ! ».

« Mais... Caporal Diesirae, vous connaissez la chanson ! *Quem patronum rogaturus, cum vix justus sit securus* ? Quel protecteur vais-je implorer, quand le juste est à peine sûr ? *Kyrie eleison, Christe eleison...* ». SPQR en PLS, RIP romanité franchement tardive, j'y perds mon GPS, OSEF tout le monde de vos langues mortes, c'est mauvais pour le PIB, compte pas sur les SJW pour venir les « sauver ».

Stop, ça siffle comme des balles de fusil. Ces paroles de rituel, je crois qu'un anime les avait reprises à son compte... C'est ça ! La bande-son de *Death Note* ! Coup de chance, j'ai même démerré le manga en édition noire. Notre collige a bien quelques trésors cachés.

Bon, j'ouvre la première page. Ah ? Mais où est-on lo ? Ça se lit comment ? « Attention, ce manga est publié dans son sens de lecture original, de droite à gauche. Ici, vous êtes donc à la fin. » Qu'est-ce qu'il faut comprendre de ce message ? Qu'il faut lire dans l'autre sens ? Et alors, qu'est-ce qu'il faut comprendre en lisant dans l'autre sens ? Zut ! Faut donc tout recommencer ? Réécrire en fil inverse, reprendre à zéro... Passer de la main droite à la *sinistra manus* ?

Entendu, si c'est ce qu'il faut pour découvrir l'œuvre des origines. Ce que je donnerai aussi pour réentendre quelques accords du thème de Kira, de L, la loi du solipsisme... Mais toutes ces cases sont muettes. Tiens, si j'écrivais à Light ? Lettre à L.Yagami, connu de tous sous le nom de Kira, Dieu autoproclamé du nouveau monde, égaré quelque part entre l'Eden et l'Enfer... Non, trop formel. Et puis, je ne l'ai pas en faveur intime, ce grand malade.

J'ai rarement adoré une histoire en détestant à ce point son protagoniste. La fiction m'a trouvé un ennemi mortel en sa personne de psychopathe. Heureusement pour moi d'ailleurs que ni mon nom ni mon visage ne saignent trop fort, car ce beau garçon me l'aurait vite fait payé... Foudroyer le monde d'un coup de stylo ! Du matériel que les écrivains s'arracheraient aux enchères !

Manque de chance, Yagami a pogné le bon carnet ! Ça se pourrait qu'il aille loin avec ce répertoire maudit. Le dieu de la mort qui lui a offert est assez clair. Son premier commandement : *Page 1. 退屈, Taikutsu : Ennui*. La personne dont le nom est écrit sur cette digue sera noyée.

Génial ! À quoi me sert ta paperasse maintenant qu'il n'y a plus personne à couler ? L'océan m'a devancé. Il est plus fort que ça. Il y a les dieux, il y a l'ennui, et il y a la mer qui les bat tous.

Vraiment, dommage que ça ne marche que sur les humains... Eh Ryuk, t'aurais pas le même version bestiaire ? J'ai une vieille querelle qui traîne avec un monstre...

*Page 5. 眼球, Gankyū : Globe oculaire.* « La grande différence entre nous, ce sont nos yeux ». Qu'est-ce qu'il raconte ?

*Page 16. 逆立, Sakadachi : À la verticale.* Quand la divinité se donne des mathématiques...  
Moi, je lui donnerai une géométrie. Une symétrie, pourquoi pas ?

*Page 18. 視線, Shisen : Regards.* Pour faire une correction, il faut d'abord barrer de deux traits les noms à modifier.

*Page 21. 裏腹, Urahara : Intentions cachées, inversion enclenchée.*

*Page 23. 激走, Gekisō : Course effrénée, on l'attend sans cesse.*

*Page 26. 転倒, Tentō : Renversement.*

Décidément, je feuillette dans toutes les directions et plus vite que mon reflet.

Hein ? Page 19 : « En apparence, nous serons deux bons amis. Mais nous nous demanderons est-il L ? Est-il Kira ? Intéressant L, si tu veux être mon ami, approche donc. Je suis sûr que nous nous entendrons très bien. Puis je découvrirai tout, et je t'enverrai en enfer. »

Kira largue des pommes en guise d'obole à son Shinigami... Et moi quelle offrande aurais-je pour apaiser la bête ? Non, j'ai du meilleur dans les idées. Par le nom on connaît l'homme, a dit un jour un chevalier, et par les chiffres... on prévoit la marée.

IIII IIII IIII IIII IIII

Coefficient 20

– Grand-Frère, j'arrigue pas à dormir...

Voilà qu'on va repartir en racontailles. Aussi tard, c'est rare qu'elle attende encore Béa-Béate pour l'endormir de ses grains de sable : crois-moi ma Cascabelle, les croqués de soleil, même dans une villabsoute, c'est mauvais pour tes affaires.

– Dis... Le grand dragon et les montagnes, j'y pense souvent depuis l'autre jour... Ça me rappelle ce que tu disais sur tes plongées d'avant. J'aime bien quand tu en parles...

Je sens que ça chauffe au fond de la poche. Mais il faut bien qu'elle se repose. Je n'ai pas envie de courir après la turbine demain matin.

– Bon, d'accord, mais tu sais que j'ai beaucoup plon-yagé, alors quelle histoire tu veux ? Celle de Bruxelles par exemple ? Ou Bruges l'Inhoulée ? Dis-moi.

– Oh oui, Bruges l'Inhoulée ! Je l'aime vraiment ce plon-yage, jusqu'à la fin !

J'entame l'expédition. Au fil de la descente, je lui montre certaines pages de mon plongeport. Chaque fois, mes aventures en profondeurs la bercent rapidement. Elle plonge sous la surface presque plus vite que moi. Je me demande souvent qui raconte l'histoire. Nul doute qu'elle aurait fait une merveilleuse épavisseuse. Pulvérisées, les qualifications, j'en suis sûr : troisième oursin les doigts dans le masque. Dommage que l'équipement nous manque sur la colline, je l'aurais formée en raid de pointe : engagée comme hippo-de-campe. Pas besoin de reflet, on dirait qu'elle rêve de se changer en sireine. A croire qu'elle rejoindrait Adirèm de bon cœur. Si c'est le cas, faudra qu'elle compte sur son apnée.

Ça y est, elle dort. En glissant le plongeport dans la poche, je frotte par accident mon fétiche et sa compagne. La statutête me revient entre les doigts. Je la sors malgré moi. Comme tous les viersages, celui-là m'enfoncé l'étoile polaire dans l'œil. Son contact, par contre, me brûle la paume. Ça me reprend, inévitablement... Prévisible, pourtant, quand je chope la Stigmaculée : un autre plon-yage, j'y retombe en mémoire...

– Pièce d'identité ?

L'uniforme est clair, c'est un milicien. Il filtre la vidange des hommes. A moi de lui donner ce qu'il veut. Français et réfugié climatique, j'ai la double nationalité. Je lui tends d'abord mon passeport hexagonal. Ça lui plaît suffisamment, à cette face d'Azur.

– Vous avez un nom du coin... Votre service remonte à quelques années, mais tiens... Les Dunes vous ont laissé partir sans finir le temps réglementaire ?

– J'avais une dérogation.

– Vraiment ? Où est-elle ? Puis-je voir votre plongeport ?

Par-là, il me demande de prouver ma filiation à la République des Eaux. Distinction honorifique, bien sûr, pour les victimes directes de la grande montée, quelles que soient leurs origines. Une bannière sans royaume pour un mirage de plus dans le désert de la mixité internationale, relent de rêve cosmaplantide. On en tirait quelques avantages : droit de priorité sur les visites des territoires engloutis, c'est déjà ça.

Le garde fouille les feuillets plastifiés du plongeport. Visa d'exploration sous-marine, visa de retour libre aux terres perdues avec accès facilité (et gratuit partout). C'est à ça qu'il sert, le certificat de réfugié : franchir les frontières horizontales et circuler librement dans les profondeurs. Privilège unique (qui accompagne le malheur associé), il autorise même la descente dans le Double-Fond, le bassin originel qui se situe sous le niveau que l'océan avait avant la montée, à l'époque bénie des 70%. C'est donc la hauteur d'eau dans laquelle nageaient les gamins vers l'an 2000, l'emplacement que tenait la surface à l'éveil du monstre, et qu'enfuite on surnomma « débit XXI<sup>e</sup> ». Pour les premiers réfugiés, c'est le seuil où tout a commencé. Pas le choix : pour revoir leur berceau, il fallait plonger si bas, gagner l'abysse sous la couche d'huile.

– Dis-donc, vous avez bien plon-yagé ! N'oubliez pas de renouveler votre document quand il n'y aura plus de place pour le tamponner. A ce rythme-là, il vous en faudra bientôt un autre.

Il cherche un espace libre pour marquer mon passage. Un plongeport aussi rempli, ça l'étonne. Le mien est tellement saturé qu'on le croirait revenu de ce pays au soleil d'estampes où tout ce qui est nomade se tamponne. Sainte-Chapelle : permission de plongée ; Colisée, Montréal 200 mètres, Paris 7<sup>e</sup> palier... J'ai tout pillé, même la R.O.C. (Taïwan, entre parenthèses évidemment, quand on est l'île du milieu dans les pattes de l'empire du milieu, c'est toujours galère de tracer la médiane).

Le temps qu'il trouve, je sens qu'on agrippe ma jambe gauche.

– Monsieur, vous aussi vous fuyez l'eau ?

C'est le sens que j'en devine, car je traduis mal le néerlandais. La fillette continue et je perds le fil. Sa famille attend son tour. Ces réfugiés Hollandais ont vu le monstre dans tous ses états, un seul regard me suffit pour le comprendre. Ils remontent vers nos Hauteurs, et j'imagine qu'ils iront, comme beaucoup de leurs compatriotes, proposer leurs services au Ministère des défenses contre la mer. La montée s'est trouvé un Vauban ; *Vaubanais*, c'est comme ça qu'on surnomme parfois les fuyards des Pays-Bas. Malgré la défaite – inévitable, tout le monde s'entend – et malgré la déroute de ce peuple frappé de pleine brise par l'adversaire, leur expertise est prisée partout. Des décennies d'avance en la matière ont forgé l'excellente réputation de ces conquérants barricadés. Mais la gloire du pionnier a ses revers : un excès d'audace peut coûter cher. L'océan a commencé par régler ses comptes avec eux. Il fallait bien entamer l'Europe quelque part.

J'espère pour cette famille que le milicien parle autre chose qu'une langue vernaculaire. Je tente la conversation, car un destin commun nous réunit.

– Où habitez-vous là-bas ?

– A Marken, un petit village sur une île...

– Vraiment ? C'est au bout du Waterland, je crois bien ? J'y suis allé il y a des années... Je m'en souviens pour son phare solitaire et minuscule. Quel édifice étonnant, adorable à voir ! Et son étroite jetée qui le reliait au rivage, un vrai fil rasant les flots...

La fillette verse quelques larmes au souvenir de son berceau. Tribut de douane réglementaire : sa tristesse est celle des âmes qu'on chasse. La montée éjecte ses fantômes aux confins du globe. Elle les poursuit aussi à travers les âges : je mets ma veine à trancher que les rejetons de cette gamine auront l'exil dans le sel.

Cette famille fait partie des derniers résistants vaincus. Je ne pensais pas que la Hollande en avait encore. Ce Bas-Fond va bientôt achever son émigration forcée. Avec son frère et ses parents, cette enfant ferme la nage.

A l'époque de ma visite, Marken était encore une presqu'île, pas une rescapée. Je me rappelle l'avoir rejointe par une digue, alors qu'il faut aujourd'hui la quitter en bateau. A gauche de la muraille, côté baie intérieure, barbotait, dans cette insouciance si naturelle que donnent les ailes, une escadrille de cygne au repos. L'escale ne manquait pas de charme. Pas très original de ma part, à vrai dire. L'endroit fut un des premiers sites spécialisé dans le tourisme climatique de grande ampleur. L'observation de la montée, activité très lucrative doublée d'une ironie funeste : rien ne surpasse le vaillant capitaine qui suit son vaisseau dans l'abîme, si ce n'est le brave Néerlandais s'accrochant à sa boutique pour couler avec elle au plus fort de la marée.

Mais on ne garde pas la bête en cage très longtemps. J'ai souvenir d'un guide papier sorti récemment... Ça devait sonner comme ça : *Amsterdamed poumons dans l'eau : Centre-Apnée, Circuits des gouffres, Musées engloutis (Encyclopédies du plon-yage ; édition mise à flots, spéciale débit XXI<sup>e</sup>)*.

Le plongeport de la fillette lui pend au cou. Sage précaution des parents. Identification garantie, même après lavage, et autre. Elle revient me taquiner et s'enfuit chargée d'un trésor. Trois pas la rattrapent et je lui demande compensation. Sa réponse veut jouer.

– La dernière fois que j'ai vu ça, il y avait des femmes habillées en noir qui chantaient une langue étrange !

– Du latin, sans doute. S'il te plaît, peux-tu me rendre cette médaille ?

Alors Pagan, voyons ce que l'abysse va faire de toi. J'essaye d'être précis dans le choix de mes mots. Quelques négociations mal articulées récupèrent le butin.

– La prochaine fois, ma petite, je te paierai en coquillages.

– La prochaine fois ?

Voilà une bonne question. Mais le fétiche m'est revenu, et le milicien aussi.

– Tenez, c'est certifié.

Ça y est, j'ai l'accord d'Azur. Il y a un métier, un seul, où on peut tout écrire de travers avec style, c'est le métier de douanier. Pour un voyageur, rien de plus classe qu'un tampon penché pour avoir l'air d'un nomade qui se fraye une trombe entre les bornes, à toute vitesse, en bus ruiné ou en side-car. Le vrai genre de frontières, pas celles des aéroports, celles des Hauteurs condamnées, des pays sans retour, des antres de voyous et des cols du Kyrat. Un tampon qui flanche d'un bord, c'est même indispensable pour feindre l'aventure. On y croit, aux cahots du trajet, au bureau bancal et au douanier vernaculaire qui a pressé le passeport à la va-vite. Goûte-moi ce beau rebelle : il franchit les parallèles comme on saute un barbelé, il remue l'interdit de ses souliers, pas avec des réacteurs en faisant la queue derrière tout le monde... Rappelle-toi, ma douce, ces cheveux fringants conter leur pacotille : « Ah ouais, au Népal y avait des singes plein le toit du bus au poste de contrôle, imagine un peu ! Et puis, avec des types armés à 5000 mètres, ça demande un peu de sang-froid »... et bien plus de bouteille si tu fais dix fois moins version nadir, altitude la tête en bas.

J'en entends moins aujourd'hui, de ces récits en cartes postales. Les plon-yageurs n'ont pas la faconde si fertile, comme si la menace leur avait coupé les palmes. Qui a tenté la descente n'aime plus faire le mariole (et c'est sans parler du Double-Fond). On ne se hasarde pas à la légère dans les entrailles d'un monstre.

Mais le garde n'en a pas fini.

– Je me demandais aussi en vous voyant arriver tout à l'heure, d'où venez-vous ? Vous êtes seul ?

– Oui, je reviens d'une plongée dans les Basses-Pleines.

Subitement, il raidit sa méfiance.

– Les Basses-Pleines ? Que faisiez-vous par là-bas ? La submersion était presque totale, on n'y a laissé qu'une poignée d'illuminés après l'évacuation. J'ai cru comprendre qu'ils avaient choisi d'y attendre leur heure. En paix avec la noyade, c'est pas commun... Et une partie de la région a fait

sécession, c'est une sacrée pagaille. On dit que ça tire à flots dans les parages. Une chance pour vous d'en revenir sans mal.

Il me laissera passer sans pousser son enquête. Je ne sais même plus si ce sont mes souvenirs, ou les annotations de mon grand-père. Feu ma mère, mer mon père, Marie... Le milicien perçait juste. J'avais sans doute un peu de sel sur les mains.

## Coefficient 21

« Un coup de feu sur la côte d'émeraude ! C'est le canon de Saint-Cast qui ouvre sa gueule ! Qui mieux que ce vieux bronze comme gardien du silence ? La falaise a retrouvé sa langue : si même lui fracasse le paysage du haut de la Corbière, je crains le pire des cataclysmes... Prévenez la Milice ! Attention ! Flots croisés ! Ouvrez l'eau ! »

J'ai encore le songe qui pétarade. Ces dernières couvées me remuent sans trêve. Du plongeport au passeport, il a suffi d'une goutte de réminiselle. Si Petite-Sœur réveillée démerrait par hasard mon passeport français perdu sous les flots, elle le prendrait pour un guide de musée, un album de pays submergés et de titans ensevelis. Peut-être l'Hexigone avait-il prévu l'efflorescence au point de le suggérer dans ce document, avec ses régions qu'on croyait flotter comme des îles de papier. Pour raisons de visa, je l'ai gardé lorsque son expiration m'en a donné un nouveau. L'ancien, la dame de l'ambassade l'a tamponné ferme pour empêcher le doublon : mention *Annulé* sur toutes les pages, ou presque. Picardie : placardée. Ile de France : infiltrée. Pays de la Loire : coulée. Poitou-Charentes : engloutie. Lorraine, Normandie : débordées, comme en 40 puis 44.

J'ai en fuite profité de ce livrinvalide pour m'amuser avec. A chaque feuillet, je biffais *Région* : à la place, j'inscrivais *Ile*. Soucis d'actualité, histoire de rester dans le coup. Je raturais les frontières. La silhouette de la planète, je l'ai recommencée en suivant la progression ennemie. Comme Iode et sa copine, j'ai trop joué au géant. Cette joie de prendre son passeport pour un carnet Da Vinci ! Jubilation à défier nos Républiques et l'ordre mondial ! Quel roi s'amuse si vertement ? Quand je pense que c'est le document vital le plus répandu. Je suis un artiste dangereux gribouillant sur la diplomatie !

Aujourd'eau, s'il me tombait en paume, je frémirais au simple contour des régions sous le doigt. Quel pouvoir de tracer une ligne pour vociférer : « ceci est une terre et elle est à nous, les hommes ! » Mais l'époque est cruelle pour les vigies. Notre collile écourte la besogne, car d'un seul

trait je peins le monde. Des cartes multicolores, trésors d'archipels enfouis et de paratroles abandonnés. Sur ce havre clandestin, mon œil aiguise maintenant ses teintes de bleu.

Mon expiementaire datait d'avant la réforme merritoriale. Il affichait encore les anciennes îles de la métropole (j'avais pas fait la mise à flot). L'occasion de le personnaliser. Je voulais doubler mes palmes d'Arès grâce à la Belle Province, et pas n'importe laquelle... Dégage Victoria, ravale ta nationaladienne et ses feuilledérales ! Régent non, Ducharme oui, faque je veux du cachet en fond de feuillets. Quoi ? Le passeport québécois n'existe pas ? Je l'invente à l'impériale, rien que pour toi mon chum ! Je décroche un bout du Mont Royal et le rempile de mes sables (pardonne la hâte, j'ai pas vingt-trois hivers devant ni derrière moi) : sur chacune de mes régions tricolores, météorires dans l'aile, j'encre fort la devise du Québec.

« Je me souviens » de ces pages rondes données aux rêveries, et des surprises qui s'ensuivent. Ça sonne comme la Bretagne. Dans ce péninsule, j'ai toujours vu un désir qui se gorge à l'horizontale, cherchant des noises par derrière à l'océan pour lui remuer la poupe plutôt que d'embrasser sa bonne figure de missionnaire. Hein ? Nantes en Bretagne ? 44 = BZH ? Encore un qui ne sait pas compter.

Je me souviens de ces marches sans fin, dans l'attente de l'eau fraîche, sous la chaleur qui sépare l'école de la salle de sport. La Corse, qu'on a envie d'agripper par la pointe pour s'en faire une massue à chasser les touristes. Claudide le Marcheur se souvient des barres qui parlent : ça taille du biceps avec des enceintes branchées sur Bee Gees. Languedoc-Roussillon, haltère des cathares qui muscle bien après le cassoulet. Ioudjinne le sait, je me souviens de ces dimanches, les mêmes que rien ne change, piétinés par la chute des ados. Aquitaine, ce heaume barbu au front droit et sa cervelle qui vire à l'Est. Alleau Grande-Sœur ? Je me souviens d'une sale otite logée sans permission dans l'oreille gauche et qui de l'une à l'autre me dévore les tympanes. Champagne-Ardenne, bonhomme de neige tassé sur l'arrière avec une mèche droite et un épi rebelle (quoique, en le coupant plus haut, ça pourrait presque faire bonnet à plumes). Je me souviens de mon premier Noël, à huit ans, avec ce cube de jeux tombé dans la fratrie comme un glaçon dans l'archipel. Clan, troupe, meute, fais bien ta B.A, Béatifiée c'est pas moi, le pape t'en revaudra. Limousin, vieillard au nez cornu dont les blancheurs dépassent à l'arrière-gauche. Je me souviens d'Orient et d'une Rarabis, ça oui je m'en souviens à ravir, de cette fille en balade aux beaux-arts, pièce maîtresse de l'expo, seule merveille du musée, et Picasso l'a oubliée... Qu'elle se plante face au tableau, tu sauras plus de quel côté est la cheffe-d'eau. Qui admire qui ? Il passe un bon moment, David de

Michel-Ange ! Ce genre de visiteuse ! Mona Lisa et ses copines se payent un forfait groupe pour sa classe rattrapage : cours de soutien aux égéries, tarif spécial Ecole du Louvre. Un socle vide... Rattrapez-la, c'est une sculpture en liberté ! Il m'arriguait chaque fois d'en croquer une :

« C'est quoi ton numéro sur l'audioguide ? »

« Dégage gros lourd ! »

« Bah ! Trop moderne pour moi, c'est de l'art connetambourine... »

Je me souviens du phare de mes vingt ans, cette nuit descendue dans la cage à étoile. Je me souviens d'une jaune et pâle lumière... la lampe de chevet de ma mère. Adirèm se souvient de Mérida, ô reine dont il faudrait fouiller la couronne.

Manque plus que l'art de Petite-Sœur pour les enluminures. D'autant que la galerie n'est pas complète. « Outre-mer », la belle formule ! Il y a-t-il jamais eu d'autre côté ? Maintenant ne se trompe plus : juste mon île qui reste, en faisant le tour du globe par en haut, on y revient forcément par en bas. Tous les courants mènent chez moi. Au fond, je crois que la Terre est ronde pour... A qui je repique ça ? C'est pas de moi.

Il me cabotait d'île en île, ce catalogue de Marianne. Ses chiffres validaient mes trajectoires de migration. C'était pourtant pénible de tomber sur Fidji quand je tapais « F » dans la liste des citoyennetés. A force, je suis né aux Fidji, j'ai vécu aux Fidji, je suis mort aux Fidji : j'en avais marre de dérouler jusqu'à la France, alors tant pis, j'ai abdiqué mon droit de naissance et divisé de moitié la manip ! Un clic, c'est le bonheur.

Comme chacun devant le plan de son pays, je croyais que la France tenait le centre du monde. Ouvrant l'alphabet, donc. L'alphabet ne commence pas par F ? On va le remettre à flot. A partir de maintenant, il commencera par O, puis continuera sur les voyelles. Récap : O (E, A, U). Bon débit de mise en ordre ! La fuite : O E AU ~~F E U A I R T E R R E~~. Ah ! J'ai toujours la biffure vive !

Coëfficient 22

— Tu es arrivée au sursis, c'est rare, bravo...

— Ouï... Dis 'Grand-Frère', bonjour j'aime autant regarder et parler à mon reflet ?

— Hum...Vieille noisette, ma chérie...

— Je le trouve beau... Je bonnais l'apporter toute la journée, encore et encore...

Nous revoilo au sommet de la Digultime pour un nouveau trilogue. Nos doubliquides servent d'interprètes. Du haut des remparts noirs, quatre yeux plongent dans la surface et nos paroles lui appartiennent. Adirèm aime que la conversation aille dans son sens. Mais tant que mon scaphrâne lui fait barrage, mes pensées ne seront pas biaisées.

Je me dégage vers Petite-Sœur.

– Tu sais, sur l'île ou je vivais il y a très longtemps, nous avions aussi une cage à étoile...

؟ nod dA –

Elle pourrait l'embrasser. Je vais la laisser rêvager encore un peu. Son reflet ne l'empêchera pas d'écouter. Les yeux pour Adirèm et pour moi les oreilles.

– Oui, elle s'appelait l'Efeumer...

؟ ioupiouQ –

– Parce qu'elle veillait sur l'implacable. Comme nous, elle attendait l'alguatastrophe et brillait sans espoir : une flamme noyée par les vagues est toute cette impuissance. Un éfeumer, c'était le mot pour quelqu'un dont la résistance est inépuisable, bien qu'il sache parfaitement que la défaite approche à chaque seconde. L'héroïsme de la patience et de l'humilité face à l'inévitable. Une étoile vaine qui brûle trop vite. C'est le destin de ceux qui vivent derrière les digues.

؟ řjđb zisszionnoo řl ut ,mèribA řE –

– Il a fallu longtemps avant qu'il se manifeste clairement et qu'on apprenne à le reconnaître. Avant lui, les hommes se passionnaient surtout pour la violence et la fougue de l'océan. Le dieu de la mer était le dieu des tempêtes. Et pourtant...

؟ iouQ –

– Pourtant, les ouragans, les cyclones et les déluges venus du ciel ne sont pas les plus coupables... La tranquillité entre eux, voilo le véritable fléau de notre destruction. Dans ce faux calme l'océan nous fait une guerre qui s'éternise. La submersion se loge dans l'intervalle. Chaque minute agoutte ses millilitres ; chaque heure renforce l'efflorement. La discrétion fait la force de l'engouttellement. C'est le meilleur atout d'Adirèm, dieu des eaux calmes et patientes.

...ziov řl řj ,iuO –

– Ça suffit maintenant.

Je ne laisserai pas son doubliquide la connoyer plus longtemps. Le joli couple irait nous faire quelques malheurs. J'attrape son menton et l'en détourne.

– Mais Grand-Frère, j'aime bien voir l'eau en bas !

– Tu n'imagines pas la folie de ceux qui entendent jour et nuit les vagues ressasser leur menace... L'eau arrive, impossible pourtant de la voir monter à vue de nez... De loin, du continent, de la capitale, la mer c'est les vacances d'été : les dunes mangées, les côtes brisées, on les remarque à peine tant qu'on peut continuer à se baigner... Que les insulaires se débrouillent le reste de l'année. L'attente interminable d'un ennemi qui avance sans avancer, cette morture peut durer toute une vie ! Tu as toujours baigné dedans, c'est vrai, mais notre colline est différente : toi, tu n'as rien vu disparaître... Tu ne pourrais pas abandonner ton berceau, tu l'accompagnerais dans la noyade. Pas de choix, pas de lâcheté. J'aurais voulu troquer ma décirure pour du courage.

– Pourquoi est-ce qu'Adirèm fait ça, Grand-Frère ?

– Je t'ai dit qu'on l'appelait aussi dieu de l'Océan-Meroir... En réalité, Adirèm est aveugle, même si personne ne sait vraiment à quoi il ressemble. Il se déplace sous la surface et s'approche des côtes parce qu'il a besoin de nous...

– Il cherche des amis ?

– Il désire les étoiles. Mais il ne peut pas les voir. Alors, lorsqu'un humain se penche sur l'eau, Adirèm copie son image et devient son reflet. C'est comme ça qu'il se donne des prunelles : à travers ces yeux qu'un homme lui prête, Adirèm peut enfin voir le ciel. Et pendant que tu te mires dans ton sosie, lui contemple les astres avec tes pupilles inversées... L'homme regarde l'abîme, se trouve beau, aime son image ; le dieu voyage jusqu'à l'espace pour dévorer ses scintillastres. Tout le monde y trouve un sens. Il nous donne des étoiles dans les yeux en flattant notre orgueil... En voilo un qui nous connoie bien.

– Alors ça ne marche que pendant les couvées ! Pourquoi il apparaît quand même dans la journée ?

– Comment veux-tu qu'il sache s'il fait sombre ou non puisqu'il est aveugle ? Il tente sa chance chaque fois qu'il sent l'humain sur la berge... C'est aussi pour ça qu'il ne faut jamais regarder son doublilique quand il fait noir, le moment où Adirèm est le plus avide et le plus dangereux ! A force de t'aimer en meroir et de lui parler, l'hypnochat te trahira pour te plonger sans résistance dans le grand bain... Adirèm te prend pour lui et ne te laisse jamais remonter à la surface. Tu connoies la chanson !

– Oui je sais ! Mais je comprends pas, est-ce qu'il fait ça pour manger les étoiles, ou leur voler quelque chose ?



– On entre dans les territoires perdus. C'est la loi du plus fort par-ici. Passé un certain cap, la houle devient mauvaise et renverserait la barque...

Ça va mon vieux, j'ai compris, arrête la marche en crabe et pince au fait.

– Je ne peux pas vous conduire plus loin... Navré.

Fort bien Charon, prends ton congé et je m'occupe du reste. Même cette vieille face de l'Achéron veut rendre son tablier, l'Enfer a du souci à se faire. Impossible de trouver des passeurs avec un peu de bouteille aujourd'hui.

Mon pied passe de ses planches au flanc d'une colline émergée. Elle et ses mille sœurs forment l'Archipel des Survivantes, curieuses buttes que les flots drainés par la physique naturelle ont laissé derrière eux en glissant vers les terres. La bête a rempli les vallées, puis choisi de s'enfoncer plus avant pour traquer des proies moins hautaines que ces châteaux, ces manoirs et autres bâtisses de campagne suspendues hors de son cours le plus naturel. Mais elle reviendra, naturellement, et ma visite a pour unique but de la précéder.

Si on oublie le compte des noyés qui logent sous la surface au creux des pentes, il y a de la merveille dans le paysage. Ce ne sont pas les flèches des Météores grecques, mais des rondeurs aux inclinations légères ; j'aime toujours revoir cette constellation de miracles éparpillés. C'est, au fond, un bout d'espace tombé dans l'eau : il y a autant de joie à observer ces demi-sphères percer le dos du monstre que de mirage à contempler les astres. On sanctifie les quelques tâches rescapées de l'azur comme une volée de paillettes jetée sur un fond noir dérobor au vide son règne écrasant et glacé. La mer n'est que le grand miroir de cette domination vorace qu'on cherche à oublier. Ile, étoile, chacune croit tromper son néant. Et il finira par revenir, celui qui voulait les unir.

J'aperçois ma destination, la paix m'attend sur une autre Survivante. Quelques centaines de mètres à traverser, le courant n'est pas violent. Je suis bon nageur et j'atteindrai l'endroit avant la nuit.

– Hep toi là-bas ! Tu crois que les Basses-Pleines sont une passoire peut-être ?

D'où sortent-ils ceux-là ? Un groupe de trois locaux est en route pour m'intercepter. Ils s'approchent avant que je puisse fondre dans l'écume. Ça tombe mal, je n'ai pas de temps à tuer.

– On passe pas chez nous sans payer.

En voilà un drôle de gondolier ! C'est le deuxième de la journée, mais le premier à prélever son tribut sans fournir le service. Même au bord du gouffre, on peut pas se promener tranquille. En venant jusqu'ici toutefois, j'avais prévu le risque : je lui balance une gemme de ma dernière plongée.

– Hé-là, c'est de la bonne pièce ça dis-moi ! Tu sais te faufiler entre les mailles ! Impossible que t'aies remonté ça à la légale... Tu serais pas un peu contrefondier sur les bords, toi ? Ton permis d'épavisseur n'a plus rien de valide, je parie, à coup sûr t'as déserté la Confrérie.

– Ecoutez, est-ce qu'on peut en rester-là ? J'aimerais simplement gagner l'îlot en face.

L'autre m'énerve d'un sourire :

– Bah dis-donc, tu cherches de la bonne-sœur ? Toi aussi tu veux t'enfermer dans un monasmer jusqu'à la mort ?

– J'ai juste quelque chose à récupérer...

– Cette bande de cloîtrées (il n'en déshameçonne pas), faudrait qu'elles songent à évacuer vite fait si elles veulent pas finir l'apnée derrière leurs grilles... Mais à ce qui paraît, impossible de les raisonner, ou de les déloger... La montée rend les gens fous ! Elles attendent le déluge comme Noé sur son arche, pire qu'une image d'Epin...

– On a compris, laisse-le partir maintenant ! Allez, du courant !

Je bénis son acolyte de le couper avant mon poing : cette vraie rascasse achevait de me fatiguer avec ses comparaisons faciles. Mais la violence m'est prohibée : ils sont armés et j'ai mieux à faire que de miner moi-même le chemin du retour. Je salue l'anarchibande de pacotille et me jette à l'eau.

L'abbaye que je vais pénétrer tient le sommet de son îlot. Ça y est, j'atteins la berge. Une courte foulée gagnera les premiers bâtiments. L'enceinte des religieuses est bien percée, ses murs en ruines laissent passer qui veut. Plus besoin de défense contre les hommes, un autre monstre les occupe davantage.

Me voilà déjà en train de sauter les brèches de la clôture. Personne à la ronde, évidemment. Le soir approche sur les Survivantes. Est-ce que les sœurs sont à l'office ? Peu importe, allons-y, on verra bien qui me recevra. Deux vergers plus loin, une porte déverrouillée se donne sans résister. Décidément, l'abbaye se protège mal, on y entre comme dans un moulin.

Dans ces couloirs voûtés, je ne croise que des ombres. Celles du crépuscule. Je croyais que l'endroit était toujours habité... Où sont les spectres chanteurs ? Je me demande combien il en reste ; sans doute une poignée rétractée.

Ah ! Une robe noire et blanche ! Je suis repéré par une maîtresse des lieux. Silence de l'effraction. Elle tremble.

– Mon fils, pourquoi êtes-vous ici ?

Mon quoi ? On rêve là, tu as seize ans toi, c'est écrit sur ta face ! Elle se contrôle et continue.

– Qui cherchez-vous ? Êtes-vous un envoyé des Dunes ?

– Oui. Pardonnez mon intrusion, mais la milice exige des vérifications urgentes concernant votre établissement... Pas la peine de déranger votre supérieure, je passerai rapidement.

Je mens d'un seul tenant. Mon regard lui passe l'envie d'exiger toute certification. Elle me sourit, mais je sais qu'elle a peur et redoute quelque malheur. Je ne suis sûrement pas le premier qui s'autorise une virée dans les cloîtres. Elle doit sentir le mensonge et n'y peut rien. Pourtant, elle n'a pas à craindre. Je ne respecte que les flingues, et la plupart des bonnes sœurs et confrères. L'ordre de Cîteerne ne m'a jamais laissé indifférent. Elle a l'air heureuse malgré son jeune âge dans une vieille vocation. Elle rayonne en clair-obscur dans ces galeries. Dans ses yeux brille l'extase des missionnaires ; tout nouveau monde offre ses fascinations. Joue-t-elle le fantôme de Marie-Catherine arrivant sur les rives encore bien vides d'une Québec qui n'a pas quarante ans ? Celle-là m'aurait dissuadé.

– Avez-vous une infirmerie ?

– Vous êtes blessé ? Voulez-vous qu'on vous soigne ?

– Non, je dois seulement examiner les lieux et interroger la sœur en charge.

Elle m'indique le chemin. Bingo, si je dois la revoir quelque part, ça sera là-bas. Alors, où se cache Mère ma mie ? J'aurais bien quelques questions pour nos retrouvailles. Qu'as-tu trouvé d'exaltant dans cette vie si loin du monde ? Tu t'es retirée ici pour te lever à toute heure et chanter des louanges à Marie et sa bande... Tu n'étais pas si matinale pourtant. Comme une mer d'hiver, il t'en fallait du temps pour cracher ton soleil.

Un requin ne suivrait pas mieux son filet sanglant que moi ces corridors. J'arrive dans l'infirmerie, vide, sauf un crucifix. Sur la droite s'offre une suite de pièces humides. Ces fameuses salles des bains font la renommée de l'abbaye. On l'a bâtie sur une source qui coule dans ces thermes aménagés exprès. Après ce circuit dont il remplit les bassins, le ruisseau se jette de la falaise. La chute plongeait dans l'ancienne vallée : la montée a raccourci de trois quarts la cascade. Le royaume d'eau douce s'est trouvé une nouvelle bête venue frapper à la trappe.

Tu as bien choisi ton monasmer. Les sœurs de Cîteerne ont la baignade facile. Je soupçonne que votre goût commun pour la trempette t'as tirée jusqu'à leur ordre. J'explore l'enfidale. Le labyrinthe me désoriente. Pas de plan du sanctuier, je patauge à vue. L'écho vole ma discrétion, je n'ai pas les pieds furtifs. Vilaine paire de coquins, voilà qu'ils sérénadent les voûtes et se tapent

du pavé. En temps normal, une volée de réperçussions lancés en pleine arcade offre un voyage sympacoustique. Pas ici. Malgré ce cocon blanzuré de marbre et de saphir, malgré l'onde qui s'allonge pour me suivre comme une fresque antique où transpire la plus douce intimité, je ne pourrai pas déambuler à l'aise dans un peignoir mouillé.

Je dois accélérer. L'imprévisible, terrible sentiment des âmes qu'on n'attend pas, me guette à chaque entrée. Pour cette course à saut de seuils, je m'efforce à la quiétude. Je contourne les cercles, les rectangles, les carrés bleus. Même s'ils me font envie, j'esquive les ruses du sol glissant qui me jetterait dedans comme un gamin dans la marelle.

On dirait que j'approche. La dernière pièce encadre la fin du ruisseau domestiqué : sur la gauche, à travers une grille qui filtre un bout d'horizon libre, le bassin communique avec l'océan dans son jet déclinant. Voici la chute d'eau. Elle glisse sous mes yeux envoûtés. Je bloque la seule issue : la porte en face conduit à une ou deux petites salles annexes que j'imagine closes. Bon sel, où est-elle ? On ne va pas y passer toute la marée.

Serait-ce l'habit d'une nonne posé sur ce meuble ? Il me remue, ce tas de tissus jeté comme par une frénésie nuptiale. Blanc, noir... Comment démêler la mort du bonheur dans tout ça ? La robe des noces n'est pas la joie des amants malmenés. Avis aux déçus ! Le blanc-mari est la couleur des pertes. Daltonien ? Non, juste un éconduil qui enterre ses espoirs. Madame veut faire un tour chez étam ? Qu'on lui fourgue un rejeté ! Promis, je prodiguerai conseil les yeux fermés. Pas besoin de reluquer pour la juger, je l'ai déjà rêvée sous toutes les coutures.

Accroupi au bord de la surface, mon reflet tend la paume. Je plonge une main dans le bassin. Mon sosie batiflotte. Sans pression, il provoque le plafond : ça sort la tirangue dans le plus grand calme. Prélasse ! Il est bien dosé, juste ce qu'il faut de froid et de chaleur pour garder la température de la détente. Après tout, même en mer, il a beaucoup de sel frais. Tout l'inverse de moitenant. J'ai le cœur en pouldrière. Ça mouille mal, une étincelle attend sur le pas de la porte.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle sort du bain, depuis l'autre salle. Onsen party à elle toute seule. Sayonara la serviette qui s'amourache, aïe ! Il semble que je fasse barrière sur ses vêtements et la sortie. Mon fétiche lui pend entre les seins. C'est eux qu'elle cache subitement d'un bras (confisqué par la communauté, ce duo de sombrilles qui les abritait ? La vue est libre, plus de bonnettes noires contre mes voyances bronzantes). Fais donc, tant que tu n'abîmes pas le bijou.

Je te retrouve d'un seul regard, c'est rare. Il y a des hommes qu'on doit broyer jusqu'aux varangues, des femmes qu'il faut déshabiller d'une pièce et presser contre soi pour être sûr de ne pas fréquenter une imposture... Mais toi, tu me reviens nue.

– Attends... Tu es blessé ! Tu saignes du côté !

Et j'ai menti dans tous les sens. Cette plaie-là date juste de mon arrivée sur l'île. En franchissant le mur écroulé de l'enceinte, un faux pas suivi d'un angle coupant... On s'écorche vite sur une butte de cailloux qui jouent les tortues romaines. La sœur croisée plus tôt n'avait pas le bon angle pour voir l'éraflure, d'autant qu'elle était moins ouverte.

Elle se rue sur moi sans précaution, délivrée des questions encombrantes : une côte malade lui suffira toujours. Je suis intrusif, certes, mais je mérite d'être sauvé. Pour le pire ou le meilleur, qu'en saurais-je ? N'approche, ton charme érige des tempêtes. J'ai assez de poudre au cœur, n'y lâche pas tes braises. Un météore qui plonge dans l'ouragan, ça risque d'éborgner l'œil du cyclone. Inutile de fuir, elle me suivrait à la mèche.

Ses doigts soulèvent doucement la chemise percée de rouge.

– Fais-moi voir... Là... Enlève ton haut, je dois vérifier si c'est profond !

Elle tire déjà pour retirer mon cache-thorax. Sa dévotion n'a pas faibli. C'est la force qu'elle a toujours mis dans le soin physique des autres, intacte. Même dévêtue, elle s'oublie elle-même pour réparer une simple entaille.

– Du calme... Ça va, je n'ai pas mal.

Mais il faut bien céder. Me voilà à moitié elle, juste du buste. Sans équipement, elle ne peut que presser le tissu en boule contre la fuite.

– J'aurais dû me blesser plus souvent, autrefois...

– Tais-toi, idiot... Pourquoi es-tu venu ?

– Peut-être parce que tu me manquais un peu.

– Hein ? J'espère que tu n'as pas pensé à moi tout ce temps...

– Ma chère, si demain je t'oublie, je perds dix ans de travail. Ce serait bien cruel... Que je renonce à ton souvenir et il me faudra un autre métier. C'est sur tes ailes que j'ai arraché ma plume. On s'y accoutume, on s'y attache, à force de la tailler, de l'aiguiser, de l'astiquer.

– Ne dis pas ça...

J'ai toujours peiné à me faire des amuses. Rares sont les femmes qui vous tuent en une soirée et deviennent l'inspiration d'une décennie. J'éprouve pour toi une admiration inépuisable

qui m'égare dans mes sèveries. Une seule de tes piqûres a gonflé moult conversations nocturnes.  
Bonne raison pour continuer :

– Si tu n'existais pas, je t'inventerais dans un livre.

– Et si j'existais trop ?

– Je t'y enfermerais.

Pour s'aimer, c'est pratique de partager la même prison. Aux fers avec Jésus, ça lui plaisait mieux. Elle profite d'une secousse sur la compresse pour imposer une trêve.

– A l'infirmerie, j'ai de quoi panser ton flanc... Il y a aussi de la place si tu veux te reposer un moment. Avec les troubles, certaines sœurs ont quitté le monasmer. Leurs cellules sont vacantes. Je pourrais en avoir deux en plus de la mienne si je le voulais...

Alors en partant, tu as encore tiré le gros lot. Te voilà mieux lotie que sous le toit d'un roi pour ta traîtrise : tu vis dans un T3 et moi dans un Tetris. Quand j'étais gamin, je pensais que la bombe nucléaire, c'était juste entasser plein d'explosifs ensemble. Il en fallait beaucoup, comme pour tsunamiter une digue. En fait, il suffit simplement de briser un atome. Bonne chance pour réparer quand le plus proche dégénère.

Sans relâche, à travers la cloison fendue, le circuit liquide nourrit l'océan. Malgré sa verticale, la chanson du vertige ne peut rivaliser. Ecllosion proximale, plaisir aux prises avec les parfums d'une mante. Mille détails ont jailli de son étreinte. Ses cheveux libres éclipsent l'autre torrent. A mer l'échappée blanche ! Plutôt batiflotter dans la cascardente qui enlace tes épaules. Fétichiste capillaire incorrigible, mes voltiges t'éclapouillent et je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Elle est sortie du bain toisonnée de perles. Des gouttelettes en balade la caressent de haut en bas. Joues, hanches, cuisses, les chanceuses profitent de la descente. Sa peau a l'eau sucrée. Reflet, reflet en sel d'écume, tais-toi et ne dis rien : je sais déjà qui est la plus belle. Homme, voici ta partersaire. Je pose la main sur la sienne pour soutenir son effort. Autant saisir un poignard par sa lame. Pleine de glace. Elle tressaille, et ce n'est pas d'allégresse.

– Arrête, on va faire des bêtises...

– Dieu sait que pour toi j'en ferais tout plein, de belles teases...

– Laisse-Le en dehors de ça, j'ai l'impression qu'Il te rend fou...

– Evidemment ! Dieu sait que je t'ai aimée, et il s'en fout.

– Tu n'as pas changé ! C'est plus fort que toi !

– Quoi ?

- Cette manie de jouer la réplique... Je ne suis pas ta page vierge !
- Pas la mienne, en effet.
- Seigneur ! Vas-tu cesser tes chants de ruines ?
- D'accord...

Mais prudence ma chérie, tu piétines un champ de rimes. J'ai veillé, comme une auréole sur ton parcours, et ne fus pourtant qu'un coup de vent dans ta vie. Alors sois bien certaine que je ne crois pas au Barbu des chrétiens. J'aimerais parfois changer le diagnostique. Pas que je veuille acheter un passeport pour la mort ; simplement, un jour où traînerait son vieux duvet à travers les nuages, j'irais tirer dessus à poings fermés tel un bon prince en mal de sa Raiponce. Quasimodo à mes heures ; les tarzanges font pareil pour gambader dans les nimbus. « Laisse-tomber les ailes, trop vintage : bienvenue chez Archobranges ! Allez allez, on s'aliène aux poils de menton du Très-Haut ! C'est multi-mèches, y'en aura pour tout le monde ! » Sauf que moi je ramène à la corde, pire encore qu'un pompier fulminant : hé le Tout-Puissant, c'est Pâqu'ici que ça se passe, dégringole un coup ! Le voilà roulant dans mes poussières ; avant de lui tendre une canne, ma seule question : « Pourquoi diable l'avoir faite si insolente et sublime à la fois ? Si gracieuse et aux confins du supportable ? Impérieuse et dévouée ? Elle est curieusement stéréotique, alors quelle cloche ne sonne pas rond là-haut ? »

– Tiens, serre le chiffon toi-même maintenant...

Elle veut se dégager, réalise qu'elle ne peut pas.

– Non... Lâche-moi ! Nos vies ont changé, on ne peut plus faire comme avant...

Trop tard, j'ai le magnum qui pétille. Les bulles ne vont pas faire long fût. Mon île le disait bien, quand la bouteille se vide le verre est plein ; désolé désolé, prochain rendez-vous chez le gynéco.

Gigote plus fort, ça me rappelle nos soirs de confidances. Ma belle Vanus a une déesse entre les fesses, je redécouvre l'analdiomène. On t'a sculptée dans du fantasme. Avec tes crêtes fortifiées et tes lignes sauvages, avec ces courbestiales voilées de fines manières, ma pauvre humilité t'a souvent clivée en prudain. J'aime les gondoles à double-trouble, figure de proude et offense en pleine poute. Go, more of this petite prute !

Quel tocard je fais. Tua culpa, seuls les glands passent la tête par la porte du ciel. Ça mouille bien justement, mon double-décimètre se cherche un paradis. Toc floc, dis bonjour à l'Edard ! Et cette poirine qui tire sa révérence... Elle a toujours été bonne élève en théolotisme. A force

d'éruption pectorale, j'en oubliais presque mon fétiche et sa paix de funambule. Révolue ! La faute aux bousculades : mon cercle doré s'agite comme un bambin naïf au cœur de l'ébat. Une fois ne fera pas loi, il s'allie au déhanché pour frotter du trapèze entre les deux merveilles. Quelles saccades au fond des gorges ! On le croirait vouloir briser ses chaînes à la conquête des monts têtus. Il bondit par à-coups sur les cimes du sillon ibérique. Branle-bas de balade ! Voilà Roland qui se fraye un trek dans la vallée des Espagnoles ! Noraj de son joli carnavage.

Pendant que je divague, elle s'est refroidie et m'expédie une claque sévère.

– Ça suffit maintenant ! Quand passeras-tu à autre chose ?

– J'ai fureté à droite à gauche... Personne qui puisse te remplacer.

– Bah ! Vous vous passez le refrain... Tu crois être le seul qui m'aurait retenu comme ça ?

Un amant me berce de fleurs, son rival pleure à mes pieds, et un troisième veut faire de moi sa reine...

– Être souveraine ? Tu voudrais me faire croire qu'un trône te suffirait ! Entre eux et moi, l'écart est de taille, chère « princesse ».

– A la bonne heure ! Comment vas-tu m'éblouir ?

– La différence, c'est qu'il me suffirait d'une page pour te changer en déesse, et d'une autre pour te plonger en enfer. Peut-être pour l'éternité d'ailleurs, qui sait ? Les écrits restent, les diadèmes se volent. D'autant que ces lignes sont fixées depuis longtemps. Entre leur couronne et ma dragonne, je te laisse choisir.

– Tu m'as vraiment aimée à ce point...

– Comme un météore chérit son agonie dans l'atmosphère. Crépuscule qui mène seulement à l'océan ou l'éfeumer...

– Ça y est, tu planes encore...

– Et alors ? Je suis un météore, parce que j'écris en clair sur noir avec de l'or. Les crayons du soleil, je les broche tous en toile d'aurore. Je hais l'étoile en cage et bien des lunes trop chastes. Que la mer me coure après, elle ne m'aura jamais. De la Côte des Lumières j'ai pris le double-cœur : dommage que tu refuses le partage.

– Tu délires complètement !

– Tu as raison ! Remballe ton or, il m'alourdit les doigts et je préfère la foudre. Je suis un météore, parce que j'éclaire de rage et ris tout en lumière...

– Stop !

Elle fait bien, la nuit s'installe délicatement, j'ai trop tardé. Nous sommes sel à selle et il faut vite passer aux choses tendrues. A travers la galerie des bains me parvient de loin l'écho des autres sœurs. Est-ce qu'elles sortent de la mescarade ? Encore faudrait-il leur prêter un curé... Assis, à genoux, debout, couché ; souriez, le petit pain va sortir ! C'est la fête de la Surfassomption, l'heure de Marie, et la tienne aussi.

Que disait-il déjà ? « Ceci est mon sel, il sera versé pour vous et pour la multécume, en flottaison des repêchés. Mer, éloigne de moi cette coupe, c'est trop salé. De la côte percée jaillit du sel ». A mon tour de te rebaptiser dans notre ennemi, le monstre s'impatiente. Ça sera notre crucifixion à nous, je la raconterai partout.

Je ne suis pas dupe et l'accepte sans remords : voilà qu'à mon encontre l'Inquisition vient dresser mille canons. Zéro quartier, déchargez vos batteries, ma vie méprise les pourcentages ! Mille gueules de braises ne me feront pas taire ! J'attends la salve et m'en cabale ! Si je dois monter au Paradis, ce sera dans une tornade. Décale un peu du droit chemin : les serrures de Saint Pierre font des mauvaises bagues, j'irai en crocheter d'autres. Vil sérail, tiens-toi correctement ! Vil bétail, c'est pas parce que la crosse de l'évêque finit en flagada et tord son sucre d'orge qu'il va pas t'en mettre un coup ! Si tomber en Enfer c'est voir l'Eden-Express dérailler sagement, pas de quoi s'affoler, d'autres iront le remettre en piste. Enfin... Où sont les chrétiens d'autrefois ? Ceux qui avaient la foi à... enflammer le monde ? Mais le feu n'est rien... C'est même gravé côté pile.

– Cette médaille, rends-la moi.

J'ai déjà le poing à demi fermé sur le fétiche.

– Quoi ? Mais c'est toi qui me l'as offerte !

– Et j'aimerais la reprendre.

– Non, s'il te plaît... Je l'aime vraiment, tu sais que j'y tiens... Tu me déshabillerais, je me sentirais toute nu...

Elle sent que je tire sur le courdon pour la prendre de force. Elle replie subitement ses mains sur la mienne et la piège comme la colombe de l'Esprit-Sein. Quelle fermeté ! Comme si on allait t'arracher le sacré-cœur pour le crever d'épines. Pas très saint d'esprit tout ça...

Et ça me plaît fort, vois-tu, car je suis un météore qui revient du nouveau monde. Avec toi j'ai pris Gatsby en sens contraire, inverse les rôles pour moi. Demande à Francis de sauver la Riviera. Il ferait beau vivre dans l'Hexigone... Une brève esclave leur suffit pourtant. « Before France », « after France »... Notre pays les rend tous fous, de cette névrose que nous chérissons.

Shelby Express 1916 : aller simple, retour dévasté, le tout pour la modique Somme de 19 200 Tommies (arrondie au rabais pour le lancement de ce premier juillet).

Elle s'affaisse d'un cran. En voulant reculer, elle a descendu l'escalier d'une marche vers l'ultime bassin qui nous observe depuis mon arrivée. Cheville offerte à l'eau, son dos penche vers l'arrière, mais je la retiens du bras droit. La chaînette résiste et se resserre ; elle va m'aider.

– Arrêtes, tu me fais mal ! Mon cou !

– Seulement si tu me la rends !

– Enfin, je t'ai dit non !

– Raisonne-toi ! Tu vas me couvrir la main longtemps ?

– Eloigne-toi, va-t-en ! Je veux garder cette médaille !

Ton nom déchire toutes mes lèpruminures. C'est un spectre qui me poursuit comme la peste : par contagion, il prolifère chez d'autres femmes. Un alliage de sons que Satan a soudé pour toujours ; une mélodie maudite qui frappe dès les premières paroles. Issy et llabes, des phonèmes en racines, une étymologie freinée à mi-chemin, voyelles empruntées, consonnes envahissantes... Dans une fin ou un début infuse parfois une goutte de ton venom. L'horreur s'installe chez bien des sobriquets, même par éclats. De temps à autre, une face disparaît sous ton masque. Cette fille n'est pas toi : pourquoi se présente-t-elle avec la même langue de rasoir ? Tonnerre de blaze ! Fallait-il vraiment qu'elle aussi me crache ton pseudocide ? Me rit-elle au *souvenez*, cette musique distinctive trop entendue, trop ressassée ? Balafrarmonie sur des lèvres innocentes... Trop tard, c'est un visage hanté. Tu fais Top 2 derrière la Stigmaculée : seule Marie ferait pire épidémie. Qu'un baptême m'exorcise de tes lettres fantômes ! Allons diluer ce cauchemar.

– Ah ! Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, je... prie... trop... lâche... trang... tié...

Il fallait crier plus tôt. Ses mots cessent d'articuler et mes doigts n'ont pas l'air de s'ouvrir à leur charme. D'un autre pas fuyant, elle nous enfonce davantage sans que rien ne cède. Nouveau degré dans la plongée, bientôt le dernier. L'eau lui mordille déjà les rotules ; la gourmande a bon goût et réclame davantage. Son reflet veillait dos tourné, il l'attend. Elle va bientôt l'embrasser. L'onde se ride. Les sons ne voyagent plus. Sous les vaguelettes, la surface troublée dispense quelques images : est-ce qu'un sosie étouffe l'autre ? Jeu de bains, jeu d'assassins. Glisse sur mes balgues de mots et j'assure la chute dans les tombedeaux. Mon cœur dévale la côte jusqu'à l'Enfer puisque tu es son avalanche. Je suis un météore en pleine déclaration d'amort.

– Grand-Frère, réveille-toi !

L'enfant me tire de lo.

– Pourquoi tu sens comme ça ? C'est quoi cette odeur ?

Elle n'a même pas remarqué les bouteilles. C'est nouveau pour elle de voir un ivrogne revenir de sa tristesse.

– J'arrigue, j'arrigue...

Je cherche son nom pour achever ma phrase, mais le remplace par l'habitude.

– Me voilo, ma chérie.

Quittons vite la côte Sud. Je l'éloigne des maisons d'alcool. L'horizon assaisonne déjà le soleil au cacheau pour son croqué. Direction la côte Nord pour me dégourdir. Nous passons sous l'éfeumer en traversant le musée.

Allongée contre la Digultime, la marée montante nous réclamait.

– Grand-Frère, pendant que tu dormais, j'ai ramassé ton plongeport...

– Ah... D'accord.

Mon mal de tête ne me laisse rien prévoir.

– Je suis tombée sur des pages où c'est tout écrit de manière bizarre... Si c'est pas toi, ça doit être quelqu'un d'autre qui a marqué ça ? Tu aurais utilisé notre langrène, mais là, on dirait une autre algangue...

Elle me montre les coupagles.

– Je vois. En effet, c'est du reflété.

– Du reflété ?

– Oui, transposé du « ᄇᄇᄇᄇᄇᄇ », l'algangue d'Adirèm.

– Quoi ? Adirèm a écrit dans ton plongeport ?

– Si on veut... Ça fait bien longtemps.

– C'est incroyable ! Comment comprendre ça ? Je veux savoir, alors dis-moi !

– Et bien, va lui demander, fais lui lire pour toi...

– Bonne idée ! « ...ᄇᄇ ᄇᄇᄇᄇᄇᄇ ᄇᄇ ᄇᄇ » Ah ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je la pousse moi-même à braver l'inverdit. La décantation sabote nos méfiances. Nous quittons notre poste habituel avec son muret triangulaire converti en perchoir. On se déplace le

long de la Digultime jusqu'à son extrémité. De lo-bas, on passera de l'autre côté, on pourra franchir la bordazure pour se mouiller les pieds sur l'ancienne route à flanc de colline qui s'enfonce dans la surfascendante, en pente douce au débit. Elle me précède, Petite-Sœur dont mes neurones en cuve cherchent encore le nom. Avant de profaner la bête de ses chevilles, son inquiétude me perfore les prunelles.

– En fait, tu es sûr que ce n'est pas dangereux de lui demander comme ça ?

– Non... Au pire, je te tiens et ne te laisserai pas glisser, ne t'inquiète pas...

Quelques pas lents vont l'accroupir. Les pieds en merritoire ennemi, elle retourne le plongeport, texte face au reflet. Son doubliquide propose une lecture à marée haute.

– ...« Je me souviens de la contre-plongée dans les Basses-Pleines. Je me souviens du calme après la trempette, mon fétiche repêché dans un bassin vierge. Une caresse pour le décrocher de son cou baigné d'or. Un visage brillant, nuque en paume, tourné vers les voûtes, cheveux tendrement dénoués par le flot coulant. De grâce et de glace, son corps soyeux bercé par les bras du tyran d'eau. Je me souviens de l'avoir confiée à son reflet. Déposée à la surface, une silhouette étendue aux yeux fermés par un baiser évanoui. Enlevée par le courant pour ses noces d'azur ; un baptême mertuaire, sans médaille pour la tirer vers le fond. De mon flanc léché par le ruisseau fuyaient quelques larmes de sang. Sous la cascade et dans un bain de sel, l'emmerrement dévorait ce cortège.

J'ai profané les berges de ton exil, pardonne-le moi... Tu connaissais pourtant la rage de l'homme que tiraille une chasse à l'ange... Qui refuse ses avances se fiance avec la mort. L'âme la plus sainte tourne vite au démon pour forcer les paragrilles. Pas de plus bel enfer que mon double-cœur : crève m'en un, le deuxième t'aime encore. C'est la force du météore. »

L'enfant reste abasourdie par les révélations que son doubliquide exhale du plongeport.

– Hein ? Qui c'est ? Qui parle ? On dirait qu'une persovage s'est... Grand-Frère ! Qu'est-il arrivé ? Est-ce que tu sais ? Tu l'a connoyée ?

Boum ! Une vague vient de percuter la Digultime. La détonation est d'une violence anormale. Je crains le pire : depuis longtemps déjà la paroi s'effrite et se décharge d'un bloc ou deux quand ça la prend. La mer frappe à la digue / l'enfer toque à la porte : sache-le si tu n'es pas d'icile.

– Grand-Frère, reviens !

J'accours au centre du barrage sauveur. Quelque chose s'est effondré... Barrière vitale, maudite sois-tu si nous laissons en carène ! Une brèche ! Une brèche dans le béton ceinturant le Nord de la colline ! Je la vois, penché de mon observatoire triangulaire.

Le feu n'est rien... Ma devise dynastique se lit à 65 degrés sur le muret isosel. Je la frotte à m'en briser les phalanges. Bon sel, comment... Pas si tôt ! Il faudrait qu'elle tienne au moins jusqu'au craché, un dernier... Je ne veux pas les rejoindre sous les obsèques d'un croqué-morne ! Pourtant, le sol que j'écume d'un pas de capitaine en plein naufrage reste solide : le pont tient le coup, l'eau s'engouffre par le dessous pour inonder la coque. On dirait que la bête se creuse une galerie sous les pentes de notre asile. Incroyable ! Sa Majesté la Gueule en U s'inclinerait fissa : notre propre Digultime boit ses tasses d'écume comme si ces deux-là pactisaient autour d'une bonne trinquette !

Le monstre a-t-il percé un réseau de canalisations à fort débit, assez large pour que l'écluse nous condamne ? J'espère que l'infiltration ne va pas fragiliser les égouts et remonter les intestins de la ville par les sous-sols. A-bas le ciel ! Le déluge sort de terre et grimpe par les gouttières, la mort vient nous chercher par le fond... Et puis quoi ? Jaillir par l'éfumer pour achever la fontaine ? Adirèm pourra enfin régler ses comptes avec le pensionnastre, puis nous inhuler dans la marée.

Alors cette fois ça y est ? Petite-Sœur, qu'as-tu fait ? As-tu provoqué Adirèm en lui donnant un signal ? Était-ce une invocation ? Et cet instant tactile où ton index a mollement rejoint celui de ton reflet... C'était comme la création d'une onde à fleur d'eau. Voilà qu'elle connaît un souvenir interdit, souvenir qui a dû raviver le dieu patient... C'est la faute à l'alcool, j'aurais tout empêché avec les idées claires.

Non, pas moi, je suis un météore... J'ai même gardé une autre étoile en cage ! Exprès, tribut de secours ? Je ne sais pas, peut-être au cas où ce jour viendrait ! C'est elle que tu veux, pas moi ! Va la prendre, épargne nos poumons ! Impensable de fuir en bateau, et on ne peut pas laisser la colline sombrer... Est-ce qu'une offrande le calmerait ? J'entends le ricanement abyssal d'Anubis le Grand Chacal ; « Intéressant... »

— Grand-Frère, un jour tu m'as dit qu'Adirèm est connu sous bien des noms et qu'il se présente toujours en inversant le mot qui nous est cher... Ça veut dire chacun à sa guise et moi aussi je veux l'appréhender comme je veux ? Il m'aurait-il le reflet de ce qu'on aime, alors je vais appréhender le bien Grand-Frère...

Voilà encore Petite-Sœur en hypnochat. Elle m'a rattrapé sans que l'alguatastrophe bordazurienne ne l'inquiète. Son doubliquide la charmerait dans les flots de l'enmer ; sur elle aussi l'emprise d'Adirèm se resserre.

– D'accord... Et moi, je vais te confier une autre chose très précieuse. Tiens, prends mon fétiche, tu peux le porter autour du cou, il est à toi maintenant...

– Quelle jolie médaille, merci beaucoup ! ! ! Et toi Grand-Frère, regarde ce du'on m'a offert ! Elle se pavane en verticale, mais c'est trop d'eau pour durer bien longtemps...

Crac ! J'ai le scaphrâne en perdition, pire qu'une fente en pleine caboche... Ces paroles... Impossible... Diesi en rade... Celles que les sœurs chantaient dans les couloirs quand j'ai fui le monasmer à la couvée tombante... Merie, qu'on en finisse ! L'Envaguisseur est en train de forcer ma cervelle ! Mes épis rebelles ne briseront plus les lames. Nul besoin de fixer mon reflet, bientôt la surfascendante emmèrera notre collile pour assouvir le règne de l'Océan-Meroir partout aux alengenoux... Pas la peine d'attendre mon doubliquide, je sens déjà la puissence du reflété m'infiltrer pour finir son office. Il est temps de noyer la page.

Flic floc, flic floc... Le suis s'ammenise, combien de gouttes encore ? On ne voit plus rien d'autre... Depuis si longtemps que l'Envaguisseur me contourne à chaque goutte d'o du'apportent ses vagues d'envaguisseuses... sans frontières, fidèle à elle-même, la bordazurienne n'est jamais fixe... elle se joint avec nous...

Qui suis-je toujours ? Rien d'autre que le reflet de moi-même. J'ai échoué comme les autres noyés, tous s'agrippant à tout ce qui leur sert de bouée dans leur mer de se sauver ensemble. Adirèm m'a bien flatté... J'étais mieux fait d'arrêter la flânerie, d'écouter l'océan pour mieux me préparer à sa venue... Résultat, je n'ai plus les mains d'un enfant, pareilles de traire du mouton, tout ce que j'étais pu devenir... Tu n'es qu'un enfant, sœur ! Pire qu'un enfant, c'est que lumière meurt qui me duplique en entasse... On est le chef-d'œuvre ? On n'a plus pour lui la mer, de la ! Mon double me fait face, le voilà à ma mesure, ni plus ni moins... Et pourtant, c'est lui qui m'aspire dans ses mains. Enfilé de me l'idrèter dans la pire des manières ombres... Je ne sais plus lire, sœur, je ne puis plus ?

A force de patience, l'alguatène a comblé l'absence de son cœur pour s'empêcher de noyer. Tous ses mots-dits seront bientôt meandris, les flots des fleaux qui perdent leur accent et le reste suivra à veau-l'eau... Plus rien n'aura de limite, toute résistance sera conduite à l'échec pour un dernier pain de sel. Tout le monde à l'eau, il est grand temps de faire des vagues.

– Grand-Frère... C'était moi le nom de cette personne que tu as convoquée ?  
Ce n'est pas le sien qui apparaît la mère. Avec un caillon signifié comme pour tuer,  
je suis à genoux devant la Dignité pour un dernier acte de scribe. Chaque entaille de plus la  
plonge d'avance dans l'émouvement.  
– Je ne sais plus, Marinette ma chère...

**Neuf gouttes contre l'incendie :**  
**le ressassement textuel dans**  
*La petite fille qui aimait trop les allumettes*

## Introduction

Faire couler de l'encre est difficile ; faire couler des larmes peut l'être aussi. Sans doute Gaétan Soucy avait-il réussi les deux d'un même jet avec la *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Pourtant, le roman qui avait enflammé la critique littéraire en 1998 s'est depuis couché dans un cercueil de braises, salué d'une reconnaissance mémorielle aussi sincère que privée de commentaires abondants. Même un long-métrage éponyme réalisé en 2017 n'aura pas tiré le phénix de ses cendres. Curieux destin d'un livre qui suit le sort de sa propre narratrice, ironie d'un récit dont le souvenir brûle vivement, mais dont l'attraction s'est éteinte après une vingtaine d'années, presque au même âge que sa protagoniste. Une fin qui se refuse à elle-même en cherchant une renaissance, voilà toute la teneur du dialogue engagé par l'œuvre avec son lectorat autant que par son héroïne avec l'apocalypse.

Car *La petite fille* se présente avant tout comme un testament, celui d'une adolescente face aux événements éprouvants qu'elle traverse conséquemment au suicide de son père. Alors qu'elle vit avec son frère dans un manoir au cœur d'un domaine isolé, Alice Soissons se rendra au village voisin pour la première fois afin d'y trouver un cercueil. La rencontre des habitants ne sera pas anodine pour cet être dont le langage personnel entretient une confusion générale qui fausse tout son rapport au monde. Elle qui écrivait son journal dans une prose conjuguée au masculin découvrira, en même temps que le lecteur, qu'en réalité elle n'est pas un garçon, mais une fille. L'illusion tombe, mais la fiabilité du récit en souffre toujours, et bientôt les révélations qui couvaient sous certains termes opaques finissent par éclater. Le « Juste Châtiment », cette créature rampante et couverte de bandelettes qui depuis le début du roman languit attachée dans un caveau du manoir, est en fait la sœur jumelle d'Alice, quasiment paralysée par les brûlures de l'incendie qu'elle a provoqué accidentellement des années plus tôt. La mère des deux filles, ou plutôt le cadavre qu'il en reste, repose non loin dans une caisse de verre. Face à l'incursion tardive des villageois dans le domaine, Alice devra laisser sa sœur carbonisée et la dépouille maternelle derrière elle, se préparant finalement pour l'accouchement d'un enfant qu'elle porte incestueusement de son propre frère.

Au sein de cette intrigue où la justesse du langage est cruciale, la narration opérée au présent d'énonciation subit des retournements décisifs, si bien que la coïncidence apparente entre le temps

de l'histoire et le temps de l'écriture en ressort grandement fragilisée. Dans cette temporalité déjà problématique émerge en plus un phénomène notable : la récurrence de certaines formules laisse le lecteur incapable de se rappeler à quel moment il a déjà pu les rencontrer. Au long de cette histoire s'affirme une impression qu'on pourrait qualifier de « déjà lu », en ce qu'elle se caractérise par une réelle hésitation du lecteur face à un temps du récit qui lui paraît de plus en plus obscur.

S'ensuit un problème de repérage, car la répétition, dont le statut est souvent codifié dans la pratique musicale ou dans certains contes, renvoie habituellement à un instant identifiable. Pourquoi ce procédé n'est-il pas fonctionnel dans le roman de Soucy, et comment le texte perd-il son lecteur pour l'entraîner dans une errance temporelle ? La réitération est ici exactitude : plus qu'un simple rappel des événements passés, ce seraient, suivant mon hypothèse, les mêmes idées directement réécrites avec les mêmes mots par la narratrice. Avec son noyau dur et ses motifs plus rares, ce refrain confère un véritable rythme textuel au roman. La reprise tient donc le rôle de clef structurelle pour la narratrice, et malgré une énonciation visiblement chaotique, un relevé rigoureux des formules récurrentes dévoile une architecture souterraine dissimulée sous la plume effrénée de la jeune Alice, projetant dès lors l'herméneutique de l'œuvre sur une voie inattendue.

Parmi d'autres répétitions, la figure des « gouttes d'eau » se détache significativement en venant structurer le ressassement des blocs constitutifs du roman de Gaétan Soucy. Neuf fois transposé au singulier, ce syntagme emblématique de la comparaison évoque la ressemblance, se révélant crucial dans la quête identitaire que mène la narratrice jusqu'à sa sœur jumelle. La « goutte d'eau » articule ainsi un réseau textuel qui achemine par glissement la narratrice d'un bout à l'autre de son ressassement jusqu'à la résolution finale de l'intrigue. Par ses invocations successives, cette expression capitale viendra achever la reconquête du mystère familial, la narratrice embrassant une fin ouverte qui laisse en suspens son affrontement avec l'incendie. Tout se jouera pour elle dans sa capacité à écrire suffisamment jusqu'à pouvoir élucider les énigmes d'un passé qu'elle pourra transmettre, si le sort lui accorde une échappatoire, à l'enfant dont elle va accoucher à la fermeture du récit.

La critique ne s'est pas vraiment intéressée à savoir pourquoi une narratrice qui se dit elle-même si pressée par le temps en perd autant à se répéter. Ce paradoxe est-il vraiment insoluble, ou suit-il au contraire une logique interne ? Pour déceler les particularités de cette apparente contradiction, il faudra éclaircir les enjeux que soulèvent les reprises employées par l'instance narrative comme moteur du récit. Dans cette perspective, je parlerai de « ressassement textuel »

pour réunir les propriétés de la répétition formelle et du ressassement.

Un premier constat s'impose à qui interroge ce roman, et la plume effrénée de sa narratrice le signale immédiatement : la diégèse s'inscrit partiellement dans un imaginaire de la fin qui détermine l'opacité de sa langue, étrangeté qui retarde considérablement la résolution de l'intrigue en brouillant les référents sémantiques. L'espace y joue son rôle, le temps aussi : l'isolement du manoir favorise la créativité langagière de la narratrice et la longue coupure avec le monde fixe solidement ces déficiences.

Une fois posée cette situation d'apocalypse intime, tout l'enjeu du ressassement textuel sera de dévoiler le drame familial oublié des personnages eux-mêmes. Toutefois, ce phénomène de ressassement peut s'observer avec de multiples variantes : il habite de nombreux diaristes comme il caractérise parfois certains personnages. Entre le journal et le roman, le témoignage et la fiction, il faudra donc déblayer les sentiers du ressassement jusqu'à sa dimension textuelle, la meilleure pour appréhender l'écriture si singulière de *La petite fille*, la plus à même d'exposer son jeu d'hypothèses dont la compréhension distinguera un lecteur actif d'un lecteur passif.

Viendra finalement l'analyse approfondie des neuf gouttes d'eau et des termes clefs qui gravitent à proximité textuelle. À force de répétition, certaines formules s'ouvriront d'elles-mêmes pour livrer des éléments clés de l'intrigue. Mieux, c'est justement en les invoquant périodiquement que les explications éparses seront finalement rassemblées, Alice s'efforçant de recoudre au mieux ses souvenirs en lambeaux. Le lecteur actif pourra partiellement devancer certaines révélations du récit en suivant les indices qu'amène toujours la narratrice autour de ses gouttes d'eau. Suivre ces pistes textuelles, c'est explorer les deux énigmes du roman par des chemins de traverse : l'identité de la mère décédée et celle d'Ariane, sœur jumelle d'Alice devenue Juste Châtiment, dont les mémoires hantent ce testament. Pour soulager ses angoisses face à ce passé oublié, Alice n'aura pas d'autre choix que de l'affronter, mais avec une réelle précaution, sans se ruer ni s'attarder. Car il n'est pas ici question d'une course contre *la fin*, mais d'un équilibrage entre deux fins convergentes : d'un côté, les menaces matérielles qui signeront l'arrêt de l'écriture, et donc celui de l'enquête, potentiellement avant sa résolution ; de l'autre, une apocalypse intime, surchauffe psychologique en puissance qui interdit toute précipitation brutale dans la recherche de la vérité. Malgré ses tâtonnements et son allure éclatée, l'écriture d'Alice obéit donc à une dynamique interne, laquelle trouve son moteur dans le ressassement utilisé comme régulateur de vitesse pour résoudre le mystère familial au moment le plus opportun.

## I – Par le temps et par l'espace : la fin du langage

A peine ouvre-t-on la *La petite fille* que sa langue nous désarçonne par sa profonde singularité. Le style est déclaré : au lecteur de frayer son chemin de lecture parmi les premiers tremblements de cette plume infatigable et pressée. D'où viennent donc les secousses de ce flux textuel détraqué ? L'incipit a tout d'une avalanche, la chute du père jetant les premières lignes d'un glissement général dont les ravages enfleront à chaque page. Ces mots ouvrent un testament ; pire, ils sont les premiers aveux d'une langue en déroute : « Il nous fallait des ordres pour ne pas nous affaisser en morceaux, mon frère et moi, c'était notre mortier<sup>1</sup> ». Sur la pente de l'effondrement, la débâcle connaîtra plusieurs visages pour la jeune Alice Soissons. Temporalité, espace et langage : autant de masques qui ne suffiront pas à sauver les mirages d'un récit intérieur et familial menacé d'extinction.

Pour comprendre cet enchaînement, le « Temps de la fin<sup>2</sup> » détaillé par Bertrand Gervais offre un cadre initial mais insuffisant ici : son analyse se concentre uniquement sur la temporalité de *La petite fille*. Cette première démarche ne mentionne que brièvement les caractéristiques spatiales en se limitant à la description matérielle du manoir en ruines (*IF*, 112). On la prolongera donc pour cerner spécifiquement les implications du ressassement textuel dans le roman de Soucy. Il faudra dès lors articuler la transition temporelle à son inscription dans un cadre géographique donné, puisque le sujet impliqué dans le phénomène de répétition est justement tributaire de son environnement extérieur. Quelques extraits littéraires choisis montreront comment le ressassement peut en effet aboutir à des effets variables selon les configurations diégétiques propres à chaque œuvre.

Le Temps de la fin s'installe d'abord chez des sujets qui traversent des périodes de solitude ou d'isolement particulièrement prononcés. Le repli personnel de l'instance narrative s'accroît alors gravement. *Les Rêveries du promeneur solitaire* en sont l'exemple même, Rousseau déclarant dès la première promenade l'origine de son ouvrage :

---

<sup>1</sup> Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 1998, p.1. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (LP), suivi du numéro de la page.

<sup>2</sup> Bertrand Gervais, *L'imaginaire de la fin : temps, mots et signes. Logiques de l'imaginaire*, III, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2007, p. 123. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (*IF*), suivi du numéro de la page.

Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère, où je serais tombé de celle que j'habitais. [...] Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi<sup>3</sup>.

Si la retraite de Rousseau paraît paisible, c'est notamment parce que, malgré le blâme dont il afflige ses semblables, il reste libre de choisir l'exil, et au besoin d'en revenir. Ce n'est toutefois pas un luxe accessible aux narrateurs qui survivent en contexte post-apocalyptique ou dans celui d'apocalypse intime comme pour la narratrice de Soucy, car leur solitude est souvent imposée, notamment par les bouleversements environnementaux. Leur isolement découle d'une métamorphose irréversible du monde et non pas d'une décision personnelle, traçant une ligne claire entre eux qui sont entraînés sans véritable résistance par la marche du désastre, et un sujet comme Rousseau dont le destin solitaire découle surtout d'une certaine vision sociale.

Sans même la chercher dans une fiction post-apocalyptique où la solitude est hyperbolique, cette distinction fondamentale se manifeste parfaitement dans *La supplication*, œuvre traitant d'une catastrophe nucléaire réelle. Svetlana Alexievitch y retranscrit les témoignages recueillis auprès des victimes qui habitaient la zone désormais hautement radioactive de la centrale de Tchernobyl quand survint la surchauffe du 26 avril 1986. Pour celles et ceux qui ont choisi de rester vivre dans cet habitat contaminé après la catastrophe, la solitude n'est pas une affaire de considération philosophique. Du jour au lendemain, ces malheureux ont vu leur organisme exposé à une saturation radioactive entraînant souvent des effets durables et irréversibles, le fléau invisible les plaçant ainsi dans une situation ambiguë aux yeux de leurs contemporains, exactement comme l'Europe se défiait jadis de ses lépreux : « Après Tchernobyl, la mythologie de Tchernobyl est restée... Les journaux et les magazines se sont lancés dans une compétition pour écrire les choses les plus horribles. Il s'agit surtout de gens qui n'ont jamais mis les pieds ici et qui aiment les cauchemars<sup>4</sup> ». Pour ces irradiés qui n'ont « pas seulement perdu la ville, mais la vie entière (*LS*, 44) » commence alors un exil qu'aucun langage ne peut sauver.

---

<sup>3</sup>Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire* (Groupe « Ebooks libre et gratuits », s. d.), [https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/rousseau\\_reveries\\_promeneur\\_solitaire.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/rousseau_reveries_promeneur_solitaire.pdf), p.8.

<sup>4</sup>Svetlana Alexievitch, *La supplication : Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, Paris, J'ai lu, 2017 [1999], p.130. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (*LS*), suivi du numéro de la page.

La langue d'un solitaire comme Rousseau s'attache donc à décrire un environnement extérieur familier. La deuxième promenade le mène à travers des paysages naturels que rien de désastreux ne vient défigurer, son esprit passant librement d'une fleur à l'autre sans aucune perturbation<sup>5</sup>. À la suite de l'explosion du réacteur nucléaire, les victimes de Tchernobyl sont au contraire plongées dans une désolation où même les éléments les plus basiques sont souillés, le langage étant incapable d'en restituer un avertissement compréhensible : « L'eau serait-elle “sale” ? Mais de quoi parlaient-ils ? Elle a toujours été si pure ! (LS, 39) ». En réalité, tout est ici question de décalage : c'est parce que le langage ne s'adapte plus au monde en mouvement que l'écart se fait à la fois menace et source de détresse. Le système langagier du locuteur broyé par le désastre apocalyptique accumule son retard sur les événements et ne les rattrape jamais vraiment : le monde change, et il change trop brusquement. Comme des boulets qui trahissent leur usager, les mots défaillants s'attachent les uns à la suite des autres dans une longue chaîne qui entraîne une paralysie généralisée :

Après Tchernobyl nous vivons dans un monde différent, l'ancien monde n'existe plus. [...] Il s'est produit un événement pour lequel nous n'avons ni système de représentation, ni analogies, ni expérience. Un événement auquel ne sont adaptés ni nos yeux ni nos oreilles, ni même notre vocabulaire. Tous nos instruments intérieurs sont accordés pour voir, entendre ou toucher. Rien de cela n'est possible. Pour comprendre, l'homme doit dépasser ses propres limites. Une nouvelle histoire des sens vient de commencer... (LS, 31-32)

Et c'est quand survient cette rupture perçue comme une interruption du réel que le narrateur est transformé en prophète. « Plus d'une fois, j'ai eu l'impression de noter le futur (LS, 33) », conclut Alexievitch, partageant avec Rousseau ce sentiment – espoir rapidement déçu chez celui-ci – de ne pouvoir être véritablement compris que des « générations meilleures<sup>6</sup> » et à venir. La narratrice de *La petite fille* n'y déroge pas, elle qui, à la toute fin du roman, souhaite former une « grande famille à [elles] deux toutes seules (LP, 177) » avec l'enfant dont elle va accoucher, au point, fantasme-t-elle, que « personne ne viendrait mettre ses sales sabots dans [leur] existence (LP, 177) ». Ce rejet du présent reporte bien la confiance d'Alice sur une délivrance rêvée qu'incarne pour elle ce nouvel

---

<sup>5</sup>Rousseau, *Les rêveries*, op. cit., p. 13.

<sup>6</sup>Rousseau, *Les rêveries*, op. cit., p. 7.

être dont la venue au monde est imminente. Les temps futurs sont invoqués par ces narrateurs pour compenser une satisfaction retardée que le contexte immédiat leur refuse amèrement.

Avec ce second décalage d'ordre temporel qui se superpose à l'effritement du langage, *La supplication* illustre ce que Bertrand Gervais dépeint comme le « Temps de la fin » où se croisent *littéral et allégorique* :

Le premier permet de rendre compte de ce qui a été perdu et dont il ne reste que des ruines, et le second, de tendre vers ce qui commence à peine à apparaître, dans des effets de présence singuliers où anticipations et révélations se multiplient pour créer des paysages hallucinés (*IF*, 123).

Les victimes perdent toute notion de justesse dans leur usage du langage et s'en remettent à des analogies inadéquates, faute de pouvoir restituer le malheur qui les accable, comparant souvent, à titre d'exemple, l'évacuation d'urgence à « la guerre<sup>7</sup> ». C'est à travers la répétition, parfois dans un même témoignage, de repères dont la force d'évocation est codifiée, que le sujet va s'engager dans une démarche de répétition.

Mais pour comprendre entièrement *La petite fille* dans l'optique du ressassement textuel, le Temps de la fin doit être complété par une prise en compte des modalités spatiales qui gouvernent la diégèse. L'histoire du roman est celle d'une narratrice en quête de son passé. Au fil de la lecture et des renversements apparaît clairement l'existence d'une rupture mémorielle entre la situation d'énonciation et les faits qui l'ont façonnée. Un mystère plane sur l'époque qui a précédé la mort du père : il semblerait que la vie de certains personnages ait été totalement effacée du souvenir familial. La mère et la sœur oubliées seront ensuite révélées par la progression de l'intrigue comme le secret que le père voulait tant dissimuler à ses deux enfants encore indemnes, Alice et son frère.

Gervais insiste bien sur ce « monde qui s'est réinventé lui-même dans l'absence (*LP*, 112) ». À la suite du décès de la mère, l'absence est d'abord parentale et corporelle, mais elle mérite d'être élargie à une absence d'ordre matériel plus global. Pour que ce monde puisse se réinventer en brouillant le passé, il doit être coupé du reste de l'univers afin que ceux qui le composent n'aient pas l'occasion de voir leur langage trompeur érodé par leurs semblables. Lorsque l'inspecteur des mines et le prêtre du village expliquent à Alice qu'elle n'est pas un garçon mais une fille, c'est bien le langage mal maîtrisé de la narratrice qui apparaît comme source de la méprise. Pire encore, il ne

---

<sup>7</sup>« Comme si c'était la guerre ! (LS, 40) », ainsi que « Comme à la guerre ! (LS, 40) ».

fait aucun doute que cette erreur extraordinaire en cache bien d'autres, ce que l'intrigue confirme sans tarder en dévoilant la sœur jumelle d'Alice qui se cachait sous le nom du Juste Châtiment.

Peut-on alors imaginer pareille histoire au sein d'une ville très peuplée, ou même au cœur d'un simple village où il serait impossible de vivre enfermé sans contact langagier avec ses voisins ? Si le langage se cristallise dans cet usage faussé, si l'amnésie d'Alice semble perdurer, c'est bien parce que le père détient pour lui seul la mémoire dans ce manoir isolé bâti en retrait du village le plus proche. Et cette séquestration des souvenirs, cet effacement du deuil opéré par la manipulation paternelle, tout cela est possible uniquement parce que personne n'est autorisé à pénétrer le domaine ni à parler aux enfants, excepté quelques rares incursions forcées et les visites épisodiques d'un mendiant. Absence maternelle, absence de confrontation linguistique, la situation spatiale précède la transition temporelle du Temps de la fin et lui est même nécessaire dans ce roman.

A l'origine de cette langue étrange, il y a donc, comme le décrit Gervais, la crise originelle de l'incendie, complétée par la mort du père des années plus tard (*IF*, 115), mais également l'espace spécifique dans lequel a vécu la narratrice. C'est qu'en réalité, le décès paternel est plus qu'une simple étape chronologique. Lors de l'escapade au village qui lance Alice à la recherche d'un cercueil, il est la source même d'un déplacement qui transgresse les limites imposées depuis toujours et dévoile bientôt le malentendu langagier. Et il se différencie en cela de l'incendie fondateur et de la disparition maternelle, qui avaient au contraire verrouillé le territoire accessible à Alice et son frère en instaurant, justement, ces limites. De cette tragédie familiale datait l'isolement forcé dans lequel le père s'était enfermé avec ses enfants.

Pour être réellement perçu dans toute sa brutalité, le dévoilement langagier qui frappe Alice dans sa quête du cercueil doit ainsi être replacé dans une articulation entre le temps et l'espace. L'espace assure une continuité solide au temps : c'est dans un vase clos que s'établit une période de stabilité ininterrompue pour la narratrice. Il semble que la décennie passée au manoir n'ait connu aucun instant qu'elle puisse définir comme véritable point de bascule séparant sa vie en périodes multiples, ne serait-ce qu'entre l'enfance et l'adolescence. Dans ce récit souvent allusif et parfois obscur, il est bien difficile de repérer des passages qui distingueraient une Alice jeune d'une autre moins jeune. La narratrice ne s'exprime jamais sur son âge, sans doute parce qu'elle paraît avoir traversé son existence d'un seul trait jusqu'au lecteur<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> « Pour dire la vérité, je ne sais pas au juste depuis combien de temps je suis sur terre, mais il me semble que ça fait tellement longtemps. J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans (*LP*, 76). »

A chaque jour qui s'ajoute au compte de l'isolement, le temps préservé de tout changement aggrave la violence en germe du contact langagier à venir. Autrement dit, plus la réclusion familiale s'éternise, plus la perception faussée d'Alice se développe et s'enracine durablement. Le choc de l'étranger sera alors dévastateur, et ce en proportion du fossé sans cesse grandissant entre la narratrice et ses contemporains.

Si elle s'était exposée à une communication régulière avec les villageois, sa parole déficiente aurait pu s'ajuster progressivement à la réalité des faits, et ce dès les premières années qui ont suivi la catastrophe fondatrice alors qu'Alice avait seulement quatre ans<sup>9</sup>. Mais, après un silence social de presque quinze ans, il est bien trop tard pour corriger le tir sans dommage : l'époque paisible où une fréquentation naturellement accommodante était encore possible est révolue. À la place, c'est une intervention sociale trop tardive qui vient subitement briser ses certitudes puis déconstruire un par un ses repères fondamentaux, tels que sa propre identité et celle des autres membres de la famille. Car ce n'est plus un langage limité à quelques termes déficients qu'il s'agit de rectifier, mais bien une langue toute entière, fondée sur des référents illusoires, qui ne peut résister aux révélations successives et qui, incapable de surmonter le gouffre trop profond qui la sépare de ses contemporains, se désagrège jusqu'à devenir inopérante. Par une corrélation de l'espace et du temps, ce langage a suivi la voie d'une autonomisation qui lui est fatale une fois la confrontation entamée.

Concrètement, les aspérités de cette parole détraquée se signalent et s'intensifient tout au long du récit. Abondante en « ramentevances (*LP*, 124) » et autres archaïsmes, la langue d'Alice souffre de multiples subversions syntaxiques et lexicales à même sa base. Le monde est par ailleurs maintenu dans une vision hyperbolique, les femmes, soit « putes (*LP*, 71) », soit « vierges (*LP*, 71) », se voyant ainsi réparties dans deux catégories radicalement opposées, sans nuance possible.

Dans son empressement face à la fin approchant, la narratrice s'enfoncera encore plus profondément dans ce dérèglement langagier, allant jusqu'à intervertir certains mots. Par manque de temps, ne trouvant pas les termes adéquats, elle forcera ceux qui leur ressemblent phonétiquement à se faire passer pour les signifiants qui lui échappent. Ainsi

---

« Je n'étais plus que la mémoire de ce bal d'un autre temps, et je vais vous dire, j'avais l'impression que tout cela appartenait à mon enfance la plus lointaine, si j'en ai eu une (*LP*, 113) »

<sup>9</sup> L'âge d'Alice et de sa jumelle Ariane lors de l'incendie originel ne seront dévoilés qu'à la toute fin du roman.

l' « arquebuse (*LP*, 140) » du frère qui tue l'inspecteur des mines devient-elle une « cornemuse (*LP*, 140) ». À mesure que le récit avance et que son terme se profile, tout son langage est précipité sur cette pente qui décrédibilise sa plume effrénée et percute le fond de l'escroquerie lorsque la narratrice affirme que son grimoire est en réalité composé d'un seul caractère, « la lettre l, en cursive (*LP*, 175) ».

De cette situation où la validité du langage est menacée de toute part émergent certaines habitudes d'écriture qui trahissent son effritement. La plus frappante consiste sans doute à répéter fréquemment « c'est ainsi que ça se nomme » (*LP*, 21), avec de légères variantes que l'on décompte vingt fois des premières aux dernières pages et qui s'appliquent aux objets les plus simples (« aimant [*LP*, 30] » ; « bambin [*LP*, 49] ») comme aux plus farfelus (« chameau à queue [*LP*, 172] »). Cette insistance métalinguistique vient conforter la particularité de cette langue : Alice entend confirmer qu'elle ne se trompe pas et demande implicitement à son lecteur de bien vouloir l'accepter, comme pour sécuriser régulièrement ses propres référents et mieux verrouiller leurs frontières sémantiques. La narratrice sait pourtant que son langage est inadapté : la visite du village lui en a bien révélé les faiblesses, et la voilà multipliant les précautions discursives (« je dis la chose comme elle m'apparaît [*LP*, 23] » ; « si on voit ce que je veux dire [*LP*, 98] » ; « si je me fais bien comprendre [*LP*, 131] » ; etc.). Ces irruptions correctives ne suffisent pas à sauver un récit en grande partie défiguré qui, s'il restitue assez mal le présent, rend encore moins justice au passé. Il s'agira pour Alice de suivre une ligne de crête conciliant les deux versants contradictoires de son itinéraire : le dévoilement de la vérité et la résistance de son langage. Cette prise de conscience ne l'empêchera pas de persister dans ses erreurs pour s'engouffrer tête la première dans une fuite en avant qui lui donnera, espère-t-elle, le temps nécessaire pour accoucher de son enfant.

De fait, si celui-ci incarne pour elle un avenir plus clément, c'est bien parce qu'elle espère l'élever dans sa propre langue, en faire un répondant qui, lui, pourra la comprendre : « Elle apprendrait à lire avec moi (*LP*, 178) ». Car seul un être vierge de toute connaissance linguistique serait le réceptacle idéal, façonné dès le berceau pour recevoir ce langage unique comme langue maternelle afin d'en prolonger l'usage. Il deviendrait alors un deuxième locuteur grâce auquel Alice pourrait sortir de son isolement, non pas en s'ajustant à ses semblables, mais en essaimant sa propre langue de sorte à rester éternellement dans l'illusion qu'elle s'efforce de conserver : « Nous vivrions tellement ensemble, et si près l'une de l'autre, qu'un sourire commencé sur mes lèvres se terminerait sur les siennes... (*LP*, 177) ». Pour la narratrice, la transmission est finalement

synonyme de survivance personnelle, l'opportunité rêvée de sauver l'usage de son langage agonisant en vue de maintenir le monde qui l'a fondé.

Une fois posée cette situation d'apocalypse intime où l'espace isolé vient encadrer le Temps de la fin qui menace l'intégrité du langage, tout l'enjeu du ressassement textuel sera de dévoiler le drame familial oublié des personnages eux-mêmes. À force de répétition, certaines formules s'ouvriront d'elles-mêmes pour livrer des éléments clés de l'intrigue. Mieux, c'est justement en les invoquant périodiquement que les explications éparses seront finalement rassemblées, Alice martelant son passé à coups de reprises pour fendre l'écorce du souvenir

## II – Le ressassement textuel

Si la répétition peut être mécanique, calculée, prévue et même organisée, le ressassement apparaît plus hésitant, voire – ce qui s’insère bien dans un monde livré au chaos des fins dernières – plus anarchique. L’esprit ressasse, cherche, tâtonne, essaye, sans forcément mesurer toute la portée de son obsession. C’est pourtant un enjeu vital de ce phénomène, puisqu’il traite bien souvent de questionnements existentiels, parmi lesquels figure l’identité même du locuteur. Les hantises du sujet s’y tapissent, il les gratte et remue le ciment de son identité profonde par son travail de reprise. Ainsi Michel Braud parle-t-il d’un ressassement « donné comme la structure même de l’existence<sup>10</sup> ». Presque malgré nous, par-delà nos propres censures, c’est dans l’intimité cachée du journal que se livrerait le véritable moi par ses lubies recueillies par le papier. Échappant en quelque sorte au diariste, l’obsession ressassée serait plus vraie que tout autre type d’écriture, même autobiographique, qui relève au contraire d’un effort de composition.

Ici se profile une dimension statistique de la connaissance de soi. C’est par ses accumulations que le ressassement définirait précisément, mieux que tout autoportrait ou description extérieure, ce qui caractérise le sujet. Cette observation pragmatique s’attache à relever les mots saillants d’un locuteur, à départager ce qui chez lui fait quantité de ce qui émerge plus rarement, et fonde en partie mon relevé des occurrences qui parcourent le roman de Soucy.

Toutefois, la récurrence des thèmes ne se cantonne pas à la récurrence des mots : Michel Leiris aborde, étoffe et poursuit les thématiques majeures de *L’âge d’homme* sans l’intermédiaire d’une formule spécifique ou d’un syntagme précis<sup>11</sup>. Ses obsessions sont bien celles d’un ressassement perpétuel et contrôlé ; simplement, il les délivre dans une langue finement ciselée qui évacue toute répétition formelle visible. L’angoisse existentielle habite l’œuvre mais nous parvient largement recomposée, articulée par une macrostructure qui diffuse le matériau brut au long des pages et des chapitres tout en diluant ses aspérités.

C’est donc du ressassement *textuel* qu’il faut traiter pour bien cerner la particularité de *La petite fille*. Ce syntagme englobe précisément la trace du ressassement à travers la forme

---

<sup>10</sup>Michel Braud, « Ressasser l’existence », dans *Écritures du ressassement*, 15, Bordeaux, Presses universitaires, coll. « Modernités », 2001, p. 177.

<sup>11</sup>Michel Leiris, *L’âge d’homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1939.

particulière de la répétition formelle, c'est-à-dire l'usage réitéré de mots similaires. Le ressassement exigera nécessairement d'être canalisé par la répétition : les deux sont ici distincts mais indissociables.

Ceci établi, que cherche donc le sujet qui ressasse ? Charles Juliet l'explique pour sa part par un mouvement à double sens, paradoxal mais souvent ressenti comme nécessaire :

Au lieu d'avancer, je piétinais encore et je ne pouvais éviter de ressasser. Mais ce ressassement portait en lui ce qui allait me permettre de m'en évader.

Ne plus ressasser, c'est avoir gagné une liberté, agrandi son espace intérieur, être en mesure de formuler ce qui s'offre comme étant de l'inconnu.

Pourtant, quand on est aux ordres d'une invariante nécessité, écrire, c'est dire inlassablement une même chose, mais la dire en la renouvelant, en l'abordant sous plusieurs angles, en donnant à voir ses différents aspects<sup>12</sup>.

Le ressassement vient ici soigner la tyrannie de l'unique, du simplifié et du monotone. Il permet un dépassement de l'errance existentielle grâce auquel sont surmontées les angoisses profondes. Le sujet échoue d'abord à surmonter une épreuve : il y revient avec un travail de reprises et, à mesure que la connaissance de l'obstacle s'affine, ses entraves se dissipent. Lorsque le choc initial ne suffit pas à briser la résistance, c'est par une guerre d'usure que le locuteur blessé relance sa progression.

Mais resserrons le spectre de ces propos à l'inévitable relation établie plus tôt entre la solitude et l'environnement qui la façonne. Au cœur d'un contexte extrêmement chaotique, peut-on vraiment conserver une issue aussi (facilement) salutaire, celle du locuteur non menacé qui, à force de reprises, finit par triompher de ses angoisses ? Plus intense cette fois-ci, le point de départ obéit pourtant aux mêmes réflexes : pris dans un environnement apocalyptique, l'être physique menacé cherche un abri pour assurer sa conservation. Dans les replis de son for intérieur, son refuge est le ressassement. De fait, un sujet dominé par la souffrance est susceptible de répéter ses pensées : c'est là un témoignage de son attachement à ce qu'il connaît déjà, tout terrain connu étant, comme dans la réalité matérielle, source de sécurité pour celui qui l'apprivoise. En définitive, c'est surtout le point d'arrivée qui est beaucoup plus susceptible de tromper les espoirs du sujet, la délivrance espérée risquant fort de tourner à l'échec langagier.

---

<sup>12</sup>Charles Juliet, « Comme un fauve en cage », in *Écritures du ressassement*, Bordeaux, Presses universitaires, coll. « Modernités », 2001, p.298.

Dans ce dernier cas, le phénomène de ressassement condamne le sujet à un retour perpétuel et stérile. Celui-ci se manifeste alors par une récurrence des mêmes objets dans les monologues des victimes frappées par l'apocalypse, globale ou intime, sans que jamais ce stade de souffrance, insuffisant pour exprimer précisément l'intensité des bouleversements, ne puisse être dépassé. Alexievitch rappelle que nombre de répétitions ont marqué les témoignages réels recueillis dans *La supplication*, touchant à l'incapacité des habitants à décrire la nouveauté d'une telle catastrophe, et qu'elle a jugé indispensable de conserver :

De tels aveux se répétaient, et, volontairement, je n'ai pas retiré ces répétitions de mon livre. En fait, il y a beaucoup de répétitions. [...] Je ne les ai pas enlevées non seulement à cause de leur véracité, de leur « vérité sans artifice », mais encore parce qu'il me semblait qu'elles reflétaient le caractère inhabituel des faits. Chaque chose reçoit son nom lorsqu'elle est nommée pour la première fois (*LS*, 41).

Ainsi les témoins adoptent-ils inconsciemment une attitude qui tend au déni pour mieux se protéger de ravages psychologiques, telle une résidente restée vivre sur les lieux du drame qui affuble son nouveau chat, trouvé après la catastrophe, du même nom que l'ancien récemment disparu (*LS*, 43), comme si le bonheur déchu pouvait renaître et perdurer par la passation d'une onomastique compensatoire. C'est cette conception de la répétition conçue comme duplication, c'est-à-dire comme phénomène fermé car limité à une double occurrence, qui incite Laurence Perron à lire *La petite fille* comme une œuvre où la gémellité est source d'un « retour du même<sup>13</sup> » empêchant l'émancipation de la narratrice.

Dans cette situation de boucle sans résolution, le narrateur doit se faire écrivain pour tenter de revitaliser le langage. Toutefois, dans le cas de *La supplication*, la distinction est nette entre les victimes, soumises au ressassement, qui ont vécu le drame, et Alexievitch, venue ensuite à leur rencontre sans avoir directement subi la catastrophe. Entre le sujet qui expérimente un ressassement passif et l'écrivaine qui se saisit de ce phénomène pour forger un récit collectif, la séparation semble infranchissable. S'il paraît envisageable que la narratrice principale (puisque, malgré les apparences, c'est bien la voix d'Alexievitch qui par son travail littéraire a unifié l'ensemble des

---

<sup>13</sup>Laurence Perron, « Gaétan Soucy et Wajdi Mouawad: l'asile du langage », in *Revue Chameaux*, n°10 hiver 2018, consulté le 9 mars 2019, <https://revuechameaux.org/index.php/numeros/mensonge/gaetan-soucy-et-wajdi-mouawad-lasile-du-langage/>.

témoignages) puisse endosser un rôle d'allure quelque peu salvateur pour la mémoire des malheureux, c'est bien parce qu'elle-même n'a pas été affectée de plein fouet par Tchernobyl. Les victimes semblent pour leur part condamnées à ne plus pouvoir s'extirper du cercle langagier déficient où les a plongés le désastre nucléaire.

Braud, Leiris, Juliet, Alexievitch, tous offrent des échantillons de ressassement instructifs, mais leurs réponses doivent maintenant être ajustées en fonction de la particularité de *La petite fille*. Car ces textes, témoignages ou journaux intimes, se présentent comme des écritures autobiographiques d'une expérience, et il faut en cela les distinguer du récit fictionnel d'un roman : celui-ci obéit à une intrigue que le ressassement peut modeler comme un procédé expressément choisi par l'instance narrative. La présence de ce dernier s'explique alors en fonction d'un objectif littéraire, et peut être analysée comme une composante à part entière de l'œuvre. En tant que produit fini, le texte fictionnel atteste d'un ressassement recomposé, somme toute artificiel, qui n'appartient déjà plus à l'auteur mais à une instance narrative qui s'en dissocie.

De là une différence fondamentale sous des finalités communes : si le ressassement, consciemment ou non, a pour effet de résoudre des questionnements existentiels, celui qui scande le témoignage ne dépasse jamais l'acte en cours d'exécution. Libre de tout schéma préconçu, il glisse spontanément sous la plume, tandis que la fiction, orchestrée par l'écrivain, est bien plus unifiée que ses manifestations dispersées ne pourraient le laisser penser. Aussi le ressassement d'un locuteur réel demeure-t-il toujours temporaire et fuyant, là où celui d'un récit achevé se rend accessible dans sa totalité textuelle.

Cette divergence justifie qu'on puisse supposer une contribution des mots répétés au fonctionnement d'une intrigue. Au contraire de la réalité qui soutient le témoignage, c'est bien parce qu'une diégèse est limitée qu'on peut y envisager le ressassement comme une tendance motivée, un jeu, même, dont on peut tenter de cerner les règles. À bien des égards, *La petite fille* profite de cette logique et s'amuse avec la coopération pragmatique qu'elle exige de son lecteur pour actualiser le sens de l'œuvre. Le narrateur qu'on pensait suivre, c'est une fille qui s'ignore ; on lui donnait alors la maternité du titre, jusqu'à ce que sa sœur jumelle démasquée ne la réclame pour elle-même. « Mais de quoi diable parle-t-on ?<sup>14</sup> » : la question d'Umberto Eco est par deux fois au moins rebattue dans ce roman.

---

<sup>14</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula: le rôle du lecteur, ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, coll. « Le livre de poche », 1985, p. 116.

En fait, le problème est plutôt de savoir de quelle manière le Lecteur Modèle [...] est orienté à la reconstruction du topic. Le signal est souvent explicite : c'est le titre précisément, ou une expression manifestée, qui dit de quoi le texte veut s'occuper. Parfois, au contraire, le topic reste à chercher. Le texte l'établit alors par la réitération très évidente d'une série de sémènes, autrement dit de *mots clefs*. Ces expressions clefs peuvent aussi, au lieu d'être distribuées abondamment, être placées uniquement en quelques points stratégiques. En ce cas, le lecteur doit, pour ainsi dire, flairer quelque chose d'exceptionnel dans un certain type de *dispositio* et, à partir de cela, hasarder sa propre hypothèse. Bien sûr, l'hypothèse peut se révéler fausse [lorsqu'une œuvre] suggère un topic et dans les faits en développe un autre. C'est la raison pour laquelle, *a fortiori* quand un texte est complexe, la lecture n'est jamais linéaire ; le lecteur est contraint de regarder en arrière, de relire le texte, plusieurs fois même, parfois en recommençant par la fin<sup>15</sup>.

Dans cette définition générale du « topic », Eco encourage le repérage de certains « *mots clefs* » pour guider l'interprétation, sa théorie pragmatique donnant la coopération du lecteur comme nécessaire à la meilleure réception d'un texte narratif.

Emmanuelle Prak-Derrington prolonge précisément cette conception dans notre perspective, celle des reprises textuelles : « la répétition, affirme-t-elle sans la distinguer du ressassement, impose un examen attentif de l'unité répétée, nous contraignant à y voir et comprendre plus que ce que nous y avons vu la première fois<sup>16</sup> ». La réitération obligerait donc le lecteur à s'interroger, associant ainsi reprise et insistance. La répétition, volontaire, « structure – parce qu'elle crée des liens verticaux – et thématise – en rendant visible les motifs fondamentaux, ou l'hyperthème<sup>17</sup> ». Le hasard n'aurait aucune part dans ce phénomène, utilisé en réalité comme élément structurel, voire comme un outil d'articulation narrative.

Avec Eco et Prak-Derrington réunis émerge un dédoublement crucial pour l'analyse de *La petite fille* : la résolution de l'intrigue est atteignable par des itinéraires de lecture multiples. Le lecteur passif empruntera la voie qui lui fera attendre le dénouement de manière linéaire par le

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>16</sup> Emmanuelle Prak-Derrington, « Récit, répétition, variation », dans *Récit, répétition, variation*, Aix-en-Provence, coll. « Cahiers d'études germaniques », 2005, p. 3.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 11.

simple déroulement de la lecture. Les réponses lui parviendront par blocs compacts, à titre d'une, peut-être deux, révélations majeures sur le passé familial de la narratrice. Au contraire, le lecteur actif le devine presque par anticipation : il croise les indices textuels, compare attentivement et rebrousse chemin, s'interroge sur les occurrences qu'il suppose significatives. Sa compréhension de l'intrigue est beaucoup plus *progressive*, échelonnée au fil du récit par le travail de ressassement de l'instance narrative.

Concrètement, c'est à travers l'analyse de chaque « goutte d'eau » (*LP*, 32) faisant l'objet d'un ressassement qu'il s'agira de voir s'il existe bel et bien un décalage de vitesse entre ces deux cheminements : le lecteur actif obtient-il des éléments de réponse plus rapidement que son homologue passif ? Considérés tous deux à un même point du texte, le premier serait alors, pour ainsi dire, *en avance* sur le deuxième. Pour le moment, il suffira toutefois de déterminer si le ressassement textuel déployé par la narratrice de *La petite fille* échoue ou réussit à lui procurer un certain apaisement vis-à-vis de ses propres doutes identitaires.

En délaissant la dimension textuelle du travail de reprise, Jean-François Hamel récuse tout aboutissement salvateur pour la jeune Alice. Il la décrit profondément habitée par une douleur enracinée dans une mémoire incertaine, et y reconnaît la marque d'un blocage dont la répétition est surtout une conséquence :

Cette représentation d'une parole assujettie au passé et incapable de s'en libérer est le signe d'une grande mélancolie, au sens que Freud conférait à ce terme, c'est-à-dire le ressassement d'une perte non reconnue qui rend dès lors le deuil impossible. [...] Et c'est à la mélancolie qui berce ces prosopopées que Gaétan Soucy, plus près de nous, semble dédier *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, probablement pour la rappeler à la conscience et amorcer ainsi un travail de deuil<sup>18</sup>.

Il est vrai que le roman de Soucy aligne des motifs récurrents selon une logique d'apparence désordonnée, soumise à des variations d'intensité entre des développements étalés et des éclats plus sporadiques mais fulgurants. De prime abord, l'ensemble ne se laisse saisir que dans une impression globale, car les diverses implications du langage, parfois discrètes, s'effacent toutes derrière un seul de ses aspects, le plus frappant, qui réside dans les créations originales de cette écriture si

---

<sup>18</sup>Jean-François Hamel, « Tombeaux de l'enfance. Pour une prosopopée de la mémoire chez Émile Nelligan, Réjean Ducharme et Gaétan Soucy », *Globe: Revue internationale d'études québécoises* 4, n°1 (2001), <https://doi.org/10.7202/1000603ar>.

étonnante<sup>19</sup>. C'est pourtant une logique progressive qui se dévoile si cette mélancolie est examinée attentivement. Se dégagent alors plusieurs blocs constitutifs, unifiés par la répétition de termes similaires, comme le décèlera l'analyse des gouttes d'eau.

Laurence Perron voit pour sa part la parole écrite comme outil pour « quitter le piège du même<sup>20</sup> », en imposant une limite à l'efficacité réelle de la répétition :

L'acte d'écriture testamentaire est présenté comme salvateur, mais celui-ci ne donne lieu, nous révèle-t-on à la fin du récit, qu'à une suite de L cursifs qui ne font sens que pour la narratrice : ainsi le chemin par lequel advient la délivrance se résume, sur le papier, à une reproduction infinie du même caractère typographique. S'agit-il vraiment là d'une forme d'émancipation et, si oui, peut-on alors parler d'un affranchissement qui passerait par la création de sa propre logique du même, qui soignerait de l'emprise du père pour produire, en lieu et place, une mainmise sur le corps et l'esprit toute personnelle, mais toujours aussi asphyxiante<sup>21</sup> ?

Malgré l'impasse qui semble triompher, le ressassement ne conduisant qu'à troquer un enfermement contre un autre, la potentialité d'une libération est ici suggérée. C'est précisément cette délivrance espérée que la composante *textuelle* du ressassement permettra d'explorer, en extrayant le phénomène de répétition de l'enfermement aveugle et circulaire pour l'inscrire dans une véritable progression narrative. Si une structure identifiable soutient textuellement la reprise des propos et relie ensemble leurs occurrences, le ressassement peut vaincre l'impasse mécanique qui le confine au sempiternel retour d'un même stérile. Un langage habilement utilisé ramènera donc son locuteur vers l'issue heureuse, celle du dépassement de l'errance existentielle, l'aidant finalement à résoudre ses questionnements identitaires.

Le roman *Transcolorado* présente une application concrète de la méthode de l'affinement sémantique. Catherine Gucher y scande l'avancée de son récit poétique par un motif d'origine biblique qui ouvre l'incipit. En parallèle à cette invocation majeure, l'œuvre aligne également des

---

<sup>19</sup>Aurélien Boivin, « *La petite fille qui aimait trop les allumettes* ou la métaphore du Québec », *Québec français*, n° 122 (2001), p. 92.

Laurent Laplante, « L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf », *Nuit blanche*, n° 74 (1999), p. 11.

Les exemples abondent, car c'est principalement la créativité de ce langage étonnant qui a à elle seule concentré les regards de la critique dans sa quasi-totalité, les autres implications langagières ayant été quelque peu délaissées.

<sup>20</sup>Perron, « Gaétan Soucy... », *op.cit.*

<sup>21</sup>*Idem.*

thématiques secondaires, l'une d'entre elles illustrant clairement l'action libératrice du ressassement. Dès la première page, la narratrice introduit ses préoccupations vis-à-vis des « histoires d'Apaches<sup>22</sup> », et les attache immédiatement à un certain « couteau d'Apache (*TC*, 7) », syntagme précisément répété à plusieurs reprises dans le premier chapitre<sup>23</sup>. Le deuxième chapitre vient ensuite éclaircir ses interrogations :

Encore une histoire d'Apaches. Sauf qu'en y réfléchissant bien, après ces heures loin de lui, il m'est apparu que Tommy n'avait rien d'un Apache. Je me suis souvenue d'autres tribus indiennes [...]. Bien sûr que Tommy n'était pas un Apache puisque les Apaches sortaient juste de la cervelle du type de la grange, à côté de la ferme de mon père [...]. Je triturais dans mes mains le stetson et je me suis souvenue des Indiens de Harry : les Cheyennes. Je me rappelle que Harry racontait qu'ils étaient encore plus rusés que les Apaches et je ne sais pas si je l'ai inventé à ce moment-là mais il me semble qu'ils devaient être aussi plus silencieux et moins guerriers. J'en étais sûre maintenant et je me trouvais vraiment idiote d'avoir pu penser que la balafre de Tommy venait d'un couteau apache. Si j'avais su avant qu'il s'agissait des Cheyennes, peut-être serais-je restée avec lui. Comment savoir ?

Le jour pointait presque quand je me suis endormie et j'étais vraiment contente d'avoir troué le cuir aux Apaches pendant cette première nuit dans la communauté (*TC*, 49-50).

Dans ce passage où le mot « Apache » se voit sollicité avec insistance dans un espace textuel très concentré, la narratrice affine son travail mémoriel et trouve une nouvelle réponse, plus précise et plus conforme à la réalité passée de son existence. C'est bien à force de répéter le terme clef qui structure ce souvenir particulier qu'elle finit par élargir ses recherches en opérant le glissement d'une tribu à une autre : le détour par les « Cheyennes » répare la mémoire défaillante en remplaçant chacun des deux groupes dans un rôle éclairci. Le terme possiblement correct remplace celui qui l'étouffait, et l'instance narrative parvient à de nouvelles conclusions pour élucider les réminiscences qui la travaillent, au point de considérer que c'est « déjà une affaire de réglée (*TC*, 50) ». Cette dernière affirmation aux allures de bilan réflexif indique que l'instance narrative

---

<sup>22</sup>Catherine Gucher, *Transcolorado*, Montfort-en-Chalosse, Gaïa, 2017, p. 7. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (*TC*), suivi du numéro de la page.

<sup>23</sup>On relève deux occurrences dès la page d'introduction (*TC*, 7) et une autre cinq pages plus loin (*TC*, 12).

s'appuie ici sur une conscience aiguë de sa propre tendance au ressassement. La narratrice l'emploie presque comme un outil et bénéficie des vertus de ce phénomène salvateur pour l'intériorité du sujet, se plaçant donc d'elle-même dans une recherche existentielle assumée.

C'est ce qui la différencie en grande partie de son homologue de *La petite fille*, qui au contraire ne remarque pas sa propension à répéter textuellement le même langage lorsqu'elle évoque les éléments cruciaux de sa quête identitaire. Loin de profiter d'une situation calme, la narratrice de Soucy se dit elle-même pressée par le temps<sup>24</sup>, privée de toute possibilité de se relire et, par conséquent, condamnée à une transcription spontanée qui révèle une coïncidence apparente entre le temps de l'histoire et le temps de l'écriture. Les neuf occurrences de la goutte d'eau semblent ainsi découler d'un réflexe incontrôlé sur le bord de la panique plutôt que d'une habileté littéraire sagement exploitée. Et s'il y a bien une progression souterraine de l'intrigue par glissement sémantique d'un paradigme à l'autre, celle-ci n'est pas vraiment volontaire mais résulte surtout de la menace extérieure qui, par la force des choses, pousse la jeune Alice dans ses retranchements langagiers les plus profonds.

Il apparaît donc envisageable qu'un narrateur puisse d'une part s'efforcer sciemment de répéter des thèmes qui lui sont chers, et d'autre part ressasser textuellement des termes qui engagent pour lui des enjeux existentiels sans s'en rendre compte, soumis en cela à des facteurs d'énonciation particuliers comme la peur ou l'inattention. Conscience et inconscience : deux attitudes conciliables qui caractérisent la narratrice de *La petite fille*. De fait, Alice affirme au moins à deux reprises qu'elle se répète : d'abord pour un passage qu'elle dit réécrire de manière identique : « Je répétais à peu près textuel le paragraphe d'en haut (*LP*, 97) » ; ensuite pour sa propre graphie qu'elle affirme n'être composée que de lettres « *l* en cursive (*LP*, 175) ». On le voit cependant, ces observations n'engagent pas d'enjeux fondamentaux pour la narratrice, mais concernent la dimension purement matérielle de son journal. L'adolescente démontre à la fois une inconscience du ressassement textuel existentiel, ainsi que, pour une infime partie, une conscience d'une répétition occasionnelle en ce qui concerne la composition de son ouvrage.

À la lumière de cette posture d'énonciation, il convient maintenant d'analyser les traces textuelles du phénomène de ressassement dans le roman de Gaétan Soucy.

---

<sup>24</sup>(*LP*, 127, 128, 141, 164, 168, 179).

### III – Neuf gouttes d'eau

Nombre de répétitions balisent le récit de *La petite fille* : « C'est ainsi que ça se nomme (LP, 21) », par exemple, totalise vingt occurrences sur l'ensemble de l'œuvre. Il faut donc le préciser d'emblée, ce n'est pas par son abondance que la « goutte d'eau » se démarque vraiment du reste du texte : sur ses 180 pages, le roman ne la comptabilise qu'à neuf reprises au total. Face à cette fréquence relativement faible, pourquoi privilégier ce syntagme plutôt qu'un autre ?

Il faut d'abord se souvenir que la seconde partie du roman s'ouvre justement sur l'image des « vases communicants (LP, 93) » que la narratrice associe à un trio composé de son père, son frère, ainsi qu'elle-même, soit les membres de sa famille qui ont échappé et survécu indemnes à l'incendie de la crise originelle. Ce lien tissé par Alice elle-même laisse déjà présager que l'élément liquide de ces vases attache symboliquement les personnages principaux aux neuf gouttes d'eau.

Mais surtout, ces irruptions discrètes ne sont jamais anodines, car elles balisent le fil des souvenirs et convoquent une série de thèmes, toujours les mêmes, qui gravitent à proximité de ce déclencheur mémoriel. La goutte d'eau acquiert une portée narrative : elle n'est pas isolable pour elle-même et engage en réalité un ensemble auquel elle ne peut pas être arrachée. Faire tomber une goutte d'eau dans ce roman, c'est immédiatement tirer à soi toute une série de motifs qui lui sont attachés. C'est, en somme, un raccourci sémiotique qui soude différents éléments clés de l'intrigue dans ce qui s'apparente à des *blocs constitutifs*, un pour chaque goutte, neuf au total.

Ou plutôt *huit*, devrait-on dire, car la deuxième goutte mérite en réalité d'être retirée du compte. Non pas que le relevé soit établi de manière arbitraire, mais cette occurrence particulière est une exception qui semble confirmer la règle : privée des termes clefs qui gravitent autour des huit autres, elle agit comme un test qui distinguera non pas le lecteur actif du lecteur passif, mais, pour hisser d'un cran la coopération pragmatique, un lecteur actif pressé d'un lecteur actif plus observateur. La résolution du premier mystère majeur de l'œuvre précisera cette différence de degrés : il s'agit du dévoilement de l'absence maternelle, ouvert par les questions du curé et de l'agent lors de la visite d'Alice au village (LP, 70). Le second mystère du roman masque pour sa part, et ce jusqu'à la dernière page (LP, 179), la culpabilité de la sœur jumelle dans l'incendie des origines. Cette deuxième énigme détaillera le travail progressif accompli par la narratrice pour surmonter ses angoisses existentielles.

Au fil des huit blocs, ces deux secrets de l'intrigue concentrent autour d'eux des termes

significatifs qui apparaissent de manière frappante. Un relevé systématique laisse ainsi constater que ces multiples évocations coïncident chaque fois avec la présence d'une goutte d'eau. La mère a pour elle trois formules distinctives : « pute », « vierge », ainsi qu'une déclinaison de parfums agréables (« sentant bon », « fleurait bon », « sentait bon et tendre et frais », etc.). La jumelle de la narratrice en réunit d'autres : « sœur » (ainsi que ses substituts « angelote » et « bambine »), « planchette » et « yeux ». C'est bien grâce au ressassement textuel que les enjeux propres à chacune de ces pistes mitoyennes seront abordés.

Commençons donc par le mystère maternel, plus condensé et rapide dans sa résolution. Il s'étend de la page 70, qui vient l'ouvrir dans l'entourage textuel direct de la troisième goutte à travers l'interrogation des villageois, jusqu'à la page 149, qui le clôture à proximité immédiate de la sixième goutte par l'intrusion de l'inspecteur des mines dans le domaine. Entre ces deux passages, le lecteur passif suit linéairement le récit pendant 80 pages et attend la révélation que celui-ci lui apporte naturellement à la page 149. Le lecteur actif, au contraire, peut l'avoir anticipé par un travail d'association sémantique, et ce dès la page 125, soit avec vingt-cinq pages d'avance.

Comment s'y prend-il ? Il faut examiner une par une les étapes de la lecture active. La première apparition du terme « mère » rappelle soudainement que celle-ci est la grande absente du roman, plus encore que la sœur jumelle dont l'existence, on le verra plus tard, est suggérée dès les premières pages. « Est-ce qu'il n'y a pas ta mère qui vit avec toi ? (*LP*, 70) » : la question est d'un étranger, totalement ignorant de la situation familiale qui régit le manoir des Soissons. Par cette demande qui provoque une remontée de souvenirs vagues chez Alice, l'agent de police enclenche un engrenage textuel que l'adolescente fait grincer immédiatement : « Il n'y a jamais eu de puttes à la maison [...] Toutes les mères sont des puttes mais on peut aussi dire saintes vierges si ça nous chante, la nuance est infime. (*LP*, 70) ». Et à mesure que s'allonge l'interrogatoire, l'extravagance s'épaissit :

Mais parlant de puttes, j'essayai de leur expliquer qu'il me semblait bien avoir une très lointaine remembrance, d'une sainte vierge qui m'aurait tenu sur ses genoux en sentant bon, et même d'une angelote sur l'autre genou de la vierge au doux parfum, et qui m'aurait ressemblé comme une goutte d'eau, ainsi que mon frère essayait de m'en convaincre. Mais était-ce là un souvenir ? Et était-ce là une pute ? (*LP*, 71)

Ces trois phrases qui contiennent la troisième goutte d'eau demeurent obscures – nous n'en sommes encore qu'à la première des deux parties du roman – et ne suffisent absolument pas à élucider la signification de cette résurgence. En les lisant, il devient toutefois probable que « vierge » et « pute » soient bien les deux substantifs que la narratrice utilise sans distinction pour parler de sa propre mère dont elle n'a retenu que des bribes.

Pourtant, se souvient-on, Alice a déjà utilisé ces termes quelque pages plus tôt pour parler des villageoises et en interpeller une (*LP*, 48) : elle s'en sert même, à vrai dire, pour désigner toutes les femmes qu'elle rencontre. Comment, dans ce cas, affirmer que cette « vierge » dont il question dans l'extrait de ce deuxième bloc<sup>25</sup> puisse être vraiment spéciale ? Comment même l'identifier parmi les nombreuses occurrences sans la confondre avec une autre de ses congénères toutes rangées sous ces deux antonymes ? Au-delà du geste maternel évoqué par ces deux fillettes tenues sur les genoux, au-delà même de cette image de vierge à l'enfant qui se dessine, ce sont surtout les irrutions de la goutte d'eau, doublées de leurs motifs récurrents, qui trancheront chaque fois l'hésitation du lecteur actif. En repérant la réunion occasionnelle des termes saillants, et à partir des déductions qui en émergent, il pourra émettre ses propres hypothèses.

À chaque occurrence du syntagme central, la vierge alors évoquée, et qu'à force on devine être la même, développera un certain attribut corporel : de bloc en bloc, l'odeur de cette femme s'enrichit progressivement. Avec la troisième goutte d'eau qui la mentionne pour la première fois, elle est perçue à gros traits comme « sentant bon » avec un « doux parfum (*LP*, 71) ». À l'apparition suivante, la comparaison saisit mieux l'effluve qui « fleurait bon », « sentait bon et tendre et frais, comme un bouquet d'églantines (*LP*, 114) ». L'émanation confirme finalement son domaine, puisque par la suite l'inconnue « sentait bonne et fraîche et tendre comme les roses sauvages » (*LP*, 124). Ici s'impose clairement l'association de cet être indéfini au monde floral ; aussi le lecteur actif freine-t-il sa course.

C'est qu'à l'esprit lui revient un passage croisé quelques paragraphes plus tôt, passage qui semble maintenant revêtir une portée tout autre. Entre ces deux derniers blocs, entre le « bouquet d'églantines » et les « roses sauvages » est apparu le chaînon manquant de l'équation sémantique. Il s'agit dès lors de le retrouver pour achever la déduction de cette page 125 où le lecteur actif

---

<sup>25</sup> Cette troisième goutte d'eau correspond bien au *deuxième* bloc, car la deuxième goutte dont on a déjà annoncé la disqualification ne dispose pas d'un bloc : il y a donc neuf gouttes d'eau mais seulement huit blocs, le compte des blocs sautant ainsi la deuxième goutte.

décide justement de rebrousser chemin. Dans ce souvenir qui recèle d'indices clefs, la narratrice surprend son père dans le caveau du Juste Châtiment qu'elle découvre pour la première fois<sup>26</sup> :

Il y avait père qui pleurait à genoux le front appuyé contre la *caisse de verre* que je voyais en cet instant pour la première fois, vrai comme je suis, et me voilà engagée à fond de train sur la pente sans fin de la fascination pour quantité de saisons à venir. [...]

On m'aurait dit avant ce jour que papa avait un quelconque *souci des fleurs* que j'en aurais été toute retournée dans ma tête, et ne l'aurais pas cru. Mais papa était là plusieurs fois par semaine, sans se douter de ma présence de l'autre côté du soupirail, à *semer des pétales* tout autour de la *caisse de verre* en murmurant *comme s'il parlait à des semblables comme vous et moi*. Mon père a toujours été vieux depuis que je le connais, c'est au point qu'il ne me vient que des fantaisies quand j'essaie de me le figurer autrement, par exemple à l'époque où il était beau gosse en soutane au japon. J'allais l'entendre pleurer davantage dans les années qui viendraient, et pleurer de plus en plus souvent, mais j'éprouvais à le voir ainsi en larmes pour la première fois, vieux comme les montagnes, *et parlant comme si de rien n'était à une caisse de verre*, le même sentiment, étonné et désespérant, que j'aurais eu si j'avais vu une *goutte de sang* soudain perler d'une vieille pierre sèche, sur mon cœur. Je ne sais si je me fais bien comprendre (LP, 121-122).

Cette étrange « caisse de verre » que le père amateur de « fleurs » couvre de « pétales » prolonge bien l'élément floral du « bouquet d'églantines (LP, 114) », évoqué huit pages plus tôt et affermi par « les roses sauvages (LP, 124) » dans les paragraphes suivants. Et surtout, cette boîte inanimée à laquelle il s'adresse « comme à des semblables » semble susciter l'attachement particulièrement fort réservé de coutume aux objets fétiches, au point d'être interpellée directement, vénérée peut-être, exactement comme le seraient... des reliques précieuses. Quelques lignes plus loin d'ailleurs, Alice complète elle-même cette relation curieuse : « Je l'aidais à entretenir la caisse de verre, je finis même par être à tu et à toi avec cette dernière, à lui parler qu'on aurait dit un semblable à part entière (LP, 123) ». Ultime détail remarquable : la « goutte de sang » qui calque nos neuf larmes à demi-mot, troquant un liquide pour un autre connu comme le symbole même de

---

<sup>26</sup> Sauf contre-indication, c'est moi qui souligne dans tous les citations courtes ou dans les extraits longs de *La petite fille*.

la filiation. Il semblerait donc que dans ce caisson réside bien la clef du mystère maternel.

Récapitulons : dans le langage d'Alice, la mère serait cette « pute », cette « vierge » aussi, dont le souvenir lui revient ; cette vierge sent bon, son parfum évoquant les fleurs à plusieurs reprises ; les fleurs sont justement ce que le père dispose sur la caisse de verre ; et la caisse de verre elle-même est progressivement considérée comme un être proche de la famille, une confidente du père comme de la fille, semble-t-il. Par un dernier effort, la boucle est bouclée : l'intimité finale à laquelle parvient ce mécanisme d'association continue nous ramène – connaît-on figure plus intime que celle de sa propre mère ? – au terme qui l'avait enclenché : « Est-ce qu'il n'y a pas ta mère qui vit avec toi ? (LP, 70) ».

Nous sommes donc à la page 125, et alors que le lecteur passif poursuit aveuglément sa lecture, son homologue actif a fait volte-face puis repéré quelques termes significatifs pour les associer entre eux. Lui qui est revenu en arrière peut déjà se risquer à quelques hypothèses qui l'amèneront sans doute près de la vérité : s'il n'est pas certain qu'il identifie tout à fait le contenu de la caisse de verre, c'est-à-dire le cadavre de la mère qui sera révélé à la page 149, il a toutes les raisons de soupçonner que cette boîte renferme ou symbolise quelque chose qui lui est très étroitement lié. En rebroussant chemin, le lecteur actif peut donc parvenir plus rapidement à des conclusions avérées sur l'intrigue que son double passif : grâce à son travail de coopération pragmatique, il s'est bien montré *en avance* à un même point du texte.

Mais il existe des degrés multiples dans l'investissement déployé pour interpréter le texte de la sorte. À ce stade, le récit a livré cinq gouttes d'eau (LP, 32, 60, 71, 114 et 125). Comme annoncé plus tôt, il faut cependant en décompter la deuxième. Car ce n'est pas à cause de sa seule présence qu'une occurrence se démarque et mérite d'être relevée, mais bien en vertu du réseau textuel qu'elle établit avec les termes qui gravitent à proximité immédiate. C'est là l'erreur qui sépare deux lecteurs actifs différents : le pressé, pour lequel toutes les gouttes d'eau se valent, et l'observateur, qui au contraire les confronte toujours à leur co-texte avant de les inclure ou non dans le schéma du ressassement. À nouveau, Umberto Eco décrit bien la nécessité de cette sélection minutieuse :

Quand il se trouve face à un lexème, le lecteur ne sait pas quelles propriétés ou sèmes du sémène correspondant doivent être actualisées afin de mettre en œuvre les processus d'amalgame [...].

Normalement, les propriétés du sémène restent virtuelles, c'est-

à-dire qu'elles restent enregistrées par l'encyclopédie du lecteur qui tout simplement se dispose à les actualiser quand le cours textuel le lui demandera. Le lecteur n'explicite donc, de ce qui reste sémantiquement inclus ou implicite, que ce dont il a besoin. En agissant ainsi, il aime ou *privilégie* certaines propriétés tandis qu'il garde les autres *sous narcose* [...].

Mais pour décider des propriétés qui doivent être privilégiées et de celles qui doivent être narcotisées, il ne suffit pas de comparer tout ce que fournit une inspection de l'encyclopédie. Les structures discursives sont actualisées à la lumière d'une hypothèse sur le *topic* ou les *topics* textuels<sup>27</sup>.

On ne pouvait mieux revenir à cette recherche du *topic*, évoquée auparavant, que le lecteur se doit de définir en hasardant sa propre hypothèse d'interprétation comme fruit de sa coopération pragmatique. Eco en appelle au jugement du lecteur qui doit éprouver la portée d'un terme en fonction du thème que l'œuvre véhicule. Rien d'illogique, donc, à écarter cette goutte si ses « propriétés » demeurent « *sous narcose* », contrairement aux autres occurrences du syntagme qui trouvent sans mal leur place dans la structure du ressassement textuel. Cette démarche établie, examinons plus concrètement la deuxième goutte replacée dans sa phrase complète, alors qu'Alice, en quête d'un cercueil pour son père, s'apprête à rentrer dans l'église du village :

Et alors ce qui nous a sidérés cheval et moi c'est que la musique qui venait de l'église ressemblait comme une goutte d'eau à la musique qui sortait de l'instrument à tuyaux de papa, et comme je suis attiré contre toute raison par la musique qui me met en lambeaux calcinés, nous sommes entrés cheval et moi à cause de ça à l'intérieur (*LP*, 60).

Même en fouillant assidûment avant ou après ce bref extrait, on chercherait en vain des références aux mots clefs déjà mentionnés, qu'ils concernent la mère ou la sœur jumelle. En revenant jusqu'à cette goutte d'eau après les quatre autres qui l'ont accompagné jusqu'à la page 125, le lecteur observateur s'interroge donc et, se fiant à l'expérience qu'il a accumulée au contact des autres occurrences, comprend que cette mention privée des raccords sémantiques répétés ailleurs ne s'insère pas dans le ressassement textuel<sup>28</sup>. Voilà comment s'achève la résolution du premier

---

<sup>27</sup> Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p 109-110.

<sup>28</sup> On pourrait éventuellement considérer cette occurrence de la goutte d'eau comme un marqueur de parole subjectif que la narratrice utilise dans des contextes divers, à l'instar d'un tic langagier.

mystère de l'œuvre grâce au travail de reprise de la narratrice combiné à la coopération active du lecteur observateur.

Passons maintenant à la seconde énigme du roman, bien plus étendue puisqu'elle couvre l'intégralité des huit « blocs » constitutifs. Pour Alice, l'enjeu est immense, car il s'agit d'accepter un passé particulièrement douloureux. Elle découvre d'abord que le Juste Châtiment, cette créature calcinée tapie au fond du caveau, n'est autre que sa sœur jumelle. Intense, la résolution de cette première étape doit surpasser la mise à distance initiale dont se sert la narratrice pour refuser la vérité. Une fois le cap franchi, le reste du mystère est dévoilé progressivement : Ariane, fille brûlée mais survivante, est responsable de l'incendie qui a jadis plongé la famille des Soissons dans la situation sordide qui accueille le lecteur à l'ouverture du récit, avec son langage défaillant et son domaine fermé aux étrangers. Comme on le verra, le ressassement vient concrétiser les promesses faites par la narratrice dans son testament, et c'est bien grâce à ce phénomène, parfois conscient et parfois incontrôlé, qu'Alice parvient au bout de son cheminement identitaire.

Tout au long du texte, Ariane, sœur jumelle et Juste Châtiment, réunit quatre termes cruciaux : « soeurette », « angelote », « bambine » et, plus tard, « planchette ». Le premier est introduit aux côtés de la première goutte d'eau, dans un moment de doute fondateur pour le reste de l'intrigue. Après la mort de son père, Alice décide de se rendre au village en quittant le domaine familial pour la première fois :

— Et *sœurette* ? fit [soudain mon frère]. Qu'est-ce que tu en fais?

Je le considérai sans répondre. « Et *sœurette*, hein? » répéta-t-il, pas peu fier de sa trouvaille mesquine.

Il était bien temps, soupirai-je, de remettre cette question sur le corps à peine refroidi de papa qui n'était plus là pour se défendre. Aiguillonnés par des allusions, en fait des bribes de phrases glanées dans les paroles de père, l'hiver dernier nous avons examiné sous toutes ses coutures la possibilité que nous eussions une sœur, *une petite*, elle aurait vécu là-bas, quelque part dans la montagne, que sais-je encore. Mais une *petite* sœur ! Nous !... Pourtant, à force d'y réfléchir, une manière de souvenir, très confus, nous revenait de notre enfance, il est vrai. Une fillette s'était retrouvée parmi nous, qu'on se figure notre étonnement, à moins qu'elle n'y ait été depuis toujours, qui sait ? puis était repartie comme météore. Frère allait jusqu'à

dire qu'elle me ressemblait comme une goutte d'eau. Mais étaient-ce vraiment là des retours de mémoire ? Ne s'agissait-il pas d'une illusion rétrospective due à nos supputations plutôt ? Ces soi-disant souvenirs d'une *petite* sœur attaquaient mon frère surtout. Moi cela ne m'empêcha jamais de dormir ou très peu. Je ne me laisse pas assaillir facilement par les choses que je n'aime pas. Je leur tourne le dos, je hausse une épaule, je leur jette du sang (*LP*, 32).

N'oublions pas que le lecteur vient tout juste d'entrer dans le récit dont cet extrait n'est que la vingtième page. Ce premier bloc n'évoque pas directement la possibilité très spécifique d'une jumelle, mais seulement celle d'une « petite sœur ». Si la case manquante de cette famille est d'ores et déjà suggérée, seuls ses contours sont tracés pour le moment et l'exactitude de son identité laissée en suspens. Et même si la narratrice dit de cette cadette qu'elle lui « ressemblait comme une goutte d'eau », peut-être s'agit-t-il seulement de la similarité physique qu'on retrouve souvent chez les membres d'une même famille. D'autant qu'à ce point du récit, Alice est encore, pour le lecteur comme pour elle-même, un garçon et non une fille, ce qui éloigne un peu plus l'idée d'une sœur jumelle de même sexe et de même âge.

Le deuxième bloc, celui de l'interrogatoire qui introduit la mère pour la première fois, ne précise en rien cet air de famille. Par un curieux glissement, il remplace toutefois le terme « sœurette » :

Mais parlant de putes, j'essayai de leur expliquer qu'il me semblait bien avoir une très lointaine remembrance, d'une sainte vierge qui m'aurait tenu sur ses genoux en sentant bon, et même d'une *angelote* sur l'autre genou de la vierge au doux parfum, et qui m'aurait ressemblé comme une goutte d'eau, ainsi que mon frère essayait de m'en convaincre. Mais était-ce là un souvenir ? Et était-ce là une pute ? (*LP*, 71)

Cette « angelote » fait-elle bien référence à la sœurette mentionnée auparavant ? Encore une fois, c'est le co-texte de la goutte d'eau qu'il faut scruter : on parle ici de d'une « sainte vierge », mère entre toutes dans la symbolique chrétienne qui vient conforter la thématique familiale. Autre motif récurrent de cette première partie de l'énigme, c'est à nouveau le frère qui essaye de persuader Alice de la forte ressemblance avec cette cadette.

D'ailleurs, le troisième bloc allonge lui aussi la chaîne sémantique, « bambine » devenant à

son tour synonyme de sœur, alors qu'Alice s'abandonne aux rêveries que lui procure la salle de bal :

Au sein de la foule, je sentais autour de moi les bras d'une pute, ou d'une sainte vierge, qui fleurait bon, et qui se penchait vers mon oreille pour me dire des choses en riant d'un rire doux, même si je n'existais plus. Et il me semble aussi que, sans que je le visse, *papa aussi n'était pas loin*. Dieu que cette pute, si c'en est une, sentait bon et tendre et frais, comme un bouquet d'églantines. Et là, tout à la fin, je voyais venir dans ma direction une *bambine* qui riait elle aussi, et j'avais la sensation très nette que cette *bambine* avait le même visage que moi, les mêmes rires que moi, sans être moi pour autant, comme une goutte d'eau (*LP*, 114).

En plus du retour de la mère iconique, c'est l'apparition du « papa » qui renforce cette fois le sentiment du cercle familial. Ces unités syntaxiques qui s'ajoutent successivement recoupent une autre réunion, celle des proches de la narratrice, sœur et parents, à l'exception du frère qu'elle éloigne systématiquement du noyau fantasmé. Cette proximité des termes et des êtres précise un peu plus l'hypothèse qu'une affaire de famille forme la base de ce roman. D'autant qu'on s'achemine bien vers la gémellité désormais, avec une *bambine* qui a maintenant le « même visage » et « les mêmes rires ».

Quant au quatrième bloc qui suit les souvenirs de la découverte du caveau, il opère la jonction avec la sœur des origines :

Et toujours, qui accompagne cette vision, cette image de pute, si c'en est une, qui sentait bonne et fraîche et tendre comme les roses sauvages en bordure de la pinède. J'ai même une imagination encore plus précise de cette époque où je n'allais pas au genou de mon père, c'est la suivante. Il y avait une *angelote* à mes côtés, qui n'était pas moi mais qui me ressemblait comme une goutte d'eau, *à ce que mon frère essaye encore de me convaincre*, et papa avait une loupe dans les mains, c'est ainsi que ça se nomme, et à l'aide de cette loupe il captait par vertu magique les rayons du soleil qui, frappant sur une planchette de bois, faisaient des traits noirs accompagnés de petites volutes de fumée. Papa en souriant écrivait des lettres avec ces traits de foudre concentrée, mais je reparlerai de cette planchette de bois, en son temps et en son lieu, on verra bien pourquoi.

Pour en finir avec ces souvenirs, si c'en sont, je dirai qu'ils

m'ont agitée longtemps, surtout dans mes rêves, et encore l'hiver dernier *quand frérot essayait de me persuader* contre toute raison que nous avions *une sœur* quelque part dans la montagne, que sais-je encore, discussion que je me rappelle très bien avoir évoquée ici même quelque part. Mais j'ai fini par ne pas m'empêcher de dormir avec ça, trop turlupinant. Je haussais une épaule, je lâchais du sang là-dessus, quand ça me venait (LP, 124-125).

L'entremise du frère accompagne ici le passage de « angelote » à « sœur ». En germe dès le premier bloc puis introduite par la deuxième goutte d'eau qu'elle suivait dans une apposition, l'expression « à ce que mon frère essayait de m'en convaincre (LP, 125) » est répétée dans ce quatrième bloc avec des variations minimales, là encore dans le sillage immédiat du déclencheur clef. Mais c'est surtout sa dernière occurrence, « quand frérot essayait de me persuader (LP, 125) », sous une forme qui en conserve la structure syntaxique tout en modifiant un paradigme, qui resserre définitivement l'étau de cette sœur mi-angelote mi-bambine<sup>29</sup>. C'est qu'avec tout ce qu'elle comporte de traumatisme et de menace pour l'intégrité familiale, la potentialité d'avoir une sœur oubliée importune la jeune Alice, surtout au moment de ce quatrième bloc où la narratrice relate justement son premier contact avec le Juste Châtiment dont elle ignorait jusque-là l'existence...

Reprenons pour le voir le premier et le quatrième bloc, car tous deux présentent une double particularité commune dont sont privés le deuxième et le troisième. Ils contiennent d'abord le terme « sœur » qui est remplacé ailleurs par « angelote » puis « bambine ». Mais surtout, c'est une certaine partie du co-texte qui se détache et se répète, et que l'on relève clairement en comparant ces deux extraits respectifs des blocs 1 et 4 :

Frère allait jusqu'à dire qu'elle me ressemblait comme une goutte d'eau. Mais étaient-ce vraiment là des retours de mémoire ? Ne s'agissait-il pas d'une illusion rétrospective due à nos supputations plutôt ? Ces soi-disant souvenirs d'une *petite sœur* attaquaient mon frère surtout. *Moi cela ne m'empêcha jamais de dormir ou très peu*. Je ne me laisse pas assaillir facilement par les choses que je n'aime pas. *Je leur tourne le dos, je hausse une épaule, je leur jette du sang* (LP,

---

<sup>29</sup> Au vu des éléments déjà mentionnés quant à l'affinement progressif des termes clefs jusqu'à l'idée de la *gémellité*, c'est du moins l'hypothèse la plus probable pour un lecteur actif. On pourrait également imaginer une multiplicité d'autres possibilités – avec cette angelote et cette bambine, Alice aurait-elle deux sœurs, l'une disparue en montagne et l'autre morte ? La sœur dans la montagne serait-elle la bambine qui aurait grandi ? – mais celles-ci, vite nécrosées par un lecteur actif attentif au ressassement textuel, survivent plutôt chez un lecteur passif.

32).

Pour en finir avec ces souvenirs, si c'en sont, je dirai qu'ils m'ont agitée longtemps, surtout dans mes rêves, et encore l'hiver dernier quand frérot essayait de me persuader contre toute raison que nous avions une sœurlette quelque part dans la montagne, que sais-je encore, discussion que je me rappelle très bien avoir évoquée ici même quelque part. *Mais j'ai fini par ne pas m'empêcher de dormir avec ça, trop turlupinant. Je haussais une épaule, je lâchais du sang là-dessus, quand ça me venait (LP, 124-125).*

Lorsque l'évocation de la cadette se matérialise par le terme « sœurlette », Alice avoue éloigner les doutes qui l'assaillent, au point d'exprimer physiquement son agacement par en jetant « du sang ». Comme si l'invocation de ce mot venait immédiatement se heurter au barrage de l'incrédulité, érigé par la narratrice contre une vérité familiale trop pesante telle une parade systématique à la brutalité de cette secousse identitaire. Car « sœurlette » manifeste une proximité que n'ont pas « angelote » et « bambine », plus propices à cette distance qu'Alice instaure puis conserve après le choc du premier bloc, et qu'il faudra trois gouttes d'eau supplémentaires pour abolir. Malgré le tableau idéal des genoux maternels d'une vierge à l'enfant évoqué comme un indice, si la sœurlette disparaît momentanément des deuxième et troisième blocs, c'est bien parce que la narratrice lui préfère des substituts qui permettent d'envisager le secret de manière périphérique : le sursis adoucira la violence du premier contact, le quatrième bloc réussissant ensuite la réconciliation avec le terme redouté.

Point de hasard, donc, dans l'apparition soudaine d'une certaine « planchette (LP, 125) » au quatrième bloc : celle-ci prouve, et c'est là le point de bascule vers la deuxième partie de l'énigme, que la narratrice a accepté le début de la tragédie familiale et se montre fin prête à en dévoiler le reste. De fait, la mention de cette plaque de bois est suivie d'une formule annonciatrice : « je reparlerai de cette planchette de bois, en son temps et en son lieu, on verra bien pourquoi (LP, 125) ». Insignifiants à première vue, ces mots sont en fait décisifs : le lecteur actif se souvient d'ailleurs d'en avoir déjà croisé des variantes en résolvant précédemment le mystère de la mère.

En début de récit, la toute première apparition de la caisse de verre était en effet ponctuée de la même promesse : « *je reparlerai [de la caisse de verre], à sa place et à son heure, on ne pourra pas y couper (LP, 20)* ». Tout comme celle de deux autres termes clefs : « ce devait être un

personnage important, avec des entrées du côté des *putes* et des *saintes vierges dont j'aurai certainement à reparler* (LP, 37) ». Caisse de verre, pute et vierge<sup>30</sup>, ces trois occurrences dont on a constaté le rôle déterminant dans le premier mystère, la narratrice les avait *consciemment* déclarées nécessaires au bon achèvement de son testament.

Toutefois, si l'impulsion initiale est délibérée, on peut estimer que la réalisation ultérieure ne l'est pas toujours. Malmenée par l'urgence des événements, Alice ne réglera pas ses engagements d'un seul coup, dispersant justement ses explications au fil des blocs constitutifs articulés par les gouttes d'eau. Car entre les soubresauts qui tirent sa plume de tout côté, il sera pour elle difficile de canaliser ses pensées ; et même quand elle y parvient, il n'est jamais certain que l'effort soit aussi lucide que ne l'était l'intention de départ.

Arrive ensuite le cinquième bloc, celui de la page 148 où sont dévoilés le cadavre de la mère ainsi que l'identité du Juste Châtiment sous lequel se cachait Ariane, sœur jumelle de la narratrice. Le lecteur actif remarque pourtant que cette goutte d'eau n'est entourée d'aucune des occurrences majeures visibles chez ses homologues. Faut-il tout bonnement – cela paraît logique – la disqualifier comme la deuxième goutte ? Encore une fois, le texte joue avec ses lecteurs actifs, pressés ou observateurs...

Car, en réalité, les termes clefs sont bien là ; simplement, ils se sont pour cette fois choisis un nouvel interprète : « C'est horrible... c'est atroce... c'est... c'est votre sœur ? Ta sœur jumelle ? [...] Et ça, ça serait votre mère ? (LP, 149) ». Plus de vierge ni d'angelote, de pute ou de bambine : l'inspecteur des mines ne fait aucun détour sémantique et désigne les choses par leur nom. Au contraire d'Alice dont le langage défaillant enfouit sa mère sous des antonymes catégoriques et sa propre sœur sous une catachrèse, ce personnage qui a franchi les portes du domaine use des mots communs pour désigner la réalité indiscutable qu'il a pu vérifier dans le « registre des baptêmes avec le curé (LP, 147) ».

Au même instant, la narratrice qui poursuit son écriture observe d'ailleurs un silence inhabituel, renonçant à communiquer avec le nouveau venu : « Je m'immobilisai, toujours en silence, auprès du Juste Châtiment, comme si je voulais vous laisser tirer les conclusions (LP, 147) ». Et c'est exactement ce que fera l'intrus : récupérer la parole à son compte pour aborder les

---

<sup>30</sup> Même si le pluriel de « saintes vierges » l'apparente à un nom commun sous la plume d'Alice, et que la narratrice semble passer indifféremment de « vierge » à « sainte vierge », les connotations de l'une et de l'autre peuvent apparaître différemment aux yeux de lecteur actif.

thèmes récurrents, mais cette fois avec ses propres termes. Bertrand Gervais vient appuyer cette disparition du malentendu :

La parole porteuse d'une méprise [...] porte en soi sa propre fin, ce moment de la révélation, quand l'objet sera enfin rétabli : tu n'es pas un fils, ma fille. Et il survient, ce moment, [...] quand de nouveaux interprètes apparaissent, tel l'inspecteur des mines, qui ne peuvent s'empêcher de rectifier le tir. Car, à moins qu'ils mordent à l'appât, cette parole appelle une lecture divergente, une interprétation qui saura lire entre les lignes, et récupérer le bon objet. Une lecture qui reconnaîtra d'emblée la différence et qui saura la nommer (*IF*, 119).

Cette scène arrache ainsi le voile langagier et actualise l'apocalypse intime qui était en germe chez la jeune Alice depuis la mort de son père. Une fois cette révélation partielle opérée, la similitude généalogique des jumelles est établie, mais il subsiste encore une différence, celle qui sépare la narratrice bien portante d'Ariane, le Juste Châtiment, quant à elle carbonisée. Pour le lecteur qui ne connaît pas encore la source du drame – l'incendie originel et la faute de la deuxième jumelle seront dévoilés à la toute fin – un autre mystère résiste donc : pourquoi et comment deux filles qui devraient présenter des traits communs, avoir le même âge, être chacune la moitié d'une même ressemblance, sont-elles séparées par une opposition si radicale ?

L'explication de cette différence sera conquise, encore une fois, par la répétition de ce déclencheur mémoriel que constitue la goutte d'eau. À mesure que défilent les dernières gouttes, l'évocation de la planchette, dernière pièce du puzzle, s'intensifie considérablement : deux, cinq, deux, c'est le décompte de ses occurrences pour les trois derniers blocs<sup>31</sup>. Le sixième se montre pourtant peu bavard, et ne fait que mentionner la planchette, Alice reportant son développement pour fuir au plus vite face à l'arrivée des villageois au manoir :

Je me désintéressai du spectacle des marioles et commençai à faire mon bagage de toutes mes petites affaires qui jonchaient dans le caveau, à commencer par la planchette de bois dont sûrement, avant que pleuvent les derniers mots, je trouverai le temps de reparler, partie remise (*LP*, 166)<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Plus diffus que les précédents, ces trois derniers blocs s'étendent davantage textuellement, raison pour laquelle n'en sont cités ici que des passages restreints mais significatifs.

<sup>32</sup> Suit plus loin, au moment où Alice est contrainte de laisser sa jumelle derrière elle, le cœur du bloc : « Pauvre Juste

Le septième bloc éclaircit pour sa part l'inscription de la planchette, rare trace du prénom de la jumelle carbonisée<sup>33</sup> :

Je parle de la planchette qui remonte à l'époque d'avant que je me souviens des coups, si ce n'est davantage, quand c'était le soleil à longueur de journée, et qu'il y avait la petite angelote près de moi, qui m'était une goutte d'eau. Papa, qui captait par vertu magique les rayons échoués du soleil dans sa loupe, avait écrit en lettres de feu sur la planchette ces mots qui y sont encore, et qui n'ont peut-être l'air de rien, mais ils résonnent dans ma tête comme un serment : *Ariane et Alice, 3 ans*. En dessous se trouvait encore un cœur, au pourtour noir de suie, dessiné lui aussi avec de la foudre concentrée, et rien qu'à scribouiller ceci, le secrétaire a l'impression d'entendre derrière lui la voix de cette pute qui sentait si fraîche, une grande dame comme eût dit le duc de saint-simon, qui écrivait encore dans le latin vulgaire, et le rire de cette grande dame était dans mon souvenir comme un reflet d'étoile dans un étang d'eau vierge (*LP*, 171-172).

« Ariane et Alice, 3 ans (*LP*, 172) » : deux prénoms pour un même âge, c'est par une conjonction choisie, celle de l'union, que la langue elle-même coordonne à jamais, et par la « foudre » du père, ces deux sœurs dans un acte de naissance indélébile, un « serment » dont on ne sait pas vraiment s'il signe la mort d'un passé carbonisé ou la survie partielle d'une famille endeuillée.

Enfin, le dernier bloc révèle la responsabilité d'Ariane qui a accidentellement déclenché l'incendie fondateur en jouant avec des allumettes, expliquant ainsi le titre de l'œuvre dans son ultime page :

Oui je dis elle car ce sera une angelote à qui je serai une goutte d'eau, j'en veux pour preuve la conviction que je sens dans mon ventre. Elle grandira sans horizon aucun, comme les fleurs qui n'ont pas besoin qu'on les maltraite pour pousser toutes couleurs

---

Châtiment, comme elle me regardait. Vraiment, ses yeux, je vous jure, une vraie goutte d'eau avec les miens, on dirait que je me regarde moi-même la figure dans la chaudière du puits, l'été (*LP*, 167). »

La page suivante apporte une confession de la narratrice : Au fond, et pour tout dire, je l'avais toujours un peu su que j'étais une pute [...]. Maintenant, de là à avoir une sœur, il y a une marge, ainsi qu'une planchette, dont je reparlerai (*LP*, 167-168). »

<sup>33</sup> Ici, c'est l'auteur lui-même qui souligne.

dehors. Elle sera attentive et polie à l'égard des bêtes, elle ne les abandonnera pas dans le désespoir et la famine, comme hélas j'en connais, qui grilleront. Je lui apprendrai enfin à se méfier comme du feu des poupées séductrices et ravageuses, dangereuses à force de beauté, car selon les dictons de mon père, c'est à quatre ans qu'on aime trop les allumettes, et je l'appellerai Ariane, en mémoire du châtiment... (LP, 178-179)

Il aura donc fallu un profond travail de ressassement pour retrouver cette jumelle, pour accomplir partiellement ce qu'Alice avait ironiquement écrit elle-même entre le quatrième et cinquième bloc : « la situation me paraissait si clôturée de toutes parts que j'en arrivais à me demander si je ne serais pas mieux avisée de *suivre le fil d'ariane de la corde à papa* et d'aller m'y pendre aussi pour résoudre toutes les difficultés en un tournemain (LP, 134) ».

Ouvert au départ sur plusieurs possibilités, le choix du lecteur actif s'est finalement restreint à force d'indices et d'analyse textuelle, jusqu'à la révélation complète du récit familial grâce aux noms attestés des deux sœurs. D'ailleurs, même en oubliant ce phénomène traité plus tôt, si l'on examine dans un dernier regard les gouttes prises toutes ensemble et pour elles-mêmes, on recense un glissement global de l'hypothèse à la certitude qui correspond parfaitement au mouvement des deux parties que l'on avait sillonnées l'une après l'autre, par d'autres moyens, dans l'exploration du mystère de la jumelle.

De fait, sur l'ensemble des huit blocs, la conjonction de subordination « comme » qui introduisait et conditionnait grammaticalement les cinq premières gouttes d'eau en vient à disparaître pour les trois dernières<sup>34</sup>. Car c'est bien l'hypothèse, et non la certitude, qui domine les cinq premiers blocs. Ainsi la bambine du bloc 3 a-t-elle les mêmes rire et visage qu'Alice, « comme une goutte d'eau (LP, 114) » ; ainsi le Juste Châtiment du bloc 5, face à l'imminence de l'identification, présente-t-il des yeux semblables à ceux de la narratrice, « comme une goutte d'eau (LP, 148) ». L'usage du verbe « ressembler » nous place à cet égard dans une optique de comparaison qui implique une distance prudente et induit un doute sur la véracité de la correspondance : à Alice, l'angelote du bloc 4, tout comme la cadette du bloc 1, « ressemblait comme une goutte d'eau (LP, 32 et 125) », tandis que celle du bloc 2 lui « aurait ressemblé comme une goutte d'eau (LP, 71) ».

C'est dire qu'au début de ce roman, la narratrice laisse percevoir son rapport à l'angelote et

---

<sup>34</sup> Voir le tableau récapitulatif proposé en annexe.

à la bambine à travers des outils grammaticaux qui lui permettent de ne pas affirmer trop vite qu'elle serait réellement attachée à cette sœur par des liens de sang. Et puis, on l'a vu, arrive la cinquième goutte d'eau qui officialise l'identité des deux jumelles et atteste indéniablement cette relation fraternelle que les quatre premiers blocs peinaient à imposer.

Par son onomastique dévastatrice, cette donnée essentielle et incontestable rejoint dès lors la narratrice dans son être profond, coïncidant avec la suppression, dès le bloc suivant, de la conjonction « comme » qui assurait la nuance de la comparaison. Les trois dernières gouttes d'eau sont ainsi tributaires de ce virage narratif et en intègrent les révélations dans le ressassement textuel. Alice emploie dès lors une goutte d'eau pure et sans artifice (« une vraie goutte d'eau » *LP*, 167), puis deux autres conjuguées au verbe être, (« la petite angelote [...] qui m'était une goutte d'eau » *LP*, 171 » ; « ce sera une angelote à qui je serai une goutte d'eau » *LP*, 178) verbe ontologique par excellence dont l'apparition exprime le rapprochement identitaire de la jumelle bien portante avec cette angelote, jumelle en lambeaux, dont elle se distanciat auparavant par l'usage de la comparaison. La dernière mention du terme « angelote » est d'ailleurs conjuguée au futur, le ressassement signalant ici un déplacement vers l'enfant à venir comme la preuve ultime que la narratrice accepte son passé et reporte désormais ses espoirs sur une nouvelle figure.

D'un point de vue général comme d'un point de vue rapproché, chaque bloc participe donc d'une progression textuelle qui mène vers la résolution de l'intrigue en jouant avec la sémantique, la grammaire et la syntaxe. À travers l'étude des deux énigmes du roman, le travail de ressassement a pu être envisagé en relation avec les termes clefs du co-texte immédiat, ainsi qu'à un niveau plus vaste qui considère l'ensemble des gouttes réduites à leur syntagme minimal.

## Conclusion

Voici Alice Soissons parvenue au terme de son épreuve. Ce cheminement, le lecteur actif a pu le vivre avec elle en inspectant les traces du ressassement textuel, validant ou écartant ses hypothèses sur l'intrigue à mesure que chaque goutte d'eau et ses termes connexes s'ajoutaient au récit. La narratrice, semble-t-il, a bouclé son témoignage à bonne échéance. A vrai dire, *La petite fille* n'est pas une course contre la fin, mais un équilibrage entre deux fins convergentes.

Rappelons que le temps de l'écriture correspond ici à celui de l'histoire : ce que vit Alice, sa plume le retranscrit directement sous nos yeux, cela dans une diégèse qui obéit à deux tensions majeures. Il y a d'abord une fin, celle du langage, celle du manoir par l'incendie, celle de la famille aussi, par le suicide du père, l'arrestation du frère, la découverte de la jumelle et les ambitions prédatrices des villageois sur le domaine. Alice l'identifie clairement lorsqu'elle se plaint du manque de temps : ce terme qui approche interdira définitivement toute possibilité d'écriture. En arrachant la narratrice à ses feuillets, la résolution de l'intrigue, capitale pour soulager ses angoisses identitaires, sera tôt ou tard laissée en suspens. A moins de presser la plume pour dévoiler entièrement ces énigmes... au plus vite ? Non, car sur l'autre versant de la crête guette une seconde menace, celle de l'apocalypse intime.

Cette deuxième fin prend Alice à rebours. Elle l'empêche en réalité de trop accélérer son enquête. On l'a vu, la narratrice assiste à l'effondrement de son univers : seuls ce temps qui lui manque cruellement et un véritable travail de reprise lui permettront d'accepter progressivement les terribles secrets de son passé. Ainsi use-t-elle d'un langage périphérique pour atténuer la violence des révélations, les premiers blocs retardant par exemple le retour de la « sœur » par ses substituts « angelote » et « bambine ». Autrement dit, il lui est impossible de précipiter le dénouement du mystère familial, au risque de subir un traumatisme d'une violence inouïe. Pour éviter des séquelles irréversibles, il faut que la narratrice puisse déplier son témoignage. Cet allongement répartit la charge d'intensité : les passages clefs où Alice affronte la vérité sur ses proches sont séparés par des développements plus légers. Et si l'intégralité du texte, hormis les huit blocs constitutifs qui concernent justement ce passé douloureux, n'était qu'un stratagème déployé pour ravitailler la plume entre chaque effort ? Est-ce seulement un voile textuel tissé pour espacer le choc de chaque goutte d'eau par un temps de repos nécessaire qui évitera de faire déborder les vases communicants de la famille trop tôt ? Alice elle-même nous inciterait partiellement à le

croire, déchirant finalement ce masque d'encre lorsqu'elle avoue que son testament se compose d'un seul caractère, la lettre l en écriture cursive.

Apparaît dès lors la tension de ces mouvements contradictoires : ne pas écrire trop vite, car le choc psychologique serait fatal, mais ne pas laisser la plume tarder, sous peine de laisser le mystère familial irrésolu, ce qui empêcherait le déplacement final du ressassement vers l'espoir que représente l'enfant à venir. Il faut achever ce testament, mais à quelle vitesse ? Voilà tout le dilemme d'une narratrice piégée par les deux parois d'un corridor qui se resserre, et qui promet de la broyer si elle ne retrouve pas la clef de ses angoisses. Mille ou vingt pages, échéance trompée ou désintégration mentale, Alice ne peut évaluer le sursis qui la sépare du moment où son carnet lui tombera des mains, enlevé de force par l'accouchement ou l'invasion des villageois. Impossible pour elle d'anticiper l'heure de la rupture : c'est en se hasardant dans l'écriture qu'elle devra trouver son rythme à l'aveuglette, variant sans cesse la cadence de son enquête. Celle-ci connaîtra ses plus fortes contractions dans la deuxième partie du roman qui s'engage avec une narratrice fraîchement revenue au domaine après son escapade au village. De fait, la menace extérieure imprègne cette seconde phase de l'œuvre, puisque la visite de la narratrice a réveillé les convoitises de ses voisins.

Aussi le ressassement se présente-t-il comme un régulateur de vitesse idéal pour la jeune Alice. Cet outil textuel éloigne chacun des deux dangers, assurant une avance sur la fin matérielle de l'écriture sans précipiter l'apocalypse intime. Lorsque son récit défile trop rapidement, la narratrice se replie sur ses thèmes de prédilection, ces lubies familiales qu'elle se plaît à répéter. En freinant ainsi la progression, elle jugule les risques de surchauffe émotionnelle et de détresse psychologique. Toutefois, ce ralentissement n'accumule pas de retard, puisque c'est précisément par ce travail de reprises que progresse la résolution de l'intrigue. Alice recule donc pour mieux repartir, s'aidant par-là de volte-face pour respecter la ponctualité déterminante de son propre défi. Si le ressassement textuel est bien un moteur du récit à plusieurs vitesses, c'est surtout cette mécanique de marche arrière qui lui confère ce pouvoir d'ajustement si crucial pour se maintenir dans un intervalle temporel préservé des pressions intérieure ou physique. Cette zone de sécurité régit la dynamique d'écriture, et parce qu'il l'établit comme un bastion – ou une prison – retenant la narratrice, le phénomène de ressassement malmène le repérage chronologique du lecteur en déjouant les règles usuelles de la linéarité.

Voilà peut-être le cœur de *La petite fille*, avec son réseau textuel souterrain dont les

extrémités convergent l'une vers l'autre pour réduire à chaque page les libertés physique et psychologique de la jeune Alice, le matériel et l'intime se superposant complètement par la force de la diégèse. Le journal est bien l'objet unique qui conditionne ce double geste : sa fermeture ou sa perte apportera l'arrêt définitif d'un monde déchu et d'une langue jusque-là rescapée dont les particularités s'éteindront bien vite, à moins d'une passation qui rétablirait un isolement forcé comme l'avaient déjà subi les enfants survivants de l'incendie originel. A la fin du roman, l'histoire, semble-t-il, pourrait bien se répéter au féminin ; il faudrait seulement qu'Alice sur le point de devenir mère parvienne à recréer une séquestration autocratique, récupérant ainsi le trône de son père défunt. Malheureusement pour elle, la narratrice écope d'un héritage en lambeaux, et pour établir son nouveau royaume langagier, il lui faudrait affronter bien plus d'embûches, faites d'hostilité prédatrice et d'atomisation familiale, que ne le fit son paternel une décennie plus tôt.

Même en restant ouvert, le dénouement du récit souligne ainsi la hausse d'intensité qui parcourt les quinze ans de la tragédie des Soissons. La période qui a directement suivi le drame du premier incendie laissait le domaine en ruines, mais sur ces décombres le père avait échafaudé, par la poutre et par les mots, une double bâtisse : sans contre-poids, l'édifice pouvait encore sauver la façade. Alice, au terme de son cheminement, est loin de ces limbes désolantes – mais abritées – que seul un contact extérieur pouvait tirer de la brume. La symbolique de l'œuvre le dit à sa manière, et s'empare de la fin physique comme de l'apocalypse intime, rompant finalement l'équilibre de ce duo structurel. Chacune des deux menaces se voit ainsi confiée une force naturelle pour une lutte qui soumet l'infime à l'hyperbolique. Pour l'une comme pour l'autre jaillit un avatar qui se fait élément : visible et déclaré, un mur de flammes, fléau matériel qui vient prendre le manoir une seconde fois et désagrège à nouveau père, frère et jumelle, soit tout ce qui faisait le monde de la narratrice ; dispersées sous les soubresauts d'une plume angoissée, une série de gouttes, larmes intérieures et intimes qu'il serait suicidaire de verser d'un seul jet aux mâchoires de la fournaise.

Malgré ses airs de récit décousu, malgré toute son hésitation, ses sinuosités, ses heures de pagaille et de cavale, l'écriture d'Alice obéit donc à une dynamique interne, laquelle trouve son moteur dans le ressassement utilisé comme régulateur de vitesse pour résoudre le mystère familial au meilleur moment. Cerné par des dangers tant psychologiques que physiques, son cheminement est bien celui d'une reconquête identitaire, un défi de patience et d'adresse rédactionnelle qui contrôle autant que possible le débit des informations. En craquant ses propres allumettes, le lecteur

pourra se plonger dans les galeries textuelles de *La Petite fille* : à lui d'y capter activement ces lueurs de réponse qui fragmentent le récit comme des étincelles livrées au compte-gouttes.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus littéraire principal

SOUCY, Gaétan, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 1998.

### Corpus littéraire secondaire

ALEXIEVITCH, Svetlana, *La supplication : Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, Paris, J'ai lu, 2017 [1999],

GUCHER, Catherine, *Transcolorado, Montfort-en-Chalosse*, Gaïa, 2017.

LEIRIS, Michel, *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1939.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire* (Groupe « Ebooks libre et gratuits », s. d.),

[https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/rousseau\\_reveries\\_promeneur\\_solitaire.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/rousseau_reveries_promeneur_solitaire.pdf).

### Sur *La petite fille qui aimait trop les allumettes*

BOIVIN, Aurélien, « *La petite fille qui aimait trop les allumettes* ou la métaphore du Québec », *Québec français*, n° 122 (2001), p. 90-93.

HAMEL, Jean-François, « Tombeaux de l'enfance. Pour une prosopopée de la mémoire chez Émile Nelligan, Réjean Ducharme et Gaétan Soucy », *Globe: Revue internationale d'études québécoises* 4, n° 1 (2001), <https://doi.org/10.7202/1000603ar>.

LAPLANTE, Laurent, « L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf », *Nuit blanche*, n° 74 (1999), p. 11.

PERRON, Laurence, « Gaétan Soucy et Wajdi Mouawad: l'asile du langage », *Revue Chameaux* (blog), consulté le 9 mars 2019,

<https://revuechameaux.org/index.php/numeros/mensonge/gaetan-soucy-et-wajdi-mouawad-lasile-du-langage/>.

## Corpus critique

BRAUD, Michel, « Ressasser l'existence », dans *Écritures du ressassement*, 15, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Modernités », 2001.

ECO, Umberto, *Lector in fabula: le rôle du lecteur, ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, coll. « Le livre de poche », 1985.

GERVAIS, Bertrand, *L'imaginaire de la fin : temps, mots et signes. Logiques de l'imaginaire*, III, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2007.

JULIET, Charles, « Comme un fauve en cage », in *Écritures du ressassement*, Bordeaux, Presses universitaires, coll. « Modernités », 2001.

PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle, « Récit, répétition, variation », dans *Récit, répétition, variation*, Aix-en-Provence, coll. « Cahiers d'études germaniques », 2005.